

N. IORGA

BRÈVE HISTOIRE
DE LA
PETITE ARMÉNIC

PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER

ÉDITEUR, 7, RUE DANTON

1930

L'ARMÉNIE CILICIENNE



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
București

Cota 1217805
Inventar C20000057

217805

BD 206683
S 199962850

N. IORGA

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
AGRÉÉ A LA SORBONNE

BREVE HISTOIRE
de la
PETITE ARMENIE

L'ARMÉNIE CILICIENNE

CONFÉRENCES ET RÉCIT HISTORIQUE

(Ouvrage orné de planches)



PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER

ÉDITEUR, 7, RUE DANTON

1930

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 11 217805

5/00

B.C.U. București



C20000057

INTRODUCTION

TROIS CONFÉRENCES SUR L'ARMÉNIE CILICIENNE

I

L'Arménie et les Francs pendant les croisades

Venir de si loin, c'est-à-dire quatre jours et quatre nuits, étant donné les neiges des montagnes yougo-slaves et italiennes, venir à Paris parler sur un sujet qui n'a pas été toujours un objet d'études pour moi, ceci impose un devoir, un devoir inéludable : celui d'apporter quelque chose de nouveau.

Or apporter quelque chose de nouveau sur ce sujet si intéressant, si hautement intéressant, qui est ce que j'appelle « La France d'Arménie », c'est-à-dire les rapports si étroits entre les Croisés et les Arméniens, puis la création d'une grande synthèse qui a duré pendant deux siècles, ne peut avoir aucun rapport avec les faits eux-mêmes, puisque tout ce qui concerne l'exposition historique proprement dite a été déjà fixé depuis longtemps.

Je dois dire que, dans cet établissement des faits qui forment l'histoire de ce qu'on appelle « la Petite Arménie », mais qui est une Arménie tout à fait différente de l'autre sans être moins nationale que la première, c'est toujours le labeur de la France qui eut la première place. Je dirai même que cela a été plutôt un domaine exclusif des savants français.

Si l'on connaît l'histoire de l'ancienne, de la grande Arménie, on la connaît avant tout par les travaux, d'un si admirable esprit de dévouement scientifique, de Victor Langlois. Si l'on a un cartulaire des rois de la petite Arménie, c'est encore Langlois qui a donné ce « Trésor des chartes » du royaume des Roupénides. Si l'on a à sa disposition, en ce moment, des fragments d'historiens arméniens appartenant à la seconde époque, fragments publiés en original ou en traduction, on le doit aux éditeurs qui ont employé bien du temps pour donner un second volume, — mais, lorsqu'ils l'ont donné, ils l'ont donné bien — aux éditeurs français des « Historiens arméniens des Croisades ».

Je me rappelle que, il y a une trentaine d'années, j'ai pu avoir, de l'obligeance de quelqu'un qui n'est plus parmi nous, de M. Ulysse Robert, la chronique de Dardel qu'il publiait à ce moment, chronique connue jusqu'alors uniquement d'après une traduction donnée à Pétersbourg par quelqu'un qui a été un des poètes enthousiastes de l'Arménie contemporaine : Monseigneur Khoren de Lusignan. C'est donc encore grâce à un Français, à celui-là, qu'on a cette chronique si intéressante qui commence à une époque très éloignée, pour laquelle le moine de France n'était ni témoin, ni capable de donner des renseignements intéressants, mais qui, pour le *xiv^e* siècle, a été une vraie révélation. Car les opinions qu'avait pu avoir auparavant un Dulaurier, dont le nom doit être mis à côté de celui de Langlois, sur les rois de la dynastie des Lusignan, ont dû être abandonnées devant le témoignage de Dardel qui a été le confesseur du dernier roi d'Arménie, de celui qui a habité ici à Paris et qui s'est éteint dans la compagnie de quelqu'un dont je donnais la biographie il y a une quarantaine d'années, Philippe de Mézières, chancelier de Chypre, le confesseur et le consolateur de celui qui a été enterré aux

Célestins et dont la plaque funéraire a été transportée à Saint-Denis, où on peut encore la voir.

De sorte que, d'un bout à l'autre, on ne rencontre que des Français ayant étudié, dans l'esprit qui distingue la science française, de large compréhension, c'est-à-dire aussi de sympathie, cette histoire de la Petite Arménie qui appartient en grande partie aussi à la France, à l'influence que la France, à un certain moment, a pu faire rayonner sur ces régions si lointaines.

J'ai dit qu'ajouter quelque chose de nouveau dans ce domaine, est une impossibilité. Il n'y a pas d'archives qui n'eussent été explorées. Peut-être dans l'*Archivio Notarile* de Venise, qui contient tout ce qu'on peut espérer ou même pas espérer, c'est-à-dire des actes qui, sous la forme de protocoles de notaires, peuvent toucher à n'importe quel moment de la vie de toutes les régions orientales, pourrait-on espérer de découvrir quelque chose.

Mais, après les publications qu'a données, pour Venise même, cet homme d'un labeur inappréciable qui était le père Alishan, après son *Armeno Veneto*, qui a suivi son *Sissouan*, et l'Histoire de Léon le Magnifique, après toute cette œuvre d'initiation historique, due en grande partie aux pères mékhitaristes de Venise — et je les remercie d'avoir bien voulu assister à cette conférence; on sait bien ce que la science en général et la science de leur patrie en particulier leur doit —, même dans les grandes collections de Venise il n'y a plus rien à trouver.

Cependant, si, au point de vue des faits, on peut se déclarer satisfait, il y a des interprétations qui restent encore à donner. Ces interprétations seront dans un domaine spécial, appartenant à ce que je pourrais appeler « la manière de situer les faits ».

Je crois qu'en ce moment, en histoire, le premier devoir est de chercher à situer les faits d'une autre façon qu'auparavant. Il y a des histoires qui se présentent, chacune prise en elle-même, d'une façon très satisfaisante. Si l'on cherche cependant à les mettre d'accord, si l'on essaye de les harmoniser, on n'arrive à aucun résultat, ou on arrive à des résultats mauvais.

Pour bien connaître l'histoire de n'importe quelle nation, il faut en dépasser les limites. Il faut passer non seulement à côté, mais souvent très loin. Il faut se rendre compte des lignes générales de l'histoire et, en tenant compte des lignes générales de l'histoire, on arrive à pouvoir interpréter parfois les choses du caractère le plus spécial dans un domaine particulier.

Or il me paraît que pour la Grande Arménie M. Laurent, professeur à l'Université de Strasbourg, à commencer par son grand travail, par sa thèse de Rome sur l'Arménie de l'Islam, a un peu accumulé tous les renseignements, même les tout petits renseignements, qui permettent de dégager les lignes générales.

Mais, pour la Petite Arménie, ce travail de situer l'histoire de deux siècles de luttes, de civilisation, de création dans plusieurs domaines, d'innovation dans la vie de l'humanité, surtout de l'humanité orientale, ce travail reste à faire.

Cette conférence doit aller jusqu'au commencement du XII^e siècle, en sorte qu'elle commencera à l'époque des Croisades pour arriver au moment où les rapports avec les Occidentaux prennent un caractère tout différent, qui amène pour le monde de plus en plus « monarchisé » des barons de la Montagne cilicienne une couronne de royauté octroyée. Je ne veux pas remplacer l'exposition pragmatique, le récit qui suivra dans quelques chapitres; il s'agit seulement de le préparer et de l'éclairer préalablement par des considérations générales d'un plus large esprit.

Mais je ne commencerai pas cette brève synthèse sans ajouter quelque chose qu'on doit certainement à la nation arménienne chaque fois qu'on s'occupe d'un moment, de n'importe quel moment du développement de cette grande et noble race, sans témoigner cette sympathie émue, bien due à une des nations qui ont secondé, dès l'époque byzantine, les grandes synthèses de ce temps, qui ont introduit dans la civilisation générale des éléments qui ne s'y trouveraient pas sans son grand labeur et manifester toute cette douleur, mêlée d'indignation, que doit ressentir une âme sensible pour le sol d'un pays qui, au moment où il y a une Lettonie et une Esthonie, n'est pas encore en possession de son héritage le plus légitime et le plus glorieux.

Je crois donc devoir le faire devant les représentants de la nation arménienne et devant la conscience elle-même du monde chrétien qui à son égard n'a pas encore eu le courage de remplir son devoir.

Quelques renseignements d'abord, qui seront inutiles pour une grande partie de l'auditoire, sur le pays même qui a formé d'abord une seigneurie, ou même plusieurs, car il y avait un monde de barons qui pouvait être considéré dans son ensemble comme la seigneurie de l'Arménie, puis le royaume de la Petite Arménie ou de l'Arméno-Cilicie.

C'est un pays composé d'une montagne et d'un littoral, un pays qui s'étend sur les lignes de plusieurs vallées dont deux sont les plus importantes, la vallée du Pyrame et la vallée du Sarus. Il y a, ensuite à l'Ouest, les petites vallées du Kalikadnus, du Cydnus et, plus loin, après avoir passé les défilés, on arrive, du côté de la Syrie, dans la vallée de l'Oronte. Je montrerai bientôt quels ont été les rapports entre le territoire arrosé par l'Oronte et celui arrosé par les rivières de l'Arménie.

Il y a donc, d'un côté, une Montagne. Une Montagne assez difficilement accessible, habitée pendant longtemps par une population d'un caractère très mêlé. Et il y a là un problème ethnographique qui ne sera jamais résolu : il faut penser à ce qu'a été dans l'antiquité la petite nation des Isauriens, et ce qu'elle a pu laisser après elle, quel était donc le fond ethnique trouvé à un certain moment par les princes arméniens descendus, dans des circonstances que j'essaierai de désigner d'une façon plus précise, des vallées de la Grande Arménie ?

Cette Montagne était, certainement, très peu habitée au moment où les Roupénides et leurs camarades se sont installés dans ces châteaux qui, plus tard, ont pris de grandes dimensions, représentant ce que la Petite Arménie a pu donner dans le domaine de l'architecture à l'art du moyen-âge.

Ces vallées présentent des distinctions très nettes. Il me paraît que, pendant longtemps, il y a eu, sans tenir compte des différences d'établissement du premier moment, des antagonismes bien marqués pour arriver, après même le couronnement d'un vrai Roupénide, Léon le Magnifique, à la royauté différente d'un Héthoum Ier, à cette royauté qui était celle du roi, mais qui était avant tout celle de la reine, fille de Léon, car on a pu dire que Héthoum, qui descendait des seigneurs de Lampron, a été « associé au trône » par sa femme ; en fait, ils ont régné tous les deux, comme on le voit bien par leurs titres : d'abord le nom du roi et puis le nom de la reine Isabelle. Et, pour arriver à cette royauté de Héthoum vers la moitié du XIII^e siècle, il a fallu passer par une lutte acharnée entre les deux dynasties, je dirai : entre les deux vallées.

Cette idée des vallées rivales m'est inspirée en par-

tie par ce que je connais de l'histoire de mon propre pays, de la Roumanie. S'il y a eu dans l'ancienne Roumanie deux principautés : une principauté de Valachie au Sud, une principauté de Moldavie au Nord, ceci est dû, sinon, comme ici, à l'antagonisme de deux vallées, mais à l'antagonisme de deux groupes de vallées. Les rivières de la Moldavie, les rivières septentrionales, ont déterminé un Etat, alors que les autres rivières, celles qui se dirigent vers le Danube d'une autre façon, les rivières valaques, en avaient déterminé une autre. Et pendant des siècles il y a eu cette rivalité d'un groupe de vallées à l'autre.

Or ceux qui étaient du côté de Vahga, les Roupénides, et ceux qui étaient du côté de Lampron vivaient certainement dans un état de rivalité constante. Même, je me demande — on me permettra de poser cette question que je crois pouvoir résoudre à ma façon, bien que des objections puissent être soulevées, — je me demande si jamais ce royaume de la Petite Arménie a été un royaume dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire si le roi a imposé jamais sa volonté aux possesseurs des châteaux.

Car ce sont les châteaux qui ont créé la seigneurie, puis la royauté. La puissance première, restée essentielle, c'était celle des châteaux.

Le père Alishan était donc bien inspiré, lorsqu'il a décrit l'Arménie, dans son « Sissouan », s'arrêtant à chaque moment sur les châteaux et présentant l'histoire du pays par ces châteaux, introduisant des fragments d'histoire de la Petite Arménie en relation avec chacun de ces donjons. Malheureusement, si nous avons des chroniques, une grande chronique même, celle de Mathieu d'Edesse, à côté d'autres, assez nombreuses, comme la chronique de Sempad, de Grégoire le Prêtre, de Vartan, de Haythou, de Samuel d'Ani,

et même une assez abondante chronique en vers, qui ont été rassemblées dans les « Historiens arméniens des Croisades », il faut bien penser que, pour les documents intérieurs, pour la vie locale, on n'a rien.

Il y a eu sans doute quelque chose, dans ce domaine aussi, mais à travers ce pays ont passé tant d'invasions, il y a eu tant de conquêtes destructives, tant de querelles incessantes de la part des Turcomans et des Egyptiens, que nous nous trouvons, par égard à la Petite Arménie, le plus souvent, dans la même situation que par égard à Byzance. Seulement, Byzance nous a transmis son droit, qui est en grande partie original, tandis que l'Arménie ne nous a transmis que rarement, et d'une façon fragmentaire, les détails de son administration, et elle ne nous présente pas même sous la forme d'un droit original des renseignements qui pourraient nous faire pénétrer dans les arcanes de la vie intérieure.

De sorte que, pour revenir à ce que je voulais dire, à cette Montagne, presque inaccessible, habitée premièrement par une population dont le caractère est très difficile à saisir, population qui a été ensuite envahie, dépassée, arménisée en grande partie par ceux qui venaient des régions de l'ancienne Arménie, cette région qui se distribue par vallées, par vallées rivales, a donné au développement de la Petite Arménie, par l'impératif catégorique de la géographie, un certain caractère.

Puis, à côté, il y a un monde tout à fait différent : le monde du littoral, qui comprend Gorigos et Lajazzo, ce Gorigos qu'on appelait en France « le Courq » et cet autre port des Italiens, qui s'appelait en France l'Ayas. Il y a cette côte de Cilicie qui représente un monde différent, et jusqu'à la fin du royaume de la Petite Arménie les seigneurs du Courq, de ce port dont venaient la plupart des revenus du royaume, port deux

fois ruiné au XIV^e siècle par les envahisseurs musulmans, privant ainsi le royaume de ce qui était le plus essentiel dans ses moyens d'existence, ces barons de Gorigos conservent un caractère local, qui est, je ne dirai pas autonome, mais un peu à côté de la royauté.

J'ai essayé autrefois, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, I, de présenter un parallèle entre l'histoire des Arméniens et celle des Roumains, tenant compte surtout de ceux des Arméniens qui se sont réfugiés, à partir du XIV^e siècle, à travers la Mer Noire, à travers les possessions des Génois de Crimée et en même temps que vers la Galicie du royaume polonais, chez nous.

Je me permets de présenter à cette occasion aussi des éléments de parallélisme entre les deux vies politiques. Du côté des Roumains aussi, la Montagne est une chose et le Danube, avec la Dobrogea, une chose différente, sous le rapport géographique, comme sous celui du développement historique. Il a fallu que les gens de la Montagne arrivent au Danube pour avoir des sources de revenus par les gués du fleuve, mais, lorsque les gués du fleuve ont été pris par les Turcs ottomans, il y a eu un appauvrissement, un amoindrissement de la vie économique et politique de tout le pays. La même chose est arrivée pour l'Arménie. On verra que pour l'Arménie aussi il y a eu cet amoindrissement dû à la disparition de la douane, à l'attribution de cette douane aux envahisseurs turcs.

De sorte qu'il y a une autre région, celle du littoral, vivant d'une existence qui, si elle ne se détache pas nettement de l'existence du reste du pays, représente cependant une individualité qui peut être discernée assez facilement.

Je passerai maintenant aux conditions elles-mêmes dans lesquelles s'est créée la Petite Arménie sous cette forme de châteaux détachés, de baronnies, avant la

couronne royale de Léon le Magnifique pour le royaume d'Arménie, mais le premier titre, plus large, est de « roi des Arméniens », royauté nationale avant de devenir une royauté territoriale.

L'opinion admise est que, à un certain moment, on est parti contre Byzance, de la Montagne, car « la Montagne » devint un titre, et un des membres de la dynastie des Roupénides, Roupène II, le prédécesseur même, l'oncle de Léon le Magnifique, est appelé dans les chroniques latines de Richard Cœur de Lion, pour la troisième croisade, en français même, « Roupène de la Montagne ». Pour Léon le Magnifique même Willebrand d'Oldenbourg emploie, en 1211, la formule (1).

C'est encore un élément de similitude avec la Roumanie, la Roumanie valaque qui s'est formée d'abord dans la Montagne, s'appelant, pour les Roumains de la Moldavie voisine, « Muntenia », pour que cette Muntenia, ce « pays de la Montagne », « pays de la Montagne » aussi pour les Polonais, qui ont emprunté ce terme aux Moldaves, arrive sur le Danube. La théorie habituelle, exposée aussi dans des ouvrages récents, d'un grand mérite, dont l'un est dû à un savant arménien qui s'est occupé pendant toute sa vie, et à plusieurs reprises, de l'histoire générale de son pays, M. K. S. Basmadjian, l'autre étant l'ouvrage publié après la guerre par J. de Morgan, ouvrage admirablement illustré et d'une exposition si agréable (2), part du fait que, à un certain moment, après la disparition, par suite des grandes invasions musulmanes, de la Grande Arménie avec ses nombreuses et splendides églises qui ont inspiré à Strzygowski cette fameuse théorie, qu'il faut un peu réduire, de l'influence toute-puissante et

(1) « Et sciendum quod dominus terna illius Leo de Montanis consueverat appellari » ; J. C. M. Laurent. *Peregrinatores mediaevi quatuor*, Leipzig 1864, p. 174.

(2) *Histoire du peuple arménien*, Paris 1919.

presque exclusive de l'art arménien sur l'art byzantin, des représentants de cette vie nationale ont procédé, d'une façon consciente et sans avoir des attaches trop étroites à l'Empire byzantin, à l'établissement d'une nouvelle patrie.

D'après cette théorie, on se serait détaché du territoire envahi par les Musulmans pour créer, dans une région qui était très défendable et qui avait aussi l'avantage du voisinage de la mer, un nouveau pays.

Et, sans doute, il n'y aurait pas eu dès le commencement un contact avec le monde franc, dont je considère l'influence sur cette Petite Arménie comme absolument décisive, et dès le commencement, ce monde franc ayant donné sa forme même au nouvel État, lui imposant dans tous les domaines, dès le début, son empreinte. De cette façon, l'Arménie nouvelle, étant à côté de Byzance et sans aucune perspective du côté du monde franc, il n'y aurait pas la possibilité d'admettre cette « Grande Arménie » que j'annonçais. Or voici ce qui me semble résulter de l'analyse non préoccupée du passé :

D'abord, les Byzantins ont cherché à établir sur des territoires nouveaux des représentants des Arméniens dont ils entendaient tirer profit pour eux, pour Byzance. L'initiative venait donc du côté byzantin. Tel représentant de l'ancienne royauté, Kakig, devenu un client de l'Empire, continuait à porter son titre royal ; cependant les Byzantins ne le considéraient pas sous ce rapport de continuateur d'une grande et glorieuse tradition. Ils le considéraient comme un officier byzantin, bien qu'officier à titre royal, comme telle reine de Madagascar transportée en France, qui conservait le titre de sa royauté, mais n'en était pas moins considérée comme vivant par la grâce de l'État conquérant.

Byzance a fait, du reste, de ces transplantations dans différents domaines. Il est bien certain qu'à un

moment, pour ne pas perdre l'apport représenté par cette race arménienne, Byzance a voulu lui créer une nouvelle patrie. C'est la première phase. On le voit bien aussi par les titres que portent une grande partie des seigneurs arméniens, ces titres dont ils étaient très friands, de même que l'étaient les rois barbares du commencement du Moyen-Age pour les titres romains, de même que les doges de Venise étaient très friands de parenté byzantine et des titres qui pouvaient venir du monde de Byzance.

Donc, dans cette première époque, il y a des descendants des grandes familles arméniennes envoyés par Byzance pour fortifier une frontière, pour fortifier avant tout la frontière du côté de Damas et d'Alep contre les envahisseurs musulmans.

Mais, après cette première période, il y en a une autre qu'on n'a pas reconnue ou interprétée dans le vrai sens de la situation historique : il y a cette période dans laquelle ces possesseurs de châteaux, ces nouveaux établis ne font que suivre la tradition déjà fixée par d'autres, entrés dans l'Empire byzantin presque à la même époque, et pour des services similaires, installés dans les châteaux pour y remplir d'abord des fonctions qui tenaient à l'Empire.

Puis l'Empire les abandonnait, ou bien ils se détachaient de l'Empire. Dans le premier cas, l'Empire ne pouvait plus les retenir ; dans le second cas, ils se sentaient assez puissants pour vivre de leurs propres forces. Et alors, dans ces châteaux de la Montagne, il s'agira d'une initiative arménienne suivant de près, imitant, pour collaborer dans la même direction, l'entreprise normande dans les provinces de l'Empire byzantin avant la première croisade, — car c'est d'elle qu'il s'agit.

Dans ma « Brève histoire des Croisades », j'ai es-

sayé d'établir ce fait que la croisade avait commencé bien avant la croisade. Elle n'est donc pas l'œuvre d'Urbain II, ni — et on le croit maintenant — de Pierre l'Ermite, mais avant tout elle n'est pas l'œuvre de cette prédication de Plaisance et de Clermont qui aurait tout déterminé.

Dans cette longue série d'établissements francs libres en terre de Byzance, en terre d'Empire, ce que faisaient ces aventuriers normands du côté de l'Asie Mineure, s'établissant dans des châteaux, les conservant ensuite pour eux-mêmes, jamais reconnus dans cette nouvelle qualité par Byzance, mais bien décidés à résister à tout retour de la domination byzantine par d'autres que leurs propres forces, cette même chose on la retrouve dans ces vallées de l'Amanus et de l'Anti-Taurus par ces différents princes qui surgissent portant des noms que nous ne connaissons qu'en partie parce qu'il n'y a pas de source nationale absolument contemporaine.

Dès le commencement des croisades, il y a cependant d'un côté d'abord ce Constantin, fils de Roupène, et beaucoup plus vivant que Roupène, car l'idée qu'on peut avoir de Roupène lui-même, de l'ancêtre des Roupénides, est très vague, tandis que Constantin est une réalité saisissante, de sorte qu'il faut admettre, sans doute, Roupène, auquel se relie tous ses successeurs, mais il faut tenir compte qu'avant tout le créateur d'un nouveau monde arménien, dirigé du côté des Francs, c'est Constantin.

A côté de lui il y en a d'autres : un Ochin, un Abelgharib, à Bir, un Pazouni, un Kogh-Vassil, Basile le Voleur, qui a joué, à un certain moment, mais se dirigeant plutôt vers l'Euphrate et pas du côté de la mer où était l'avenir, un rôle beaucoup plus grand que le rôle de Constantin, car c'est ce Basile qui a recueilli l'héritage légal pour ainsi dire de l'ancienne Arménie.



Une chronique dit expressément qu'autour de lui, et pas autour de Constantin, se rassemblaient les représentants de l'ancien monde attaqué et détruit par les Musulmans, avec le patriarche lui-même, qui a résidé jusqu'en 1292, où eut lieu l'odieuse ruine, par la conquête musulmane, du côté de l'Euphrate. Le centre religieux des Arméniens restait donc dirigé de l'autre côté, de ce côté où il y avait comme une Arménie musulmane, alors que la Géorgie du Nord essayait de recueillir l'héritage de l'ancien royaume. Kogh-Vassil était de beaucoup plus puissant, et il y a toute une histoire de ses combats et des combats de son frère et de son successeur.

Nous ne savons pas exactement ce qu'était Pazouhi, mais il devait représenter une réalité historique assez appréciable. Pourquoi, cependant, de tous ces princes arméniens de la fin du XI^e siècle, n'y en a-t-il eu qu'un seul qui eût parvenu à créer une dynastie, un seul qui eût créé un ordre politique que Byzance a vainement essayé de détruire ? Pourquoi la nouvelle Arménie a-t-elle surgi de cet Etat qui, au commencement, n'était pas le plus fort ?

C'est à cause de la situation qu'il occupait ; c'est-à-dire : à cause des premières relations qu'il a nouées avec les Francs. Sans l'apport amené par la croisade, sans cette infusion de sang occidental, sans cette influence toute puissante de l'Occident vivifiant, l'Etat, si réduit de proportions, de Constantin, aurait eu le même sort que celui, beaucoup plus fort et entouré d'une gloire passagère de Kogh-Vassil. Il se serait perdu dans ce monde byzantin qui n'a jamais abandonné ses prétentions territoriales, et qui a employé chaque occasion pour faire de nouveau valoir ses droits.

Dès le commencement, on a donc affaire ici avec une création dont une des racines plonge dans l'ancien monde arménien, mais dont l'autre, la plus puissante,

s'est infiltrée dans un terrain nouveau, amené par l'invasion des croisés.

C'est pourquoi j'estime devoir prendre comme titre de cette série de trois conférences ce titre, qui pourrait paraître un peu prétentieux et hasardé, de « La France d'Arménie ». C'est bien une France de pays franc, de pays de croisade, qui, greffée sur la tradition arménienne, se fixe dans ses gorges. Et il faut bien préciser cette distinction parce qu'elle est seule à pouvoir expliquer le développement du royaume de l'Arméno-Cilicie.

Ce n'est pas un cas tout à fait exceptionnel. Il y a eu, dans d'autres régions, des cas pareils et j'en citerai bientôt un. Mais je m'arrête ici pour signaler ce fait aussi que, si le royaume de Constantin a dû s'appuyer sur la croisade, s'il a vécu en grande partie par la croisade, si c'est la croisade qui lui a ouvert des horizons, si son organisation elle-même a dépendu avant tout de l'organisation des nouveaux venus, des Occidentaux, des Francs, il ne faut pas négliger tout ce que l'ancienne tradition arménienne a pu lui donner.

L'Arménie de Cilicie ne ressemble pas à l'île de Chypre. L'île de Chypre c'est un monde de chevaliers qui s'établit sur des Grecs n'ayant aucun souvenir du pays, sur des Grecs réduits à la situation de serfs des chevaliers, sur des Grecs qui, de temps en temps, se manifestent par des révoltes de serfs sans passé. Leur organisation religieuse elle-même sera bientôt dominée par l'archevêque et par les évêques latins.

En Arménie c'est tout autre chose. Le passé est très vivant. Ce passé collaborera à la synthèse qui se formera plus tard, et y collaborera de la façon la plus réelle et la plus impressionnante. Les rois n'emploieront jamais dans leur sceau un autre alphabet et une autre langue que l'ancien alphabet arménien et leur

langue nationale. Il y a même une forte distinction à faire entre les barons et, plus tard, le roi d'Arménie, et entre les croisés. Les croisés ne négligeaient pas de frapper des monnaies dans lesquelles ils employaient les formules de Byzance et grécisaient même leurs noms.

Ainsi, une monnaie de Tancrède contient l'invocation grecque : *Is. nika, k[y]rié bo[éthé]* : « Jésus vainc ; Dieu, viens-nous au secours », et le nom de Tancrède est devenu Tankrédos (1). Baudouin se présente en costume occidental sur une de ces monnaies, mais l'inscription est : *Baldouinos, doulos kyriou*, « le serviteur de Dieu ». Il y a une troisième monnaie, de Richard de Marach, qui contient aussi le « *kyrié boéthé [Rikardo]* », où le nom de Richard est transformé à la façon byzantine en Rikardos.

Au contraire, les rois d'Arménie ont employé toujours leur ancienne langue, et la nationalité était retenue — elle ne l'a pas été autant par la conscience politique — avant tout par la distinction religieuse. Il y avait, entre Byzance, d'un côté, et l'Arménie et les Etats Latins, de l'autre, une distinction de doctrine, mais en même temps une distinction de coutumes religieuses tellement forte que tous les efforts des Constantinopolitains, comme aussi tous les efforts du Pape, qui, pendant des siècles, a fourni les moyens d'entretenir le royaume de croisades de la Petite Arménie, ne sont pas arrivés à faire disparaître cette grande et vieille religion qui survit encore non réunie à Rome, ou réunie à elle sous la forme uniate, jusqu'à nos jours.

Quant au caractère de cette transplantation, je trouve dans l'histoire de la péninsule des Balcans quelque chose de tout à fait correspondant. A une certaine date,

(1) Morgan, ouvr. cité, p. 169. Cf. *ibid.*, pp. 178-182.

le territoire de la Bulgarie, qui se trouvait du côté de la Mer Noire, est conquis par les Byzantins, qui font de ces années des années terribles pour l'adversaire et pour leurs auxiliaires mêmes, qui étaient les Russes de Kiev.

Alors ce royaume, cet « Empire » de Preslav disparaît et, après quelques années, à l'autre bout de la péninsule des Balcans, sur un monde qui n'était pas bulgare, mais qui contenait des Albanais, des Slaves, appartenant à une autre branche, qui contenait aussi des Valaques, des Roumains, voici un nouveau Tzarat qui s'établit. C'est, là aussi, la transposition d'une forme politique détruite d'un côté dans une autre région.

Cependant, malgré la différence de population, cette nouvelle Bulgarie est vraiment nationale. Elle l'est parce que l'Eglise est restée la même. La tradition se conserve par l'Eglise. L'Eglise slave donne à cette nouvelle fondation du côté occidental de la péninsule le même caractère qu'avait l'ancienne fondation disparue sur les rives de la Mer Noire.

L'Eglise arménienne est celle qui a empêché la transformation de ces baronnies arméniennes de la Montagne en des Etats francs du même caractère que les Etats francs du voisinage.

C'est de cette façon que l'Etat arménien est tout de même national, l'Etat de Constantin, de son fils Thoros ou Théodore, l'Etat de ce Léon (1129-1137), qui a été pris par les Byzantins de Jean Comnène, l'Etat de Thoros II, revenu, en 1141, de Constantinople, en aventurier et qui regagne tout le territoire perdu, pour que lui-même trouve devant sa politique d'indépendance de fait la politique de restauration de Manuel, infiniment plus fort que lui.

Pendant toute cette série de princes et de seigneurs, qui se continuent par Mleh, au nom national, par Rou-

pène II jusqu'à l'avènement de Léon le Magnifique, pendant toute cette époque, il y a, d'un côté, l'affirmation arménienne par l'Eglise, l'ambition de ces princes de la Montagne, leur capacité de remplir un rôle politique, ce qu'ils apportent eux-mêmes et, de l'autre côté, les tentatives réitérées de Byzance pour rentrer dans la possession de ces provinces qu'elle n'a jamais consenti à céder.

Je sais bien qu'il y a une opinion concernant le couronnement de Léon le Magnifique : celle qui lui fait obtenir d'abord de Byzance une couronne. Il aurait été couronné roi par Byzance à la fin du XII^e siècle, puis il aurait été sacré par les Latins avec une autre couronne.

Seulement, Byzance n'a jamais donné de couronne royale à personne. Jamais Byzance n'a reconnu les qualités royales ou impériales d'un de ses anciens vassaux. Elle a consenti à reconnaître les Tzars des Bulgares, mais dans une forme tout à fait particulière. C'était une façon d'adopter, par l'empereur de Constantinople, l'« empereur », de second ordre, qui était du côté des Bulgares.

Jamais Byzance ne serait descendue jusqu'à accorder une couronne à un roi devenu de ce fait indépendant sur le propre territoire de l'Empire.

Il y a eu des années pendant lesquelles Byzance a regagné tout le terrain perdu, à savoir vers la moitié du XII^e siècle, mais, même sans la conquête, chaque fois qu'un empereur byzantin a pu faire valoir ses droits, il est venu et a voulu imposer ses droits.

La situation de l'Arménie par rapport à Byzance ne doit pas être assimilée à la situation de la principauté d'Antioche. La situation de cette principauté d'Antioche — et je montrerai l'importance qu'a eue pour l'Arménie la rivalité avec cette principauté de l'autre

côté des gorges, en Syrie, — a été déterminée avant tout par le très grand rôle d'un homme extraordinaire qui a été Bohémond.

Bohémond, chassé par les Byzantins, mais toujours capable de les attaquer et de revenir sur le terrain perdu, a réussi à obtenir de Byzance un privilège, un privilège formel qui le rendait vassal de l'Empire, mais dans des limites fixées par cet acte qui est résumé dans la chronique de la vie de l'empereur Alexis, dans l'« Alexiade » d'Anne Comnène. Mais c'est le seul privilège accordé par Byzance, détachant sous cette forme de vassalité une partie de son territoire pour l'attribuer à un autre prince.

Je crois que jamais les rois francs de Jérusalem ou le comte d'Edesse, ou le comte de Tripoli, n'ont obtenu de Byzance un privilège de cette façon. Jamais Byzance n'aurait consenti à le faire. Byzance a été jusqu'au bout d'une ténacité conservatrice sans égale, qui était sa force. Lorsque les empereurs de Byzance n'auront plus la puissance de faire reconnaître ou de demander à faire reconnaître leurs droits, il y aura le patriarche qui, lui, de son côté, n'entendait rien céder de ses anciens droits.

Ainsi, au XIV^e siècle, lorsqu'il était question de créer une Eglise canonique en Valachie, on s'est adressé au patriarche œcuménique et il a refusé absolument de créer une nouvelle Métropole. Il a fallu, pour que le prince de Valachie, devenu indépendant, ait à ses côtés un représentant canonique de l'Eglise, prendre un évêque des Bouches du Danube, de Vicina, resté là sans avoir de fidèles, et le transporter dans la capitale de Valachie, en en faisant une espèce de représentant du Patriarcat de Constantinople; c'est-à-dire que c'est le patriarche qui était de fait le chef de l'Eglise valaque, seulement, ne pouvant pas être là, il se faisait représenter par un exarque délégué, par un « légat », pour employer le terme qui appartient à l'Eglise d'Occident.

De sorte que, si l'on veut admettre, pour le XII^e siècle, une Arménie constituée et reconnue par Byzance, couronnée dans la personne de Léon le Magnifique, on est sur une fausse voie. La Byzance des Comnènes était bien déchue, après le terrible intermezzo, à moitié tragique, à moitié ridicule, du pervers Andronic Comnènes; mais elle n'était tout de même pas capable d'abandonner toutes ses traditions, de renoncer à cette base de droit qu'elle a conservée toujours.

Et, si l'on dit : les Comnènes seront bientôt remplacés par les l'Ange, et, après Isaac, un Alexis l'Ange pouvait se permettre des choses que les grands Comnènes ne se seraient jamais permises, la grandeur de Byzance ne dépend pas de la qualité de ses chefs, de la vigueur des dynasties, de leur sentiment de dignité; c'est une chose qui est comprise dans la notion même de l'Empire.

Tout ce monde arménien vivait par lui-même, mais il vivait sans une reconnaissance légale. Cette reconnaissance légale ne viendra jamais de Byzance.

Il y a eu aussi beaucoup d'antagonismes entre l'Arménie de Cilicie et entre ses voisins. Il y a eu l'antagonisme entre Arméniens et Latins, dont je parlerai dans la suite. L'antagonisme avec les Musulmans, mais ils pouvaient être aussi assez accommodants ; très souvent Byzance les employait contre l'Arménie qui, si elle l'avait voulu, aurait pu les employer contre Byzance. Sur telle monnaie des princes turcs du XII^e siècle, on les voit vêtus presque en chevaliers, sans le heaume, avec une espèce de turban, à cheval, la lance en arrêt, alors que Saladin, qui avait d'autres traditions, est représenté, à la fin du XII^e siècle, les jambes croisées à la façon orientale : il y avait donc une distinction à faire entre le grand monarque égypto-syrien, assis sur ses coussins de la même façon que tel roi d'Arménie, qui

lui-même a emprunté cette coutume, et le chevalier la lance en arrêt, qui est le Sultan d'Anatolie.

Il y a eu un antagonisme, dont l'Arménie a souffert continuellement, surtout dans la seconde moitié du XIII^e siècle, entre les Arméniens et les Egyptiens du Soudan.

Au XIII^e siècle — on le verra dans la conférence suivante — il y a eu un antagonisme, malgré des alliances passagères, entre l'esprit de conquêtes mongol, exploité par les Arméniens, à un certain moment, contre les Egyptiens, et entre l'esprit chrétien des Arméniens.

Mais l'antagonisme le plus opiniâtre était toujours entre l'Arménie et entre Byzance, parce que l'Arménie ne voulait pas céder ce qu'elle s'était attribuée comme action indépendante, autonome, et Byzance ne pouvait pas céder sur ses droits.

Voyons enfin quels étaient les rapports des seigneurs d'Arménie, du roi qu'a été Léon le Magnifique et son successeur Héthoum, avec les Francs d'Antioche, d'Edesse et de Jérusalem. Edesse était un peu de côté. Il y a eu des liens de famille entre la dynastie des Roupénides et entre les seigneurs français d'Edesse : le mariage de Josselin avec la fille de Constantin, comme aussi le mariage de la fille de Gabriel, officier byzantin à Mélitène, avec un autre seigneur latin, Baudouin du Bourg, dont est éclosé toute une postérité ayant en même temps le caractère arménien et le caractère français, le mariage d'Arda, fille de Thoros, avec Baudouin de Boulogne.

Mais, dans ces rapports avec le monde latin, il y a une chose qu'on n'observe pas assez et qui domine l'histoire de l'Arménie pendant les premiers siècles de son existence.

Revenons à la géographie: Du côté Nord des gorges, dans la Montagne, il y a cette Arménie de Cilicie; du côté Sud, vers la Syrie, il y a la principauté d'An-

tioche. Or, Antioche et Arménie de Cilicie ce sont deux termes dissociés par un procès historique différent, mais deux choses qui tendent sans cesse à se réunir.

Avec Jérusalem, l'Arménie conserve des relations plutôt vagues : telle intervention d'un roi de Jérusalem pour réconcilier les Arméniens avec Manuel Comnène. Jérusalem n'importe pas ; elle est trop loin. Il y a de lointains rapports de parenté, pas de rapports politiques suivis.

Mais entre l'Arménie et Antioche il y a eu toujours, ou bien l'offensive latine, d'Antioche contre l'Arménie, ou bien l'offensive de l'Arménie contre Antioche. Il y a eu des moments où les seigneurs arméniens, d'un côté, les princes d'Antioche, de l'autre côté, étaient forcés par les circonstances à vivre dans des relations d'amitié. Mais aussitôt cette rivalité s'impose et elle domine.

Voici, après des châteaux conquis par les Arméniens, rendus par les Arméniens, après des territoires qui appartiennent tantôt au monde arménien du Nord, — le conflit de Thoros II avec Renaud de Châtillon — et tantôt au monde syro-latin du Sud, après la captivité de Roupène II chez Bohémond III « le Bambe », cette époque, qui est la plus intéressante dans ces conflits, l'époque de Léon le Magnifique, qui observe cette nécessité pour l'Arménie d'avoir Antioche ou bien d'abandonner son rôle historique.

Il y a des pays qui ne peuvent pas vivre sans s'annexer d'autres pays. Il y a des liens géographiques que rien ne peut briser. Et alors la tendance naturelle de l'Arménie était bien vers le littoral, mais, avant tout, sa tendance était de reconstituer une ancienne unité byzantine qui comprenait la Cilicie, Antioche et même l'île de Chypre. Car, pour l'Arménie, l'établissement d'une royauté latine en Chypre a été sans doute un

grand coup, l'Arménie devant avoir, de par la nécessité géographique, la possession de la grande île voisine, comme aussi celle de la principauté d'Antioche.

De cette façon, à la fin du XIII^e siècle un très grand rôle est échu à l'Arménie : ce rôle de créer une seule synthèse entre l'Occident et l'Orient. Mais Chypre lui a échappé par les Lusignan, et Antioche est restée, jusqu'à Bohémond IV, « le Borgne », et jusqu'à la disparition même de cette principauté latine à côté, obstinée dans son latinisme.

Alors Léon le Magnifique, qui connaissait les Latins dès sa jeunesse, qui avait commencé d'abord, alors que Roupène II vivait, par offrir ses services à ses voisins, lui qui avait été créé chevalier à Antioche et y avait épousé sa première femme, Isabelle, avant d'être le mari d'une fille d'Amaury de Lusignan, enfin lui qui avait des relations suivies avec ces Templiers, avec ces Hospitaliers qui étaient tantôt ses amis, tantôt ses ennemis, mais dont il recrutait des auxiliaires contre les ennemis musulmans, il a voulu réaliser cette unité.

Il ne faut pas oublier qu'il a été une fois à Chypre, que presque certainement il a fait ce voyage de Chypre. Il ne faut pas oublier en même temps que, tenant beaucoup à ses relations de famille avec la principauté d'Antioche, il a réussi, par un coup de main, à faire venir chez lui et retenir l'héritier de cette principauté, qui était Raymond Roupène, portant en même temps le nom de croisade de Raymond et le nom roupénide des barons d'Arménie ; que ce Raymond Roupène donnait des actes pour la principauté d'Antioche à côté du roi qui le retenait dans sa maison et qui voulait faire de lui son successeur, comme mari de sa fille Isabelle, forcée ensuite par le bailli Constantin de prendre Héthoum, auquel elle a transmis sa situation royale d'Arménie. Il faut retenir que

par cette situation spéciale de l'héritier d'Antioche dans son pays, à sa Cour, au milieu de ses barons, Léon entendait créer l'unité cilicienne et antiochienne en même temps. Enfin que, lorsqu'après sa mort, Raymond étant pris et enfermé pour mourir en prison, cette Isabelle a été mariée d'abord à un héritier d'Antioche, le fils de Bohémond IV « le Borgne », Philippe.

S'il n'y avait pas eu l'ancien fond arménien, l'ancienne opposition religieuse, l'esprit de Hrom-glâ, de ce *katholikos* offensé par les circonstances mêmes dans lesquelles Léon le Magnifique avait été couronné — car on avait commencé par le faire arrêter et la couronne avait été donnée dans des conditions qui ne correspondaient pas absolument aux traditions de cette Eglise de l'ancienne Arménie —, Philippe aurait régné comme prince d'Antioche héritier d'Arménie, ce qui ne signifiait pas faire hommage de l'Arménie à Antioche, mais bien le contraire : ramener Antioche vers l'Arménie.

Or la politique de Philippe a été imprudente. La chronique dit qu'il a envoyé la couronne royale à ses parents, puisque son père était encore du côté d'Antioche. Cette Antioche, dans laquelle Léon était entré en conquérant, lui a échappé ainsi qu'aux Arméniens, et le nouveau mariage d'Isabelle a constitué une autre royauté arménienne qui entrera aussitôt, comme on le verra, sur une autre voie, dans le grand conflit entre les Mongols et les Egyptiens. Toutes les anciennes conditions ont disparu.

Il y aura alors une nouvelle guerre latine, mais cette nouvelle guerre latine viendra vers l'Arménie du côté de Chypre, tandis que dans la première époque c'était de l'Arménie que partait l'idée de cette synthèse qui, si elle avait été réalisée, aurait représenté sans doute un autre développement des Etats de l'Orient et, dans la création des grandes synthèses de civilisation, de ce côté-là, un des moments les plus importants du moyen-âge.

II

La France d'Arménie

Avant de fixer le rôle joué dans l'histoire du monde franc et oriental en même temps par Léon le Magnifique, premier « roi des Arméniens », il me faut revenir en arrière.

La première Arménie Cilicienne, celle de la fin du XII^e siècle, qui passera par la royauté de Léon et arrivera à ce moment décisif pour le sort de ce royaume qui est le contact avec les Mongols, commençant à la moitié du XIII^e siècle, cette Arménie est tout de même un Etat de croisade et elle n'aurait pas existé, elle serait restée, comme je l'ai déjà dit, un complexe quelconque, plutôt vague, de châteaux dans la montagne, de ports exploités par les Italiens, s'il n'y avait pas eu la croisade. La croisade était donc pour elle, non seulement une nécessité d'existence, mais l'explication même de sa création, et on a vu combien les relations entre les chefs des croisés, qui ne restaient pas toujours latins de coutumes et d'habitudes, mais qui employaient le grec et l'arabe dans leurs monnaies, combien, donc, les relations avec ces Latins qui, malgré ces dehors parfois étrangers, représentaient cependant l'Occident, étaient fréquentes.

Encore une fois, il y a eu, dès le commencement, une Arménie de croisade. Seulement elle était prise dans une croisade qu'elle n'avait pas déclenchée. C'est l'Arménie qui subit la croisade, qui s'en imprègne, qui

perd son caractère premier à cause de ce voisinage qui finit par une infiltration. J'ai montré que, s'il n'y avait pas eu la possibilité d'existence d'une principauté d'Antioche au delà des gorges du Taurus, on aurait pu avoir cet Etat qui était désigné par les anciennes traditions byzantines, Etat composé en même temps de la Cilicie, de la Syrie supérieure, c'est-à-dire de ce qui a été la principauté d'Antioche, et de l'île de Chypre. Mais, à partir d'une certaine date, l'Arménie est un pays de croisade, dans un autre sens : c'est l'Arménie qui crée la croisade, qui la provoque, qui la dirige, qui la résume.

Ici, je dois changer un peu d'opinion sur le rôle joué par Chypre au *xiv^e* siècle dans la croisade. Dans des conférences qui ont été données ici l'année précédente, je faisais un grand mérite, et avec raison, mais jusqu'à un certain point, aux rois de Chypre de la famille des Lusignan d'avoir provoqué un courant de croisades, de l'avoir représenté, à leur date, avec une conviction fanatique, avec un brillant chevaleresque tout à fait caractéristique. Certainement on ne peut pas dénier à Chypre ce rôle. Pierre le Vaillant, le roi de Chypre qui a conquis Alexandrie, qui a attaqué plus d'une des villes de la Syrie, qui a ruiné pendant quelque temps le commerce du Soudan, celui qui rêvait d'être roi de Jérusalem — et on verra qu'il a été pour quelque temps, au moins d'une façon légale, aussi roi d'Arménie —, reste une très grande personnalité du *xiv^e* siècle, et l'île de Chypre, qui a sacrifié toute sa fortune et tous ses revenus, qui a donné tous ses chevaliers pour cette œuvre de croisade, doit en conserver tout le mérite. Cependant, ce n'est pas Pierre de Chypre, ce n'est pas le Lusignan de la moitié du *xiv^e* siècle, ou le pays qui soutient ce héros, qui, tout en étant le créateur de la croisade, a provoqué ce mouvement. Ce mouvement a été provoqué par l'Arménie.

Il y a eu des dizaines d'années pendant lesquelles cette Arménie, qui n'appartenait pas encore à la dynastie des Lusignan, a été étroitement liée à la croisade. Il n'y aurait pas eu une certaine croisade sans la présence du roi d'Arménie à Sis et sans les rapports que ce roi d'Arménie pouvait avoir avec le monde chrétien de l'Occident.

Pour faire mieux saisir le rôle que l'Arménie a eu dans la croisade, dans cette seconde croisade, la croisade du XIII^e et du XIV^e siècle, je crois qu'il faut revenir un peu en arrière et, en ce faisant, élucider d'abord un point qui n'a jamais été touché jusqu'ici et qui me paraît essentiel, parce que c'est en élucidant ce point qu'on peut voir la part qui revient, dans l'idée de la croisade, à Chypre et la part, que je juge maintenant beaucoup plus grande, qui revient à la Petite Arménie.

Au commencement de l'année 1199 — d'après une autre opinion, très discutable : 1198 —, Léon le Magnifique, celui qu'on appelait dans son pays Léon le Triomphant — dans une lettre adressée au Pape, le *katholikos*, le chef religieux du pays, lui donne ce titre — est devenu roi. Il a eu une couronne, une couronne envoyée par l'Occident représenté par l'empereur germanique.

J'ai parlé déjà de cette idée, qu'on ne peut pas partager, d'une autre couronne qui aurait été envoyée par Byzance et j'ai montré que ce n'était pas dans les pratiques de Byzance. On ne peut donc pas admettre une couronne grecque qui eût servi à le sacrer. Il n'y a eu qu'une seule couronne, et cette couronne est venue de l'Occident, elle est venue de l'empereur germanique.

Il y a bien eu un rôle du Pape et ce rôle du Pape a été reconnu toujours par Léon le Magnifique. Il s'est déclaré la « nouvelle plante », *nova planta* de l'Eglise latine : *Sanctitatis Suae servus sanctaeque ro-*

manae Ecclesiae nova, devota et obediens planta. Il se considérait comme le fils, comme le « serviteur » de cette Eglise romaine qui consentait à diriger vers lui toutes ses espérances de croisade. Mais ce n'est pas le Pape qui lui a donné cette couronne; l'idée n'est pas partie du Saint-Siège. Et ceci bien que le Pape Lucius eût envoyé au Patriarche arménien, dès décembre 1184, des parements de cérémonie, en signe de reconnaissance de son rang (1).

Il y a même une question : si cette idée est partie de l'ambition même de Léon. Il est bien possible qu'il n'eût pas eu cette ambition. On a ordinairement une conception toute moderne qui considère un prince comme étant inférieur à un roi. Mais le moyen-âge ne faisait pas toujours cette distinction. Etre le chef de « tous les Arméniens » avec un titre ou avec un autre, c'était la même chose. Une couronne royale, lorsqu'on la payait cher et lorsqu'elle comportait de graves risques, n'était pas une chose tout à fait désirable. D'abord, on ne la donnait pas pour rien. Ceux qui avaient la qualité de donner des couronnes royales, c'est-à-dire le Pape et l'Empereur, s'arrangeaient de façon à avoir plus qu'ils ne donnaient.

Alors on ne croirait pas que ce soit l'ambition personnelle, un acte d'individualisme politique de Léon qui eût créé, à ce moment, à la fin du XII^e siècle, le royaume d'Arménie. Mais il y avait quelqu'un qui avait intérêt à la fondation de ce royaume. C'est ici le point qui n'a pas été touché et qui me paraît intéressant.

Il est bien certain qu'entre Léon, lorsqu'il n'était pas encore roi, et entre Frédéric Barberousse il y a eu des rapports, même des rapports étroits. Il est bien

(1) Alishan, *Léon le Magnifique*, p. 161, note 2. Je crois apocryphe la lettre du Pape Clément au katholikos Grégoire; cf. *ibid.*



Léon I^{er}

Premier roi arménien de la dynastie Rubénien de Cilicie.

certain que la croisade, — dans laquelle Frédéric Barberousse, qui plus d'une fois a été dans sa longue carrière un simple aventurier, même un aventurier pauvre et pas toujours heureux, a eu un peu plus de méthode, d'informations préalables, de recherches préparatoires, que pour les autres croisades, — n'a pas été une croisade spontanée. Ce n'a pas été une croisade pour la croisade.

Frédéric Barberousse a commencé d'abord par envoyer des explorateurs, par créer des relations. Alors il est bien certain que Frédéric avait besoin de quelqu'un qui fût pour lui comme le portier de ce monde nouveau, qui pût jouer à son égard, pour sa politique future, le rôle que, par exemple, le comte, puis le duc de Savoie a joué en Italie envers les forces politiques qui voulaient pénétrer dans la péninsule.

On ne peut pas préciser ces rapports entre Frédéric Barberousse et Léon d'Arménie. Malgré la mention plutôt vague de chroniques qui ne sont pas tout à fait contemporaines et n'ont pas beaucoup de précision, on ne peut pas dire qu'il y a eu vraiment *cela*. Il n'y a pas d'actes contemporains servant à fixer le caractère de ces relations.

Frédéric est mort. Les relations, déjà commencées et bien acheminées, qui avaient rendu possible cette croisade d'un caractère très réaliste, n'en furent pas cependant interrompues en ce qui concerne les pays. L'homme avait disparu ; sa politique était restée. Elle était restée entre les mains de quelqu'un qui avait l'ambition d'être le roi de toute l'Italie, qui réunissait la domination sur la péninsule avec ses pays germaniques d'origine, Henri VI.

C'est par Henri VI, par lui qui voulait être empereur à Byzance, par lui qui rêvait du *dominium orbis*, de la domination sur le monde entier, qu'a été obtenue la couronne de Léon.

Le couronnement, qui a rencontré certaines difficultés par égard à l'Eglise arménienne, a été fait en la présence, et non par la main de Conrad de Wittelsbach, archevêque de Mayence. Il est venu spécialement pour couronner le roi, ceci à un moment où Chypre entrait à peine dans les mains de Guy de Lusignan, qui avait été roi de Jérusalem, qui n'était que seigneur de Chypre.

De sorte que pour les Latins de race, pour les Francs, pour ces Français, il y avait Chypre qui n'était pas encore organisée, alors que l'Arménie s'organisait pour l'empereur occidental, pour le César germanique.

Il y a eu donc là une emprise germanique. C'est pour cela que la couronne royale est donnée à Léon. On en a la preuve par ce fait que l'acte a été répété à l'égard de son héritier présomptif, à l'égard de celui qui, plus tard, a perdu la couronne, la liberté, la vie, Raymond Roupène, qui devait être en même temps prince d'Antioche et roi d'Arménie, réalisant cette unité dont j'ai parlé à plusieurs reprises. Alors il y aurait eu ce noyau germanique sous Raymond Roupène.

Il y a, dans un voyageur allemand, celui qui donne les renseignements les plus précis, les plus nombreux, d'un caractère concret absolument intéressant sur l'Arménie de Léon, sur sa cour, sur la façon dont se passaient les grandes cérémonies, il y a, dans Willibrand d'Oldenbourg, un voyageur de cette époque, et pas une seule fois, mais deux fois la mention que Raymond Roupène a obtenu une autre couronne de la part du roi Otto de Brunswick, de la part de celui qui, après la disparition de Henri VI, était l'héritier de la couronne germanique (1).

De sorte que trois rois l'Allemagne, Frédéric Bar-

(1) *Cujus nepotem Otho imperator ad petitionem Leonis, senioris regis, coronavit; Willibrand d'Ofdenbourg, loc. cit., p. 174.*

berousse, Henri VI, Otto de Brunswick, reviennent sur cette même idée : créer un Etat mitoyen, un Etat intermédiaire qui pourrait faciliter la pénétration germanique dans cette région, vers Jérusalem, une voie qui n'en restait pas moins très difficile.

Alors, en face de Jérusalem, qui était française, en face de Chypre, qui devait rester française, il y a cet essai de créer une Arménie qui serait latine, mais pas française.

Il faut bien reconnaître que, à cette époque, au commencement du XIII^e siècle, il n'y avait pas de politique franchement délimitée entre le latinisme et entre le germanisme. Il y avait cependant un instinct qui servait à donner à chacune de ces politiques un caractère particulier. Donc, les trois rois germaniques voulaient avoir leur chemin à eux vers Jérusalem, leur point d'appui, le souverain qui devait leur servir d'intermédiaire avec ces populations orientales. Ils se sont trompés : on peut créer une chose, mais on ne peut pas garder du milieu qui l'environne, de par la fatalité géographique, une création.

Alors, comme le milieu n'avait rien de germanique, comme il y avait la tradition de la croisade française, c'est cette croisade française qui a fini par changer le caractère de la fondation de Frédéric Barberousse et de Henri VI. De sorte que l'Arménie est restée latine. Mais elle est restée latine du même caractère que la royauté de Chypre et que la royauté plus ancienne, la royauté *première*, de Jérusalem.

Le second mariage même de Léon avec la fille d'Amaury de Lusignan, roi de Chypre, montrait bien de quel côté se dirigeait ce pays. Depuis lors jusqu'au commencement du XIV^e siècle, et pendant tout ce XIV^e siècle, il n'y a eu en fait de mariages étrangers — à côté d'autres mariages avec de grandes familles du pays — que ceux avec des princesses latines de langue

française. Trois princesses de Lusignan ont régné alors en Arménie, et, à côté des rapports très étroits que je chercherai à préciser dans la suite, il y a eu aussi des relations de famille, auxquelles j'ai déjà touché, avec d'autres seigneurs français de ces régions.

J'ajoute encore que, dans cette création de l'Arménie, il y avait, du côté du Pape, une grande idée qui ne s'est pas réalisée.

Quand l'Empire germanique a perdu son influence déterminante sur la royauté d'Arménie, le Pape, le rival perpétuel de cet Empire, a cherché à prendre la place que s'était réservée l'empereur.

On préparait une croisade, cette croisade qui amena Baudouin de Flandre à Constantinople, qui créa l'Empire latin, création qu'on n'avait pas en vue dès le commencement et qui a été presque, au moins à un certain moment, anathématisée par l'Eglise. Mais, lorsqu'on croyait que cette croisade suivrait son vrai cours, qu'elle referait ce monde oriental qui était menacé de destruction, le Pape a repris pour son propre compte les rapports que l'empereur avait établis avec le roi d'Arménie.

Il y a toute une correspondance, qui va jusqu'à la veille du départ des croisés pour la Grèce, ce départ qui devait finir par la conquête de Constantinople. Même, on voit la désillusion du Pape, qui croyait pouvoir retenir le roi d'Arménie pour lui, pour l'œuvre de croisade (1). Car l'Arménie n'a pas été créée pour

(1) Le roi demande à être délivré des Musulmans « evaginato ense de Hur Chaldeorum et persecutione. Pharaonis »; Alishan, *Léon le Magnifique*, pp. 185-185.

Le Pape lui envoie le drapeau de St-Pierre, « Quo in hostes crucis dumtaxat utaris »; *ibid.*, p. 224 et p. 225, note I. Cf. *ibid.*, pp. 225 (lettre aux barons Pagouran et Aaron), 229-230 (envoi de deux nonces). Le Patriarche se mêle à ces négociations demandant le pallium et la mitre.

elle-même par les Occidentaux. L'empereur et le Pape l'ont voulu pour cette œuvre de croisade, et, comme les hostilités continuaient avec la principauté d'Antioche, — la ville a été trois fois (1) conquise par Léon d'Arménie —, comme le comte de Tripoli, qui venait de se saisir de cette ville en lui conservant le caractère latin, était l'ennemi irréductible de Léon, — Léon se rendait maître d'Antioche et l'autre revenait quelques jours après pour reprendre son héritage — alors le Pape intervient plus d'une fois pour demander la réconciliation.

Il paraît dire à ce roi : « Vous êtes roi en tant que premier chef local d'une croisade. Il ne faut pas vous faire des illusions; il ne faut pas croire que cette couronne est pour vous, que la mission attribuée à ce pays doit rester celle d'une tradition nationale. Il faut que vous entriez dans votre rôle et que vous gardiez jusqu'au bout ce rôle (2) ».

Lorsqu'il y a eu l'Empire de Constantinople et lorsque le comte de Tripoli a cherché la femme de Baudouin pour prêter hommage, espérant se créer un appui pour sa domination à Antioche dans cette nouvelle dynastie latine de Constantinople, l'idée première de la croisade a, naturellement, disparu.

Alors, pendant le règne du roi Héthoum, successeur de Léon, il n'y avait plus de possibilité, du côté occidental, de reprendre cette idée qui avait deux fois échoué: une fois par le défaut de l'impulsion germa-

(1) En 1263 (11 novembre), en 1206 et en 1213 ou 1215; *ibid.*, pp. 231-232, 242 et suiv., 253-254.

(2) Voy. dans une de ces lettres la mention de l' « ille pusillus populus hominum qui remansit in terra quasi totus divisus ad pugnam »; *ibid.*, p. 238, note 1. Aussi la mention du Patriarche d'Antioche comme soutien de Léon contre la population : « Antiochenus populus sequitur viam comitis et patriarcha prosequitur partem regis ».

nique, une autre fois par ce manque d'autorité du Pape qui n'avait pas pu empêcher la croisade d'aller à Constantinople et de s'arrêter là.

Pour que l'Arménie rentre dans la croisade, pour qu'elle en devienne le principe générateur, pour que l'impulsion parte du successeur, du premier successeur de Léon et de toute la série des rois qui se sont transmis la couronne jusqu'au commencement du XIV^e siècle, il a fallu l'apparition d'une force nouvelle. Cette force nouvelle est celle des Mongols.

Le roi d'Arménie devait être chef de croisade de par l'empereur. Il devait l'être de par le Pape. Mais il n'a pas pu garder ce rôle et pas par sa faute : parce que les circonstances générales ont changé. Maintenant, le roi d'Arménie peut être de nouveau chef de croisade, non pas à cause de chrétiens de l'Occident, mais à cause de cette nouvelle et très grande force qui vient de paraître dans l'Asie centrale.

Sur le compte des Mongols, à partir des premiers successeurs de Dchinguiz-Khan jusqu'à Gazan, celui qu'on considérait comme l'allié le plus sûr et qui persévèrera dans la nouvelle voie qui venait de s'ouvrir, il y a une illusion contemporaine qui se continue dans l'historiographie actuelle, parce qu'on a, malheureusement, cette coutume de reprendre, en copiant les textes, les idées qui animent ces textes, tandis que nous avons toute liberté, en prenant dans les textes ce qui peut nous être utile en fait d'informations, de juger d'après nos idées et d'abandonner des préjugés qui n'ont aucune raison d'être à notre époque. Mais on prend en même temps l'information et l'esprit; cette information, qui peut être vraie, et cet esprit, qui appartient à une autre époque et qu'on ne peut pas faire passer de cette époque à une autre, à la nôtre.

On entretient une illusion en ce qui concerne le roi Héthoum, qui a été le premier à avoir des relations assez étroites avec le Khan et deux de ses successeurs. Car après Héthoum il y aura le roi Léon et après le roi Léon II un autre Héthoum dont je m'occuperai bientôt et qui a une physionomie tout à fait curieuse et extrêmement intéressante : avec quelque chose de touchant et de tragique dans son rôle, en tout cas une personnalité qu'on ne peut pas confondre avec les autres princes orientaux de cette époque. On croit que sous ces trois princes, les Mongols avaient vraiment l'intention de devenir chrétiens ; qu'ils avaient promis au roi d'Arménie, lequel envoyait des ambassadeurs à la cour du Khan, à ce qu'on appelait « le Hordou », d'aller à Jérusalem et de reconquérir la Terre Sainte et que, n'étant pas encore chrétiens, ils auraient montré le désir de l'être.

Et on savait à la Cour d'Arménie, et ailleurs même, que telle Impératrice — si on peut employer ce terme — des Mongols, était chrétienne et avait fait baptiser son fils, un Nicolas, qui, après avoir été fait chrétien, aurait repris son nom mongol.

De fait, Héthoum II a eu la suprême satisfaction d'entrer à Jérusalem, d'y rester quelques jours, de célébrer l'office, de pouvoir croire que « le royaume de David » est ressuscité; ce fut le suprême triomphe pour cette royauté de croisades qui venait de s'établir en Arménie. Le roi en paraissait un second émule d'Héraclius, de cet Héraclius dont le nom avait passé dans la légende de croisade, devenant l'Eracle et nommant ainsi, de son nom impérial byzantin, toute la suite des croisades. Et on s'imaginait que le roi une fois entré à Jérusalem y restera, que la Terre Sainte lui sera confiée et que tout ce qui sera conquis sur les Musulmans appartiendra à cette royauté.

Tout l'Occident y a cru aussi, et l'Arménie a été de ce fait l'initiatrice de l'Occident dans cette nouvelle croisade. Même dans un des meilleurs informateurs sur ces relations entre chrétiens et Mongols au XIII^e siècle, Guillaume de Ruysbrœk, qui a traversé la Tatarie, la connaissant mieux que la plupart de ses contemporains, il y a une légende d'un très haut intérêt, d'une poésie qui intéresse et touche en même temps.

Ruysbrœk prétend avoir connu à Constantinople des Arméniens qui lui ont dit la même chose que tel personnage rencontré sur la frontière de l'Arménie, du côté des Mongols, c'est-à-dire que par la volonté de Dieu des « archers » paraîtront, — une nation qui n'a pas de nom, mais qui, employant l'arc dans ses guerres, est une nation des « sagittarii », — qu'ils proposeront aux Francs d'aller jusqu'à Constantinople. Or les Francs s'y refuseront, et ce seront les Arméniens qui iront jusque-là. Ils se rendront maîtres de la capitale de l'Empire byzantin.

On voit combien la légende grandit, combien cette illusion devient, pour ces mentalités exaltées, une base de politique. Alors, les Arméniens arrivés à Constantinople s'étant saisis de la capitale de l'empire byzantin, ils passeront à la foi des Latins et deviendront des Occidentaux en fait de religion. Je reviendrai bientôt sur ce point, sur cette différence de confession qui a empêché l'Arménie, au XIV^e siècle, de jouer le rôle qui paraissait lui être échu.

Alors le roi de Jérusalem lui-même partira en guerre pour la même possession de l'Orient chrétien et on installera — ceci se trouve en toutes lettres dans Guillaume de Ruysbrœk — le roi de France à Tauris, à Tebriz, et telle en sera la joie dans toute la chrétienté que les vivants diront aux morts : « Il est bien dom-

mage que vous soyez morts parce que vous ne pouvez pas voir ce grand triomphe de la chrétienté » (1).

Or cette illusion a provoqué une politique, elle a soutenu des efforts, qui ont amené l'Arménie à jouer un rôle tragique, destiné à finir par une catastrophe. Mais le fait est que les Mongols n'avaient nullement l'intention de devenir chrétiens. Ils sont devenus musulmans ; ils étaient à ce moment des païens. Ils avaient les idées que leur attribuent tous les voyageurs qui ont traversé le pays : ils ne tenaient aucun compte de leurs voisins.

Ils ne pensaient donc pas à céder à un de leurs voisins, de leurs alliés, de leurs vassaux, de ceux qui rampaient à leur Porte, comme l'ont fait les chefs de la Russie pendant le XIII^e et le XIV^e siècle, un pouce de territoire, car ils se croyaient les maîtres du monde, et leur mission, que leur avait confiée Dchinguiz-Khan, était de conquérir tout et de le conquérir pour eux. Un Etat à côté de leur Etat était une impossibilité pour la pensée mongole.

Ainsi, il y a des choses enfantines que rapportent les voyageurs, mais qui sont de fait absolument vraies. Ils disaient que les oiseaux du ciel eux-mêmes, en survolant un pays, ont la mission de dire à ses habitants qu'ils doivent appartenir au Khan des Mongols ou bien qu'ils doivent lui présenter leurs hommages et leurs cadeaux. Et tel de ces voyageurs ajoute qu'un Franc, venant dans ces contrées-là et ne portant pas de cadeaux, a été sommé par les officiers du Khan d'en chercher, et il aurait répondu à la sommation impé-

(1) « Ita quod apud Taurisium in Perside ponet rex Francorum solium regale, et tunc convertentur omnes increduli quantum ad fidem Christi, et erit tanta pax in mundo quod vivi dicent mortuis : Ve vobis, miseri, quia non vixistis usque ad tempora ista » ; *Recueil de voyages et de mémoires publiés par la Société de Géographie*, 1839, pp. 335-336.

rieuse de les faire sortir : « Oui, ils m'ont dit quelque chose, mais je ne connaissais par leur langage; alors je suis venu sans cadeaux ».

Ce monde mongol, qui était si sûr de sa mission, considérait donc le roi d'Arménie et les chrétiens d'Occident aussi comme des éléments de secours, d'opportunité, des instruments qu'on pouvait employer et qu'on pouvait briser ensuite. Mais, comme les Arméniens l'ont cru autrement, ils ont participé à toutes les expéditions dirigées par les Mongols contre des adversaires qui étaient depuis longtemps héréditaires pour l'Arménie, contre les gens du Soudan d'Egypte, contre les détenteurs de Jérusalem, contre ceux qu'on considérait comme devant être — et ils l'ont été au XIV^e siècle, — les destructeurs de la patrie arménienne.

Lorsqu'on voyait surgir les Mongols, lorsque leurs bandes tendaient, nécessairement, à descendre vers la Mer Méditerranée, pour devenir maîtres de ces rivages ensoleillés, lorsque les immenses forces des archers du Khan paraissaient dans les plaines de Syrie, l'Arménie pouvait se livrer à ce rêve : sa délivrance est arrivée, l'Etat chrétien sera reconstitué, et l'on n'aura pas seulement Antioche et la Cilicie, réunies, peut-être aussi l'île de Chypre avec, mais tout cela se complètera par la possession de Jérusalem.

Seulement, de cette illusion, des sacrifices qu'elle a demandés, l'Arménie a recueilli autre chose que ce qu'elle attendait. Sa vie intérieure même a été minée par l'élément de démoralisation politique qu'apportait la présence des nouveaux barbares dans le voisinage. Auparavant, lorsqu'il s'agissait d'une succession au trône, elle était réglée d'après certaines coutumes. Il y avait bien des ambitions de barons, de nobles, qui pouvaient écarter un héritier de la couronne et le remplacer par un autre, ce qui est arrivé même à la

mort de Léon le Magnifique. Mais, aussitôt qu'il y eut les Mongols dans le voisinage, la même chose s'est passée qu'en cette Russie du moyen-âge.

Au XIII^e et au XIV^e siècles, quiconque voulait avoir le trône pouvait aller chez le Khan, lui présenter les cadeaux, ce qui prouvait qu'il avait entendu le langage des oiseaux. Et voici dans cette dynastie arménienne des éléments d'inimitié entre des frères, entre des parents, qui se laissent séduire par la proximité de cette puissance mongole que chacun d'eux peut employer pour son ambition.

Après la mort du roi Léon II, ce triste roi Léon qui l'aurait été encore plus s'il avait pu deviner ce qui devait advenir après lui du sort de ses enfants, chacun des fils s'est dirigé à son tour du côté des Mongols pour demander la couronne.

Il y eut d'abord ce Héthoum II dont je parlais, celui qui était tout à fait Français. Déjà son homonyme avait introduit le français dans la chancellerie royale, à côté du latin. L'arménien restait bien aussi à côté du français dans les diplômes, il restait dans le sceau, il restait sur les monnaies, — Léon I^{er} n'a frappé qu'une seule monnaie à inscription latine, et celle-ci était pour Antioche, — mais une grande partie des diplômes sont rédigés en français et le chancelier, qui était auparavant l'archevêque de Sis, sera parfois un Latin, un Franc; et c'est pourquoi ses actes sont rédigés dans un très bon français du moyen-âge.

Mais Héthoum II n'est pas seulement favorable à l'Union avec Rome, cette Union qui rencontrait de très grandes difficultés — on n'a qu'à prendre le livre, si fourni en fait de discussions religieuses, du père Tournebise, paru il y a une vingtaine d'années, pour voir combien, à chaque moment, cette résistance de l'ancienne tradition religieuse a empêché le pacte défi-

nitif avec les Latins —, mais lui, le second Héthoum, était un Latin et il est devenu Frère Mineur, tout en restant le grand baron d'Arménie ou en redevenant le roi, après avoir pris, avec la couronne, ce trône menacé par tant de dangers.

Il est allé à Constantinople avec son frère Jean et a été logé chez les « Frères » (1). Il a abandonné de nouveau le pouvoir. Il l'a repris. Mais il y avait ses frères, Sempad, Constantin, qui se sont dirigés vers les Mongols et leur ont demandé le pouvoir. Ils ont été tués pour avoir voulu ce pouvoir qui dépendait de l'étranger, toujours là pour attendre les cadeaux les plus précieux.

Cette lutte fraternelle qui a ensanglanté l'Arménie au moment où elle se livrait aux plus grands efforts pour arriver à seconder les Mongols dans la conquête de la Syrie, ne s'est arrêtée qu'au moment où le dernier des frères, Ochine, est arrivé à être roi d'Arménie, au commencement du XIV^e siècle.

Car les Mongols respectaient si peu ces vassaux que Héthoum avait fini par être tué, avec le jeune roi Léon III qu'il avait créé et avec certains barons qui étaient autour de lui, au moment d'une visite chez le plus grand des dignitaires voisins du Khan. Le Khan punit plus tard l'assassin, mais le général mongol qui agissait de cette façon ne faisait que suivre les traditions, qui n'ont jamais été abandonnées, de sa nation.

Au commencement du XIV^e siècle cependant, la mission de l'Arménie paraît se préciser d'une autre façon. De sorte qu'on a une première époque pendant laquelle l'Arménie, qui n'avait pas été créée par la

(1) *Kai autou tou régos Arménias tychontos en polei, hos dé kata frérious italous diégé.*

croisade, est prise par ce mouvement des Occidentaux, et une seconde époque pendant laquelle, grâce à l'appui des Mongols, l'Arménie se présente en première ligne comme devant diriger les efforts de la chrétienté occidentale vers la reconquête de la Syrie et vers le rétablissement de la domination chrétienne à Jérusalem. Il y a là toute une série de campagnes : conquête de Homs, conquête de Damas, apparition des Mongols sur le chemin du Caire, espoir de détruire la domination des Egyptiens, d'écarter les forces du Soudan dans la Syrie.

Mais après la mort du Khan Gazan, tué par les siens, à cette époque même, au commencement du XIV^e siècle, ces illusions s'évanouissent. On voit bien que les Mongols ne rempliront jamais le rôle que leur attribuait cette grande illusion. Alors l'Arménie a dû revenir à la même politique que Léon le Magnifique avait suivie après son couronnement.

Désormais, les Egyptiens sont plus forts que jamais et ils se prépareront à prendre Lajazzo, à dévaster plus tard Sis elle-même. Ordinairement, ils prenaient ces villes, ces ports, la capitale et les abandonnaient ; ils n'avaient aucun intérêt à s'y maintenir. De leur côté, ils avaient de bons ports en Syrie, comme Tripoli ; en Egypte, comme Alexandrie ; les petits ports chrétiens, Gorigos, Lajazzo, Alexandrette, étaient donc considérés plutôt comme des empêchements pour le grand commerce des Egyptiens avec l'Occident.

Les invasions dévastatrices avaient comme but de ruiner ce petit commerce de concurrence, et pas d'étendre des frontières qui étaient déjà si larges et que la puissante Egypte maintenait tout de même avec une certaine difficulté. Ainsi, lorsque les Mongols disparaissent, les Egyptiens restent, et l'ambition du Soudan

se dirige vers l'obtention d'un monopole commercial dans ces régions, à l'encontre des intérêts de l'Arménie.

Mais en Asie Mineure, au lieu d'avoir les Seldchoukides dégénérés, ces seigneurs turcs héritiers des empereurs de jadis, qui s'étaient faits un peu à la façon de leurs voisins, à la façon des Grecs, à la façon des Latins, qui parlaient le grec, qui agissaient en chevaliers, qui avaient une Cour correspondant à celle des empereurs de Nicée ou des Francs des environs, se dresse une autre Puissance turque, — car sur les ruines de ces Seldchoukides ont surgi les émirs du XIV^e siècle, qui représentaient une énergie nouvelle, jusqu'au plus humble de tous, celui qui, n'ayant pas le littoral de la Mer, jouissait de revenus beaucoup moindres que ceux de ses voisins : il s'agit des Osmanlis de Brousse, qui arriveront à conquérir Gallipolis, Andrinople, Constantinople, à créer un nouvel Empire byzantin de religion musulmane. Alors il y a eu, dans le voisinage du royaume de Sis, le Grand Caraman avec ses cavaliers, avec ses milliers de soldats à cheval, acharnés à des conquêtes nouvelles. Et cet Etat turc, encore inédit pour la politique et pour la guerre, se dirige lui aussi du côté de l'Ouest, contre cette Arménie envahie, au Sud, par les forces égyptiennes. Il a fallu donc chercher encore une fois l'appui des Occidentaux.

Or, en Occident, à ce moment, *il y avait* la possibilité d'une croisade. Sans la guerre de Cent ans, cette croisade se serait produite. Il n'y aurait pas eu le petit « passage » de Pierre de Chypre, devant cesser avec celui qui l'avait provoqué et conduit, lui donnant ses plus beaux triomphes. Il y aurait eu la grande croisade, conduite avant tout par le roi de France.

Sans doute les Arméniens pensaient, à ce moment, de nouveau, sinon à la possibilité d'installer les Fran-

çais à Tebriz, au moins à celle de sauver de cette dernière ruine les possessions latines, les possessions d'esprit et de langue française, en Orient.

Des ambassades se sont dirigées, donc, sous le nouveau roi, Léon IV, successeur d'Ochine, comme aussi sous les princes qui ont représenté ensuite la dynastie nationale, derniers représentants de la dynastie indigène au XIV^e siècle, vers Rome et vers la Cour du roi de France.

On ne peut pas dire — et je crois qu'ici ordinairement on commet une injustice — que les Occidentaux restaient indifférents aux souffrances de l'Arménie, qu'ils ont laissé périr ce royaume. Entre l'attitude du moyen-âge à l'égard de la chrétienté orientale et entre celle de notre monde moderne à l'égard de ce même Orient chrétien, de sa civilisation et de sa religion, il y a une très grande différence, et cette différence est tout à fait à l'avantage du moyen-âge.

Il y a eu vraiment un désir de secourir cet Orient arménien. On a trouvé de l'argent, et on l'a envoyé. Il est bien vrai que Rome demandait l'union religieuse. Il en est résulté des synodes à Sis, à Adana.

Mais on s'est buté aux mêmes difficultés qu'au commencement. L'union pouvait être proclamée. Celui qui voulait suivre l'union était libre de le faire, mais il y avait toujours un parti, celui des anciennes traditions, de la vieille religion inébranlable qui avait soutenu l'Arménie, qui avait été le rempart contre Byzance, et il s'opposait à Rome, bien que l'Eglise romaine eût eu toujours une très grande propension à accepter la forme seule dans ces actes d'Union, sans se préoccuper du fond.

Mais, cependant, on s'apercevait un peu, dans cette nouvelle Rome d'Avignon, — puisque maintenant la

Papauté était du côté de la France, dans sa nouvelle résidence, — qu'il n'y avait pas trop de sincérité, surtout pas d'unanimité nationale pour les déclarations faites à ces conciles d'union. Néanmoins, l'argent du Pape arrivait à Sis, et tous les essais de croisade qui ont été faits au commencement du XIV^e siècle montrent bien l'intérêt réel qu'on prenait aux choses d'Arménie.

Considérez seulement cette longue série de prêcheurs de la croisade, d'idéologues exaltés, qui montraient du doigt le chemin de l'Orient. Prenez, laissant de côté le projet d'un Guillaume Adam et celui, du même, qui a passé sous le nom de Brocard, prétendu moine allemand, la prédication d'un Arménien, du baron Haythou, sa « Fleur des histoires », pour voir combien c'était une question d'actualité pour l'Occident que cette guerre d'Orient pour sauver les derniers restes de la chrétienté.

Lorsqu'on allait chez le roi de France, jamais on n'en partait les mains vides. Voici une des déclarations faites, au commencement du XIV^e siècle, par la royauté française à l'égard de l'Arménie menacée. En juin 1332, don de 10.000 florins d'or et l'acte dit : « pour être
« convertis en la garde desdits châteaux et pays et à
« être continués de cette façon, pour ce que notre très
« cher cousin, le roi d'Arménie, nous a signifié que
« les Sarrasins de par là le guerroyoient et forci-
« ment, » et plus loin : « Comme ledit pays d'Armé-
« nie, qui est pays convenable, comme l'on dit, à re-
« cevoir nous et nos gens, nous nous y transporterons
« pour le saint voyage d'outre-mer, duquel faire, Dieu
« aidant, nous avons grande dévotion et désir qu'il
« soit retenu et ne puisse être pris ou grevé par les
« Sarrasins mécréants » (1).

(1) Le texte complet dans Alishan, *Sissouan*.

On voit bien, par les termes mêmes qui sont employés — termes peu ordinaires, — combien le roi de France désirait — ne pensant pas à cette grande guerre qui attendait son pays pour tout un siècle — participer personnellement à cette croisade et combien était grand le rôle qu'il réservait à son cousin d'Arménie.

Pour mener à bonne fin cette idée de la croisade, les Arméniens ont installé même, à la mort de Léon IV, un roi de la famille des Lusignan. Du mariage d'Amaury de Lusignan avec la princesse arménienne Isabelle ou Zabel sont nés quatre fils, dont deux ont été tués, les deux autres ont été rappelés par le roi d'Arménie dans le pays de leur mère.

L'un d'eux s'appelait Jean, l'autre Bohémond, des noms de croisades rappelant la principauté d'Antioche, les premières créations d'Etats francs dans ces régions de l'Orient. Ni Jean ni Bohémond n'ont eu la succession du trône. Cette succession était réservée à un autre, Guy de Lusignan, ancien auxiliaire des luttes intérieures de Byzance en Europe, ce Guy qu'on a confondu avec un Constantin. Rien ne prouve qu'il y ait une identité entre lui et entre celui qu'on appelait Constantin II. Il a conservé son nom latin; on n'avait aucune raison pour lui faire changer de nom (1).

Guy de Lusignan est arrivé, avec des barons de France, quelques centaines de Français, bien avant la croisade de Chypre, sous Pierre I^{er}. Il a noué aussitôt des relations avec Rome. Un concile a été convoqué pour que, cette fois, l'union avec l'Eglise catholique devienne un fait définitif.

Pendant, de nouveau, l'ancien esprit d'opposition religieuse s'est levé contre ces projets dont la réalisa-

(1) La monnaie avec la légende : « Gui thakavor Haiotz », dans Victor Langlois, *Numismatique de l'Arménie au moyen-âge*, Paris 1855, p. 88.

tion aurait permis de continuer la royauté d'Arménie et, continuant cette royauté, de conserver en même temps tout ce que les chrétiens avaient encore dans ces régions.

Il y a eu donc une conspiration contre Guy, qui fut tué avec tous les siens. Après sa mort, le groupe qu'on peut appeler le parti national, le parti conservateur, se relia à l'époque la plus ancienne, où il y avait entre le latinisme et l'arménisme une séparation infranchissable, pour donner de nouveaux rois à l'Arménie.

Constantin était fils de Baudouin: le nom de son père est latin, mais lui, il était un Arménien de vieille souche et un Arménien intransigeant. Bien que sa situation lui eût imposé de garder les relations avec Rome, le Pape n'entendait pas négocier de la même façon qu'avec Guy de Lusignan avec un successeur qui avait été l'assassin de Guy et des Français qu'il avait appelés sous ses drapeaux. Après Constantin il y a eu un autre Constantin, ou Constant, fils d'un Arménien, celui que le chroniqueur français des dernières années du royaume d'Arménie, le confesseur du dernier roi Léon V, considère comme étant le descendant de certains serfs de Chypre, alors que, de fait, c'était le fils d'un baron Héthoum, un indigène, bien qu'un indigène disposé à recevoir tous les secours de Rome, mais sans abandonner ce qui formait l'originalité, l'individualité religieuse de son royaume.

Les deux ont disparu. A ce moment, on a pensé à réunir les deux royaumes de Chypre et d'Arménie. C'est pourquoi on a appelé Pierre Ier le Chypriote, qui était alors le représentant attitré de l'idée de croisade, se préparant à ce grand voyage d'Occident qui lui a fait traverser presque toute l'Europe et lui a donné les forces avec lesquelles il a attaqué Alexandrie et

s'est rendu pour quelque temps arbitre du littoral de la Syrie.

Pierre a accepté et il a été de fait le thakavor, le roi d'Arménie. On a encore des monnaies le représentant à cheval, comme successeur de Léon le Magnifique et de Héthoum (1).

Seulement, la carrière de Pierre de Chypre a été brisée par un assassinat. Ce que les barons d'Arménie avaient fait contre Guy de Lusignan parce qu'il voulait la guerre, parce qu'il dérangeait le calme du pays et qu'il détruisait des intérêts matériels importants, étant le grand aventurier qui s'attaquait à la tradition et qui menaçait les intérêts économiques essentiels du pays, a été fait en Chypre contre le roi Pierre.

Un témoignage contemporain dit que le héros a été tué par les siens parce qu'il ne laissait pas les barons de Chypre en paisible possession de leurs revenus, parce qu'il les menait toujours en avant pour cette idée irréalisable de la croisade.

Alors, après le parti de Guy de Lusignan en Arménie, il y a eu le parti, en Chypre, de ce Pierre II, de ce Jacques, qui est mort en portant le titre de roi d'Arménie. Au contraire, on a chez les Arméniens le parti des marchands, aussi le parti de certains membres du clergé qui n'entendaient pas transiger avec leur ancienne et glorieuse continuité religieuse.

Dardel, qui apporte avec lui toutes les rancunes des Lusignan, du parti franc, du Latin vaincu et chassé du pays, laisse entendre cependant qu'il y avait en Arménie tout de même un parti qui tenait à la croisade. Sans cela on n'aurait pas demandé au royaume de Chypre un nouveau roi de la famille des Lusignan.

(1) *Ibid.*, p. 96.

Il fut trouvé dans la personne de ce Léon V, — on l'appelle aussi Léon VI, mais il était Léon V en tant que roi, pouvant être, dans la série des barons, Léon VI, — ce Léon qui est arrivé, à travers de très grandes difficultés, en Arménie.

En ce moment, après la mort de Pierre I^{er}, les Génois étaient maîtres de Famagouste et ils avaient les meilleures relations avec le Soudan d'Égypte, de sorte qu'ils n'entendaient pas que le commerce soit troublé par des entreprises de croisade. Aussi Léon a-t-il été empêché de passer en Arménie. Il a dû employer tous les moyens, céder une partie de sa fortune, pour que les Génois lui permettent de commencer sa grande et noble aventure.

Laissant derrière lui sa femme, sa famille entière, il a pénétré en Arménie comme un pauvre aventurier qui demande de l'appui à droite et à gauche. Il arrive jusqu'à Sis, s'y installe, y fait venir sa femme, sa fille et il commence ainsi son règne, c'est-à-dire la dernière bataille de la France d'Arménie.

Il y avait avec lui des Français, un Douçart, un Matthieu Chappe, auxquels il a donné de très grandes situations, mariant l'un d'eux avec la fille d'un grand baron d'Arménie et donnant à l'autre une princesse, Sultane, qui venait du côté de la Géorgie. Il a mis à la disposition de ces aventuriers de l'Occident, de ces gens qui venaient de France, tout ce que le royaume, tant de fois envahi et saccagé, pouvait encore fournir.

Mais il a été attaqué, dans cette capitale de Sis, d'un côté par deux de ces petits seigneurs qui détenaient la campagne voisine et décidaient de l'approvisionnement de la capitale arménienne et de l'autre côté par l'ennemi héréditaire et irréductible qu'étaient les Égyptiens.

Devant cette double attaque, affamé par les Turcs et assiégé par les Egyptiens, sommé de se livrer, de capituler, il répondit par ces belles paroles qui peuvent servir pour dessiner sa personnalité morale : « Sommes en ce pays venus pour vivre et mourir au service de Dieu, et non pas pour vendre notre héritage. »

Le château fut pris. Le parti adverse à la croisade le contraignit à se présenter devant les assiégeants. Conduit d'abord à Alep, présenté à la foule énorme des Musulmans accourus pour voir ce dernier héros de la résistance chrétienne en Arménie, pendant de longues années il a végété en Egypte. On lui a offert plus d'une fois de devenir un grand émir, d'avoir la possession de son pays rien qu'en changeant de religion. Il refusa, absolument, toute concession.

Il perdit sa femme en Egypte; sa fille devait mourir à Jérusalem. Il a fallu la double intervention du roi de Castille et du roi d'Aragon, l'envoi d'une mission spéciale, beaucoup mieux présentée que la mission, si pauvre, du Pape, pour obtenir, après la mort du Soudan Mélik-Achraf, du conquérant de Sis, sa liberté.

On l'a vu en Occident, accompagné de Dardel et de quelques fidèles. On l'a vu d'abord en France, où il prit part aux grandes cérémonies de la royauté, pendant la jeunesse de Charles VI, entre autres au couronnement d'Isabeau de Bavière. Il passa en Espagne, où il a été, à un certain moment, seigneur titulaire de Madrid, de Villaréal et d'Andujar.

Mais, dans cette retraite, ce n'était pas un fuyard, un prince mendiant, vivant de l'aumône de ses hôtes; ce n'était pas le représentant désabusé d'une vie politique qui aurait cessé pour toujours. Il a conservé jusqu'à sa mort, ici, à Paris, près de cette maison des

Célestins où devait reposer son corps, l'espoir que la croisade pourrait être reprise.

Parmi tout le monde qu'il y avait dans cette brillante capitale de France à la fin du XIV^e siècle, il a choisi le plus hardi des rêveurs, le moins découragé des idéologues, celui dont la vie est un perpétuel acte de foi et un continuel désir de sacrifice, Philippe de Mézières, le vieux pèlerin, celui qui rêva toujours du grand pèlerinage armé devant réintrôner le christianisme à Jérusalem, et il n'a fait ses deux voyages en Angleterre, auprès du roi Richard, que pour lui demander de conclure la paix avec la France, de se réunir au jeune roi français pour commencer cette grande campagne de récupération qu'avaient voulu ses antécresseurs et ses ancêtres. Ces voyages montrent bien l'état d'âme du royal réfugié.

Il est mort conservant encore son espoir, et, lorsque le dernier représentant d'un pays meurt en conservant l'espoir, cet espoir passe aux générations qui en héritent.

III

Civilisation arméno-française

Dans cette dernière conférence sur le royaume de la Petite Arménie ou de l'Arménie Cilicienne, j'essaierai de fixer les lignes principales de la synthèse de civilisation que ce royaume représente, — ce royaume et ce qui l'a précédé pendant l'époque où il n'y avait pas encore de roi, où il n'y avait que les châteaux et les seigneurs de ces châteaux.

Je commencerai par l'époque où le roi Léon a reçu la couronne latine, la seule couronne qu'il eût reçue, la seule qui l'intéressait, la seule qui avait une valeur, car la couronne byzantine pouvait être un présent, mais elle ne signifiait aucun titre nouveau de droit. C'est-à-dire au moment où, par le roi Léon le Magnifique, le caractère de l'Arménie cilicienne, sans être changé, s'affirme beaucoup plus qu'auparavant. Il y avait déjà une influence des croisades, il y avait ce qu'on peut appeler une francisation. Seulement, cette francisation n'était pas complète et n'était pas définitive; elle est devenue complète et définitive par Léon le Magnifique, au moins sur certaines couches de la société arménienne (1). Car jamais, dans le monde des prêtres, des

(1) Mais les moines venant de la vieille Arménie orientale, comme Jean d'Erzenga, n'en voyaient pas moins dans les rois de Cilicie le « baume et remède de soulagement pour la nation haïkkane et la race d'Aram brisée et déchirée par les peuples étrangers » (Archag Tchobanian, *La Roseirie d'Arménie*, Paris 1923, p. XI).

moines, des écrivains, des artistes, on n'a abandonné l'ancienne tradition qui venait d'une autre région et qui a empêché cette Arménie cilicienne de se perdre, d'un côté dans Byzance, de l'autre côté dans le monde latin d'Antioche et de la Syrie.

Mais, avec Léon le Magnifique, en ce qui concerne le roi, les barons, l'armée, la chancellerie, les monnaies, il y a, sans doute, cette francisation dont je parlais. Et j'en ai donné déjà l'explication, la principale explication : cela vient d'Antioche, de la tentative qui lui a réussi à un certain moment, et qui a été reprise pendant tout le règne de Léon. Jamais il n'a abandonné cette idée de régner à Antioche, d'en faire peut-être sa capitale, parce qu'il faut penser que dans cette création du premier roi il n'y avait pas encore le patriarche et il n'y avait pas encore le commerce, ce commerce qui a été fondé justement sur les privilèges donnés aux Italiens par ce monarque. Et la ville de Sis, avec ses nombreuses petites églises, avec sa vie sociale assez brillante, avec ses cérémonies, comme celle qui est décrite par Willibrand d'Oldenbourg, cette cérémonie de l'Épiphanie, avec l'homme monté sur un âne qu'on fait entrer dans la rivière, lorsqu'on jette la croix et qui va la chercher à la façon byzantine, transmise à tous les pays qui dérivent un peu de Byzance (1), cette ville n'était pas encore une réalité. Certainement, si Léon le Magnifique avait pu conserver Antioche, s'il en avait fait sa capitale, de là il aurait pu dominer l'île de Chypre, au lieu d'avoir, comme au XIV^e siècle, un roi de Chypre qui est, en même temps, roi d'Ar-

(1) On crie « Vive notre roi éternellement... Qu'il vive en bonne santé et que toute la chrétienté en soit réconfortée » (*Vivat rex noster in eternum... Valeat et confortetur omnis christianitas*). Cf. *Qui ab omnibus orantibus* « *subtacfol* » [takafour], i. e. « *Sacer rex* », *cum ingenti clamore salutabatur*.

ménie, et après vient Pierre I^{er}, et non pas Pierre II, mais un autre successeur de Pierre I^{er}, Jacques, qui s'intitule roi d'Arménie jusqu'à la fin. Ces rois d'Arménie qui se seraient intitulés rois de Chypre et d'Antioche auraient pu dominer le monde de Jérusalem. Et, peut-être, Jérusalem aurait pu être sauvée, non pas par des croisades qui venaient de temps en temps, mais par un fort Etat chrétien, assez latinisé pour pouvoir être accepté par le clergé latin à Jérusalem, et se trouvant à proximité immédiate de la Ville Sainte (1).

De sorte qu'Antioche, avec ses grands souvenirs, ses magnifiques églises, son patriarche, avec tout le prestige, toute la richesse et toute la force de population qu'elle représentait, était, sans doute, avant tout, le but de Léon I^{er}.

Or, pour avoir Antioche, pour y régner, pour la transmettre à ses successeurs, comme ce Raymond Roupène, que Léon considérait comme son héritier et qui n'a pas pu l'être (2), il fallait vivre à la façon d'Antioche. Si on restait dans l'ancien milieu des montagnes de Cilicie, en descendant de Roupène de la Montagne, on n'arrivait pas à grand'chose. Il fallait donc *s'antiochiser* et entrer dans les coutumes, dans les habitudes, dans la nouvelle façon d'être, latine, d'Antioche. Et c'est de là qu'est venu ce caractère français qui distingue en grande partie le règne du royal fondateur.

Je ne parlerai pas, encore une fois, de ses relations de famille : mariage avec Isabelle, qui venait d'Antioche, second mariage avec cette Sibylle de Chypre, qui

(1) L'idée se rencontre aussi dans Alishan, *Léon le Magnifique*, p. 279 : « Ces deux grandes principautés réunies et gouvernées par un seul souverain auraient alors formé un puissant royaume ».

(2) De ses filles, Echive mourut jeune, et Marie, épousa en 1241 Philippe de Montfort, seigneur de Tyr; *ibid.*, p. 316.

représentait le même monde latin. J'ajouterai seulement, qu'une de ses filles, — pas celle qui a hérité du trône — a été mariée à Jean de Brienne, qui devait être roi de Jérusalem. Il est bien facile de dire, en deux mots, qu'il a eu deux filles, dont l'une a été mariée à Jean de Brienne, puis est morte — et c'est tout. Oui, au point de vue généalogique, c'est tout; mais, au point de vue politique, ce n'est pas la même chose; il y a des considérations à ajouter.

Ce mariage de la fille de Léon le Magnifique, Rita-Estévenie, avec Jean de Brienne, le *ré Juan* (1) des chroniques arméniennes, a un sens politique profond. Il faut tenir compte aussi de ce fait que ce mariage a été conclu avec une forte dot, que le roi Léon a dû emprunter. Cet argent qu'il a donné à son gendre représentait un grand sacrifice, et ce n'était pas un sacrifice fait par un aventurier qui ne sait pas ce que l'argent peut représenter, ni par quelqu'un qui court après de grands titres pour le mari de sa fille. C'était autre chose; c'était une espèce de préparation pour l'avenir, dans la direction de Jérusalem.

Il est bien naturel de voir, autour d'un pareil roi, non seulement tout l'Ordre Teutonique, — et j'ai déjà fait remarquer que cette fondation arménienne de Cilicie représentait, pour l'Empire germanique, une force de tout premier ordre, l'élément de concurrence à l'égard des Français de Jérusalem et des Français de Chypre, — et dans les descriptions de Wilibrand d'Oldenbourg on voit le roi ayant autour de lui des chevaliers, des sergents, mais, en même temps, sur un grand cheval (*alto equo*), le Grand Maître de l'Ordre Teutonique, le châtelain du Sélef et un millier de chevaliers autour de lui (2).

(1) Alishan, loc. cit., pp. 282-283.

(2) Voy. aussi: *Semper Alemannos dilexit*, « il aime toujours les Allemands ».

Mais, en dehors de ces chevaliers, il a disposé toujours, dans son inimitié permanente contre les alliés du comte de Tripoli, qui désirait s'établir à Antioche, dans la lutte acharnée qu'il a menée contre les Templiers (1), des Hospitaliers. Les Teutons l'ont abandonné, ou bien il a abandonné les Teutons, mais, en ce qui concerne les Hospitaliers (2), — les plus français de tous les ordres de chevaliers de Terre Sainte — ils sont restés toujours à sa disposition. Ils combattent contre les Templiers pour la possession de tel château de la partie orientale des possessions royales, qui lui était si nécessaire, le château de Gastouni. Léon a donné, en fait de châteaux, trois ou quatre à cet Ordre sur lequel il s'appuyait.

Autour de lui se rassemblaient une grande partie des chevaliers français disponibles à cette époque. J'en ai recueilli un certain nombre : de Granson, de la Roche, Olivier le Chambellan, Coutelier, Roger de Mont, Thomas Villebrun, Guillaume de l'Isle, Odes de Tibériade, Othes de Granson et, sous l'influence de ces Français établis dans le royaume de la Petite Arménie, tout le monde local, tous ces barons, qui se faisaient nommer maintenant « sire » — et le titre a été conservé jusque bien loin au XIV^e siècle —, changèrent d'aspect. On n'a pas abandonné complètement les anciens noms byzantins et arméniens; il y a eu des Constantin, il y a eu des Thoros, c'est-à-dire des Théodore, des Ochine, jusqu'à la fin. Mais, à côté de ceux-là, on trouve des Geoffroi, des Simon, des Robert, des Josselin (comme Josselin d'Edesse), des Henri, des Baudouin, des Olivier, des Roger, des Bohémond, des Raymond.

(1) Voy. Alishan, *Léon le Magnifique*, p. 235 et suiv.

(2) Ils vont à Acre prendre la future reine arménienne de Jérusalem, *ibid.*, p. 283. Sur un projet d'alliance avec le fils du roi André de Hongrie, croisé, *ibid.*, pp. 289-290, 290 note 1, 303.

Ce monde employait le droit latin bien avant la traduction en arménien des Assises d'Antioche, du code « latin » de la grande ville voisine, dû à Pierre de Ravendel et Thomas le Maréchal, communiqué par Simon, connétable d'Antioche, et traduit, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, par le célèbre connétable historien et poète, en même temps homme politique et général de par son titre même, Sempad (mort en mars 1276) : Sempad a donné aussi une forme aux anciennes coutumes arméniennes, alors qu'il recommandait au moins pour certains cas, pour une certaine catégorie de procès les coutumes « latines » du pays franc voisin (1).

Et Sempad lui-même reconnaît que, « d'ordinaire, notre peuple et notre Cour se servaient de ces Assises ».

Donc, il faut admettre, en tenant compte de la date à laquelle les Assises d'Antioche ont pu être rédigées, date qui a été fixée avec assez d'approximation par le père Alishan que, dès le commencement du XIII^e siècle, donc dès le règne de Léon le Magnifique, on employait les Assises d'Antioche. En même temps, et sans abandonner les anciens titres des dignitaires arméniens, tels que ces titres étaient venus de la grande patrie lointaine, où il y avait la forte influence byzantine, on a introduit tous les titres qui étaient portés par les dignitaires de Chypre, d'Antioche ou de Jérusalem : maréchal, chambellan. On les rencontre à côté de ce-

(1) Voy. *Assises d'Antioche reproduites en français et publiées au sixième centenaire de la mort de Sempad le connétable, leur ancien traducteur arménien, dédiées à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France, par la Société Mekhitariste de S.-Lazare*, Venise 1876.

D'après un manuscrit de 1330-1331 orné du portrait du roi Léon en siège de justice. L'éditeur ajoute cette observation juste : « Pour peu qu'on s'occupe de l'histoire de ces deux Etats limitrophes, la Cilicie et Antioche, on verra leurs relations et leurs alliances réciproques et continues » ; p. XIX.

lui du *proximos*, surintendant des douanes, dont le nom ne vient pas de *proximus*, ce qui signifierait : « quelqu'un qui doit être à côté du roi », — ce serait alors une espèce de majordome, — mais bien de *proxénos*, et c'est précisément celui qui a les relations avec les étrangers.

Non seulement ces barons portaient des noms latins, des noms français, qui les assimilaient à la féodalité française de ces régions, mais, dans les actes publics, il y avait dès le règne de Héthoum, peut-être même auparavant, — mais on est documenté pour le règne de Héthoum, — le français, un assez bon français, qui a été conservé jusqu'à l'époque de Léon de Lusignan, le dernier roi d'Arménie.

Et enfin les vêtements étaient devenus des vêtements occidentaux, bien qu'il y eût une certaine réaction contre cette coutume, une protestation de Nersès de Lampron contre l'abandon de l'ancienne façon de s'habiller. Il y a un texte qui dit : « L'Arménien a adopté « les habits du Franc, mais, lorsqu'il entre avec lui « dans le temple franc, le Franc prie Dieu en fondant « en larmes de ferveur et d'attention, tandis que l'Arménien se tient à côté de lui semblable à une brute « sans raison ».

Puis il ajoute qu'il faut être aussi pieux que les Francs, mais conserver le costume national — diadème sur les longs cheveux, larges habits et en plus la coutume des destriers à cuirasse —, ce qui est une leçon applicable à toutes les nations et à toutes les époques (1).

(1) Des envoyés arméniens, comme le charabellan et chevalier Héthoum en 1343, en même temps chez l'empereur de Constantinople et chez le prince Robert de Naples, pour « chercher femme au roi »; Frederick Cornwallis Conybeare, *A catalogue of the Armenian mss. in the British Museum*, Londres 1913, p. 290 et suiv.

Ici, dans ce magnifique Paris, il y a les représentants de toutes les nations, qui y prennent les enseignements les plus précieux. Il faut avoir, autant qu'il est possible, ce noble esprit occidental, représenté par la France et, en France, surtout par Paris, mais les étudiants et les autres qui s'établissent, pour un certain temps ou pour toute leur vie, dans cette grande capitale de l'Occident, ne doivent pas négliger cette tradition sacrée de la patrie qu'il leur faut conserver même s'ils sont destinés à ne jamais pouvoir faire descendre leurs os dans la terre de cette patrie.

En même temps, on employait le français pour des lettres privées, et Guillaume de Nangis conserve une lettre de Sempad le connétable, qui est extrêmement intéressante. Sempad avait été envoyé à la Cour du Khan des Mongols, des Tartarins, comme on disait (Tartarin de Tarascon n'avait rien à faire avec les Mongols, mais cependant, sans doute, son nom vient de là).

Il a été donc chez les Tartarins, et il écrit une lettre en Chypre, à sa « chiere suer Eneline la royne », à Jean d'Ybelin, sur ces païens mêmes, qui sont « bon archier et ont laides faces et diverses ». Il parle du « roy Cham », c'est-à-dire du Khan des Mongols, de ses successeurs « en Sarde et en Chatha et li autre en Russie et en la terre de Cascat qui est la terre dont les rois furent qui vinrent en Jérusalem adorer Nostre Seigneur ». Il prétend qu'ils ont vraiment des sympathies pour la religion chrétienne. Il y avait probablement des chrétiens nestoriens ou autres par-delà, car ce n'étaient pas sans doute de vrais Tartares qui fréquentaient les églises.

« Devant leurs portes sont les églises, là où on sonne les cloches selon les latins, et tables selonc la manière des Griex (les Grecs), et va-on premierement

saluer Notre Seigneur au matin, puis, après, le Chan en son palais... »

Et il reproduit même la réponse naïve et superbe donnée par le Khan aux envoyés du Pape, qui se trompait comme les autres sur le sens de la politique des Tartares. Il dit : « Que notre sire Deix avoit mandé à ses devanciers, ayeulx et bezaieuls, qu'il envoiasent leurs gens pour occire et pour destruire les mauvaises gens. Et, à ce que les Papes le manda se il estoit crestien, il répondit que ce savoit Diex, et, se li Papes le vouloit savoir, se veint en sa terre et veit et sceut comment il est des Tartarins » (1).

C'est-à-dire que le Pape doit faire le voyage au pays des « Tartarins » et s'initier à la vraie solution du problème de la christianisation des Tatars.

Le Pape n'a pas répondu à cet appel...

La monnaie des rois d'Arménie, — tahégans et tacolins, « rouges » d'or et « blancs » d'argent, — pendant le XIII^e et le XIV^e siècle s'oriente dans plusieurs directions (2). Il y a l'emploi d'un type qui est imité sur celui de l'Asie Mineure (seldchoukide, de Kaï-Kobad et Kaï-Kosrou) qui fournit, dès le règne de Héthoum, le modèle de ces monnaies arméniennes. On le faisait pour deux raisons, qui ont été, du reste, signalées : parce que c'était une monnaie qu'on demandait : on ne frappe pas toujours la monnaie qu'on veut. On la frappe bien maintenant, parce qu'il y a des nécessités d'Etat et un scrupule de la dignité de la nation et de sa formation politique, mais, à cette époque-là, on frappait la monnaie qui avait le cours le plus large,

(1) *Assises d'Antioche*, pp. 90-91.

(2) Victor Langlois, *Numismatique de l'Arménie au moyen-âge*.

et, comme on négociait avec ceux qu'on appelait les Sarrazins, on employait le système monétaire des princes musulmans voisins (1).

En même temps, on gardait aussi certaines traditions qui venaient de Byzance. Lorsqu'on voit le roi d'Arménie imitant l'attitude du Christ bénissant, cela vient sans doute de la Constantinople byzantine ou de cette Constantinople latine, qui a remplacé l'autre au commencement du XIII^e siècle (2).

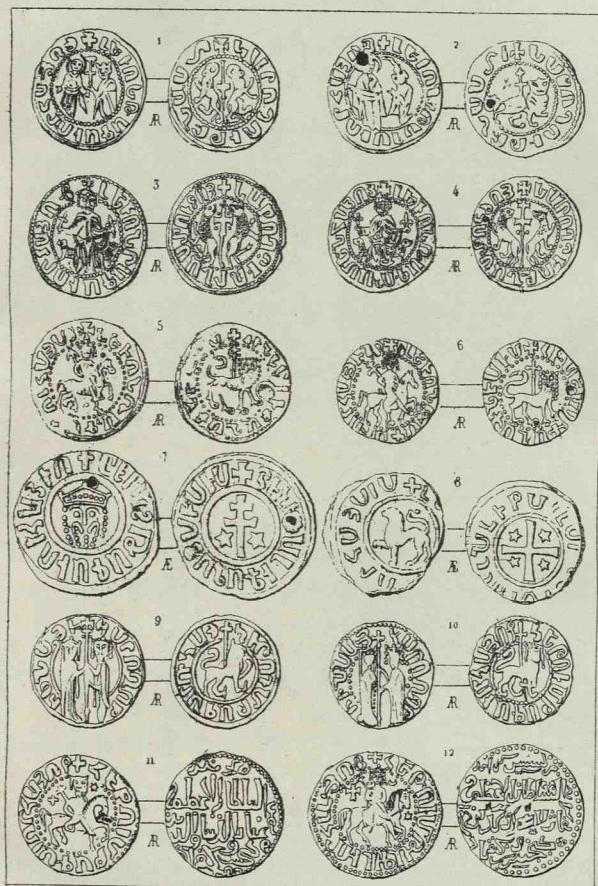
Mais, lorsque le roi se présente autrement, lorsqu'il est à cheval, lorsqu'il porte la lance, lorsqu'il a l'attitude du combattant, c'est un chevalier. C'est alors, après Naples, avec ses *carlini* de la Maison d'Anjou (3), l'île de Chypre qui donne le modèle. Parfois, sur ces monnaies des rois arméniens, il y a aussi la fleur de lis, au bout du sceptre, ou bien placé sous le cheval, un point dessiné en fleur de lis, qui montre aussi combien était étroite, sous le rapport monétaire comme sous les autres, la dépendance de ce monde latin, imité parfois aussi dans la forme de la monnaie de Tripoli (4).

(1) En vain le Pape excommunia-t-il les princes chrétiens employant des inscriptions bilingues; Rinaldi, *Annales ecclesiastici*, année 1253, § 52. Léon III place la légende « Léon thakavor arménien haïotz » sur une monnaie de façon sarrazine; *ibid.*, pp. 62, 81, 85 (sous Léon IV), 88 (sous Guy, « thakavor haïotz »), 90 et aussi pp. 68 (sous Héthoum II), 71 (sous Sempad), 76 (sous Léon IV; sous le nouveau Constantin), 96, 99 (sous Pierre et Léon V), 73 (sous Constantin). Cf. aussi pp. 68 (sous Héthoum II), 71 (sous Sempad), 76 (sous Léon IV).

(2) Le graveur s'« est aidé (sous Héthoum III) pour le type du revers, des monnaies anonymes des empereurs français de Constantinople, qui ont aussi au revers une croix au pied orné ». Cf. *ibid.*, p. 92, *ibid.*, p. 65.

(3) *Ibid.*, p. 41. Cf. pp. 44, 48, 62, 66, 71, 76, 78, 79, 81 (un type particulier sous Léon IV, p. 93), 91, p. 2. Cf. Brosset, *Monographie des monnaies arméniennes*, Bulletin scientifique de l'Académie de Pétersbourg, VI, 3-4, p. 41 et suiv.

(4) Langlois, *loc. cit.*, p. 90.



Monnaies arméniennes
 d'après l'ouvrage de V. Langlois :
Numismatique de l'Arménie au Moyen-Age
 (dans *Numismatique générale de l'Arménie*)

Jusqu'ici, il n'y a cependant que l'imitation. Maintenant, à côté de cette imitation, il faut chercher, comme éléments de synthèse, — parce qu'il y a aussi une synthèse, — ailleurs. Car de ce contact si prolongé et si intime avec le monde latin, en dehors de la copie des formes de la Cour, des formes du vêtement, en dehors de cette nouvelle terminologie pour toutes les dignités, en dehors de toute une hiérarchie nouvelle, qui rappelle celle des barons latins, et, enfin, en dehors de cette monnaie d'un type emprunté, n'y a-t-il pas autre chose ? Puisque, s'il ne s'agissait que de cela, de cette copie qu'on peut faire facilement et qui n'a aucune valeur, on ne pourrait pas parler de synthèse, mais seulement d'une influence dominante de la part d'une civilisation qui finit par en engloutir une autre.

Les éléments de synthèse sont très nombreux. Et il y aurait même, je le dis en passant, parmi les livres qu'on n'a pas écrits pour le moyen-âge, un bel ouvrage à faire sur les synthèses de cette grande époque créatrice.

Aussi je cherche partout où il y a la nouvelle création, résultant de l'élément populaire local, de ce que donne la géographie et la race, de ce qui vient de la tradition, puis de ce qui s'ajoute venant du Nord et du Sud, de l'Orient et de l'Occident, dans les régions du Danube et des Carpathes, où des influences venant du monde gothique, ou, de l'autre côté, du monde byzantin, se sont ajoutées à l'élément indigène pour donner des formes nouvelles dans l'architecture, dans la peinture, dans la littérature, dans le domaine des idées, des institutions, qui ne partent pas de la tradition seule, mais qui aussi ne sont pas empruntées d'un seul des voisins, mais de tous les voisins en même temps. Il y a bien, là comme pour l'Arménie, une tendance nationaliste très respectable, comme toutes les tendances sincères, mais qui, jugée d'une façon critique, peut em-

pêcher la conception vraie de telle ou telle civilisation. D'après cette conception d'une vie nationale on ne doit emprunter nulle part, on doit se conserver tel qu'on est, et, s'il y a un progrès, ce progrès doit sortir uniquement des éléments de base, de ce qu'il y a eu au commencement dans les inspirations de la terre et dans les suggestions de la race.

Seulement, je trouve que, pour une race active, intelligente, pour une race comme la race arménienne, qui, dès cette époque déjà, avait commencé à rayonner et n'était pas, comme je le montrerai à la fin, seulement dans le royaume de l'Arméno-Cilicie, mais aussi ailleurs, — car le grand mouvement national qui s'est produit vers la fin du XIV^e siècle, dans la littérature, ne part pas de l'Arméno-Cilicie, mais bien de l'autre Arménie, de l'Arménie sans roi, de la patrie abandonnée, de l'Arménie des Géorgiens chrétiens ou de celle des Sarrazins, des Musulmans qui continuaient, d'une façon gauche et barbare, la tradition des anciens rois de l'Arménie, — pour une race aussi vivante, dis-je, qui est capable de se créer plusieurs patries, sans oublier la première, qui est la plus sacrée, on ne peut pas s'arrêter à ces limites étroites du nationalisme.

Aussitôt qu'on a gagné quelque chose, cette chose l'Arménie l'a introduite dans les principes mêmes de son existence nationale, pour la faire fructifier. Car on peut devenir maître des choses étrangères comme on est maître de celles qui viennent du fonds national le plus authentique et le plus lointain.

Il y a eu, dans cette région de l'Arméno-Cilicie, sans doute, dans l'art et dans la littérature, quelque chose qui vient en même temps des traditions nationales de la grande Arménie, sans jamais oublier Byzance, qui vient, du reste, par cette grande Arménie

elle-même. Il y a eu des choses qui venaient de l'héritage ancien et de toutes les inspirations que pouvait donner cet héritage de civilisation ancienne. Mais des influences nouvelles s'y sont ajoutées et l'ont transformé.

Je commencerai d'abord par l'art, pour passer à la littérature, très variée, qu'on a présentée trop souvent sous la seule forme de catalogues ; mais présenter une littérature sous la forme de catalogues, tant soit peu complets, avec des noms d'auteurs, avec des dates de naissance et de mort, avec des indications bibliographiques, avec quelques citations plus frappantes, ce n'est pas se rendre compte d'une littérature. Une littérature doit se chercher ailleurs que dans cette nomenclature, elle doit être caractérisée dans son esprit, et cet esprit, il faut le mettre en relation avec toutes les sources dont il dérive. Il y a eu une discussion, qui se continue encore, bien qu'elle aurait dû cesser, discussion déterminée par l'œuvre de M. Strzygowski, le grand chercheur en fait d'influences arméniennes sur Byzance plutôt que d'influences byzantines sur l'Arménie. Il y a un problème sur l'ancienneté de ces deux arts et on a voulu lui trouver une solution nouvelle.

Je ne parlerai pas de l'ancienne architecture, qui mérite toute une étude, car elle n'a rien à faire avec l'Arméno-Cilicie, où on ne trouve, les églises de Sis étant sous la terre, que le petit édifice religieux d'Anazarbe et les fortifications élevées à Tarse, en 1228, par Héthoum I^{er}, « le grand roi de tous les chrétiens » (1). Mais on a cité souvent, pour les miniatures des manuscrits, des œuvres antérieures au x^e siècle.

Or, depuis l'étude de jeunesse du même savant, on

(1) *Ibid.*, p. 51. Cf. *ibid.*, p. 32. — Cf. J. Baltrusaitis, *Etudes sur l'art. médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris, 1930.

ne peut plus présenter ces titres archaïques d'un art très important, mais qui appartient, par son origine même, à une époque beaucoup plus rapprochée de l'an 1000. M. Strzygowski rappelait avec raison tout ce que cet art ancien de la Grande Arménie doit à l'art syrien; il a montré la forte influence qui partait, en même temps, des trois grandes villes, des trois métropoles qui entouraient le territoire arménien. Il a dit, avec raison — et d'autres l'ont dit aussi ou pouvaient le dire tout aussi bien que lui, — que l'Arménie, la grande comme la petite, a été sujette à l'influence de ces trois grandes métropoles de vie politique et sociale et aussi d'art, de littérature et de science : Constantinople lointaine, Edesse à l'Est, Antioche au Sud (1).

Il ne faut jamais négliger l'influence de ces grandes villes, de ces cités métropolitaines et impériales, dont l'influence rayonne sur tous les pays voisins.

Jusque bien tard, d'Antioche byzantine sont parties certaines influences qui ont déterminé des phénomènes essentiels de la vie arménienne. Mais, au commencement, il y a eu cette puissante influence syrienne dans la Grande Arménie (2), influence exercée dans un seul domaine, dans celui de la peinture telle qu'elle est représentée par les miniatures, parce que, après la destruction d'Ani et, de même, après la destruction de Hrom-glâ, il n'y a que des ruines où on ne peut rien découvrir de cette peinture qui recouvrait les murs : la peinture des fresques. On ne peut parler que de cette

(1) *Byzantinische Denkmäler, Das Etschmiadzin-Evangeliar, Beiträge zur Geschichte der armenischen, ravnatischen und syro-aegyptischen Kunst*, Vienne 1891.

(2) *Ganz Suedwest-Armenien war in religiöser und literarischer Beziehung von Syrien abdaengig*; Strzygowski, ouvr. cité, p. 1 et suiv.

peinture des miniatures que nous connaissons heureusement si bien par les deux magnifiques albums publiés par M. Macler et, en même temps, par tout ce qui a passé dans les beaux ouvrages illustrés qui sont le *Sissouan* du père Alishan, ou les trois volumes de la *Roseaie d'Arménie*, due à un des plus grands poètes arméniens contemporains, à celui qui représente ici, à Paris, de la façon la plus brillante, le génie national, Archag Tchobanian (1).

L'information ne manque donc pas et elle pourrait être de beaucoup agrandie, étant donné le grand nombre de manuscrits arméniens que possèdent les grandes bibliothèques de l'Europe et ce fait que, pour Berlin comme pour Paris, pour Londres, pour la bibliothèque d'Oxford, on possède des catalogues indiquant les manuscrits à miniatures et même la date approximative, parfois, à laquelle ces miniatures doivent être attribuées (2).

Mais, du côté de la Grande Arménie, il n'y a eu, en fait de peintures, jusque vers l'an 1000, et on peut dire la même chose pour la Géorgie voisine, que des peintures, dans les manuscrits et dans les fresques, dues à des gens qui venaient de Constantinople. Si la Petite

(1) Macler, *Catalogue des mss. arméniens et géorgiens de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1908 (cf. Séraphin Abdullah et Macler, *Etudes sur la miniature arménienne*, extrait de la « Revue des Etudes ethnologiques et sociologiques », 1905 ; Macler, *Miniatures arméniennes*, Paris 1913 ; *Documents d'art arméniens*, Paris 1924 ; *Notices des mss. arméniens vus dans quelques bibliothèques de l'Europe centrale* (du *Journal Asiatique*), 1918 ; N. Karamianz, *L'Enluminure arménienne profane*, Paris 1928, *Verzeichniss der armenischen Handschriften der koeniglichen Bibliothek zu Berlin*, Berlin 1888 ; Frederick Cornwallis, *A catalogue of the Armenian mss. in the British Museum*, Londres 1913 ; Sukian Barnian et F. C. Conybeare, *Catalogue of the armenian mss. in the Bodleian library*, Oxford 1918.

(2) Cf. aussi Ephrikan, *Dictionnaire illustré de l'Arménie*.

Arménie a donné de son propre fonds, pour la Grande Arménie, jusqu'à l'an 1000 et un peu après l'an 1000, ce sont des « chrysographes », c'est-à-dire des miniaturistes employant l'or, qui venaient de Constantinople, et le terme même que l'ancien arménien emploie pour la notion de peintre vient du « zographos » des Byzantins. Dans tel manuscrit de San Lazzaro, du monastère arménien près de Venise, il y a ce passage qui est absolument concluant : « Chacun voit bien que vous mentez, car jusqu'aujourd'hui personne en Arménie n'a su faire une icône. On apportait plutôt les icônes de chez les Grecs, desquels nous avons presque tout (dans ce domaine de l'art) ». Et, en Géorgie, il est dit qu'on apporte des images « à grands frais, de la Grèce, de la grande cité où demeurent les gouvernants » (1).

Il y a des noms de chrysographes sur les manuscrits : un Michel Koressi (2), un Zacharie l'Ibérien (3). Ils viennent de Constantinople, ils viennent de l'Ibérie, peut-être même du monastère des Ibères au Mont Athos, de sorte que c'est de là que partent, à côté de l'influence syrienne, qui s'est exercée d'une façon si forte dans le domaine religieux, les principes de la peinture arménienne.

Cependant, sinon pour la peinture, pour l'architecture, il y a une mention, peu observée jusqu'ici, relevée par M. Strzygowski et interprétée par lui d'une façon qui ne me paraît pas être acceptable, la mention de maîtres venant d'un autre pays que Byzance, à une époque très ancienne.

(1) Strzygowski, ouvr. cité, pp. 77-78.

(2) *Echryso-graphété hé biblos auté para Mich[ael] chryso-graphou tou Koréssy.*

(3) *Ibid.*, pp. 79-80.

Dans une chronique écrite par Orpélian au commencement du XIV^e siècle, chronique qu'a publiée Saint-Martin dans ses « Mémoires sur l'Arménie », en original et en traduction, il est question, — parlant du célèbre monastère qui a abrité tant de lettrés arméniens et qui a été aussi un des berceaux de la poésie des trouvères arméniens dont je parlerai bientôt, de l'église conventuelle de Tatev de Sunik, — de « zoraques », c'est-à-dire de peintres qui sont venus du « lointain pays de la nation franque ».

Pour le grand érudit autrichien, ces « Francs » seraient des Byzantins (1). Or, cette confusion n'a jamais été faite par personne. Il est bien certain que, dans l'esprit des gens de Byzance, comme dans l'esprit des Arméniens, il y avait une distinction très nette entre le Franc et le Byzantin, entre le Latin et entre l'Orthodoxe. On ne pouvait pas les confondre, au point de vue religieux, et il ne s'agissait pas ici de distinction nationale, mais, avant tout, de cette grande distinction religieuse. Pensant à la façon byzantine, cela aurait été une profanation que de faire d'un bon Byzantin un Franc, comme, du côté des Francs, avec moins de fanatisme, on n'aurait pas désiré passer pour un orthodoxe de Constantinople.

La mention est un peu tardive, elle est un peu vague, mais on pourrait admettre, dès cette époque, — et ceci m'intéresse, puisque je parle d'une synthèse qui part aussi de l'élément latin, — une influence venant d'un autre monde que du monde byzantin.

Après cette époque, qui est la plus ancienne, il y a eu le changement de patrie, la grande descente, le « descensus », de la Grande Arménie dans les monta-

(1) Damals heissen auch die Griechen schon Franken; *ibid.*, p. 85.

gnes de l'Amanus, du Taurus, puis l'arrivée sur le littoral, ce qui a créé la Petite Arménie.

Ici, on n'a pas trouvé, du côté des Latins, un grand art inspirateur. Il y a, en Syrie latine, des châteaux, ces châteaux qui ont été si bien présentés par Rey; il y a eu de magnifiques églises : M. Enlart, dans les derniers mois de sa vie, a fait un voyage en Syrie pour étudier encore une fois les restes des magnifiques églises de ce pays, et il en rapporta les éléments si précieux de son grand album.

Des châteaux donc, des églises, mais, en fait de fresques et de manuscrits à miniatures, il y en a bien peu. Ces grandes constructions de pierre sont restées, mais ce qui était fragile dans le domaine de la peinture, étant données toutes les vicissitudes par lesquelles a passé la Syrie, ne s'est pas conservé.

Y a-t-il eu, là, jamais un art latin, dans ce domaine de la peinture, assez important pour pouvoir exercer une influence sur l'Arménie ? Je ne pourrais pas dire non et je n'aurais pas l'audace de dire oui. Mais, s'il n'y a pas eu *le modèle*, il y a eu *l'esprit*.

Très souvent, en étudiant les questions de rapports et de dérivations dans le domaine de l'art, on cherche le modèle, c'est-à-dire une chose avant une autre chose qui en dériverait. Mais, à défaut du modèle, on peut avoir l'esprit qui modifie, sans s'être incorporé dans une forme première, un autre art. Et je crois que la synthèse de peinture qui a été réalisée dans la Petite Arménie, l'a été, non pas par l'imitation, par la copie de ces choses de Syrie dont on ne peut pas se rendre compte, étant donnée la disparition des fresques et l'absence presque complète des beaux manuscrits miniaturés en Terre Sainte, mais par cet *esprit latin*.

De sorte que, de l'ancienne Arménie, on a apporté en Cilicie des choses qui venaient de Syrie, des choses

qui venaient de Byzance, mais aussi des choses qui étaient arméniennes, parce que, sous le rapport de l'iconographie aussi, dans l'ancien art arménien, — de même que dans l'art arménien de l'Arméno-Cilicie et dans celui qui s'est continué jusqu'à la fin du xviii^e siècle avec un fort apport venant du monde de la Perse, changeant un peu le caractère premier de cet art, — dans cet art arménien qui s'étend sur plusieurs siècles, il y a, dans l'iconographie, des éléments qui ne viennent pas de Byzance, qui ne viennent pas de cette Syrie qu'on peut étudier beaucoup moins, en fait de caractère et d'influence, que Byzance.

Ces évangélistes qui restent debout, cette scène de l'Ascension du Seigneur, où la figure principale n'est pas Jésus, mais bien Marie, qui regarde l'élévation de son fils divin, ce Christ qui essuie de son vêtement les larmes qui couvrent son visage, ces figures de soubassement qui supportent dans la paume de la main le pied des figures principales se trouvant au premier plan, tout cela ne vient pas, sans doute, de l'iconographie byzantine : c'est une iconographie spéciale, naïve, rude, dans laquelle se manifeste une grande imagination et qui n'appartient pas à Byzance.

Byzance fut une ville de grande sagesse et de grand labeur, mais qui n'a pas eu d'élans trop hardis, étant empêchée toujours, en fait d'enthousiasme, par une très longue tradition, par des règles très précises, par un goût du public fixé une fois pour toutes. Dans de petits pays où il n'y a pas ce public si éduqué, où il n'y a pas des livres où on trouve les éléments de la technique, où il n'y a pas d'école qui dise : « Il faut faire cela; il faut le faire de cette façon, il faut s'arrêter là », on peut avoir des éléments d'imagination qui manquent à cette grandiose civilisation byzantine. Mais l'esprit latin a été appliqué à cette iconographie qui

était, en partie, syrienne et byzantine et qui venait, en partie aussi, des qualités de la race arménienne.

Des transformations de style, par égard à l'Orient inspirateur, sont visibles. Aussitôt que, dans une figure, il y a l'émotion, une certaine tendresse, aussitôt que le mouvement a un peu de liberté, aussitôt que la vie réelle demande ses droits contre les formes figées de la tradition, et, encore, aussitôt qu'une espèce d'humour, d'esprit satirique se mêle même, lorsqu'il s'agit de représenter les choses les plus sacrées, on est sorti, sans doute, de la tradition byzantine, et alors l'esprit arménien, la note caractéristique de la nation se mêle à l'influence latine, à l'influence occidentale pour donner ce caractère de réalisme, ce caractère d'imagination et de hardiesse réuni à celui de profonde et délicate tendresse, dans l'élan des Mages qui accourent, dans l'attitude émue de la Vierge, de ceux qui descendent le Christ crucifié, dans le mouvement des personnages qui entourent le corps du Seigneur et qui pleurent, dans le geste de la Résurrection où Jésus paraît en fuyant. Tout cela, Byzance ne l'a pas eu, n'a pas voulu l'avoir, car même si elle le voyait, certaines bornes s'opposaient au droit de reproduire la chose nouvelle.

Il s'agit aussi des relations avec la nature. La nature, pour Byzance, ce sont des bornes parallépipèdes qui représentent des rochers, de vagues choses rondes qui représentent les fleurs, et, jamais, surtout à l'égard des fleurs, il n'y a certains gestes d'amour. Ces gestes, au contraire, on les retrouve dans l'ancien art arménien.

Dans la scène de la Nativité, de la Présentation, les douces femmes se penchent vers le tout petit Jésus, entre les bras du vénérable Siméon, un Jésus qui a lui aussi cette douceur vraiment enfantine qui a fait, à partir d'un certain moment, pour l'Occident, le charme de la légende divine. La pécheresse se traîne

devant Jésus qui la bénit d'un mouvement de pitié et d'effroi. Tel ange aux ailes inégales, la tête doucement inclinée, une fleur de lys en main, paraît être descendu d'une cathédrale de France. Quel air d'effroi dans le geste de la Vierge à l'enfant, poursuivie par le soldat! Il y a une exquise grâce dans celui de l'ange qui encense la morte.

Dans le Baptême de Marie, de la collection Sévadjian, le Christ, baignant dans le Jourdain où frétille les poissons à côté d'un diable aux doigts de grenouille, n'est qu'un homme qui a humblement froid. Dans un manuscrit du xvi^e siècle, qui en reproduit un plus ancien, le Christ est traîné par un soldat, alors qu'un homme du peuple peine à porter la croix (1).

Lorsque le Sauveur entre à Jérusalem, l'âne se permet des mouvements que l'Eglise orthodoxe de Constantinople ne lui a pas toujours permis; là, il n'a pas le droit de flairer les fleurs, d'autant moins celui de s'en nourrir et, cependant, chez les Arméniens, il abuse. On le voit brouter en marge du chemin, oubliant le caractère sacré qu'il a à ce moment-là : toute la rédemption du monde portée sur son pauvre dos... Ou bien, lorsque la Vierge est représentée au milieu de fleurs qui lui viennent de tous côtés, qui restent vers elle, il y a quelque chose de pastoral qu'on ne retrouverait pas dans l'art byzantin.

Et, puisque j'ai parlé d'imagination et d'humour, l'imagination et l'humour ont donné, dans cet ancien art arménien, avec une richesse parfois inouïe, des représentations ornementales qui sont absolument inédites. En marge des manuscrits, on rencontre tout ce qu'on veut : des saints qui appartiennent à la Bible,

(1) Macler, *Documents*, pp. XIX, XX, XXIV, XL, LXXXVII; Tchobanian, *ouvr. cité*, II, pp. 29, 123, 124. Cf. *ibid.*, pp. 66, 129 (*Evangeliaire de la reine Anne*), 274.

mais aussi des éléments de réalité, comme tel pâtre qui joue de la flûte, et les brebis sont groupées à ses pieds. A côté, Satan, représenté dans toute sa noirceur et dans toute sa laideur, sans se préoccuper de ce que le texte sacré pourrait dire de ce voisinage (1).

Cet art est, en même temps, aussi un *art stylisé*. Byzance ne l'est pas assez; elle est, au contraire, opposée à cette stylisation, qui dénature les formes premières, qui représente donc une transformation profane qu'elle ne veut pas admettre. Tous les caprices de la ligne passent ici dans les initiales et dans les ornements; il y en a de toutes façons, et, parmi eux, de tout à fait inattendus.

Ainsi, dans des frontispices qui ouvrent le Livre des Evangiles, des oiseaux, des paons, des perroquets, qui appartiennent à une très vaste inspiration orientale, que M. Strygowski considère comme étant turque. Ce n'est pas, sans doute, une inspiration turque. Les Turcs, comme les autres musulmans, n'ont fait que transmettre, dans ce domaine de la peinture qui présente les animaux, des traditions extrêmement anciennes, millénaires, qui portaient de l'ancienne Assyrie et qui ont été transmises, par une autre voie, à l'ancien art de l'île de Crète. Les Turcs n'ont jamais été des inventeurs dans le domaine de l'art.

Dire qu'il y a eu un art turcoman et que les Arméniens se sont mis à l'étude de cet art pour pouvoir représenter un perroquet ou un singe, c'est s'arrêter aux derniers termes d'une transmission, sans tenir compte de la longueur de ces ondes d'art qui, à un certain moment, s'arrêtent à ce point-là.

(1) Tchobanian, *ouvr. cit.*, II, p. 87. Cf. *ibid.*, p. 275.

(2) Il parle de *Vogelschlingornamente*, de *geknotete Schling-Initiale*, de *Fischbuchstaben*, sur lesquelles nous reviendrons. *Voy. loc. cit.*, pp. 89-91.

Mais, à côté il y a des oiseaux qui prennent la forme des lettres, des poissons, et aussi différentes autres représentations. Dans tel frontispice, au-dessous des oiseaux affrontés, on voit avec surprise trois lièvres qui tournent, paraissant se poursuivre l'un l'autre.

Cette façon de représenter des animaux qui se poursuivent, se retrouve du reste elle aussi dans l'art assyrien, dans l'art chypriote, dans les découvertes de Mycène et de Tyrinthe. On ne peut pas couper les grandes transmissions d'art par petits morceaux et les enfermer dans d'étroits tiroirs d'Etats ou dans des tiroirs nationaux, encore plus étroits que les tiroirs politiques.

Il y a donc, certainement, une inspiration orientale. Seulement, cette inspiration vient de très loin, et elle pouvait venir directement sur les Arméniens, sans passer par la cour des Seldchoukides.

Car qu'est-ce que c'était, au fond, que la Cour de ces seigneurs d'Asie Mineure, la Cour d'un Kaï-Kobad et d'un Kaï-Khosrou? Cette miniature a passé, du reste, plus loin. On a signalé des cas en Occident, à l'époque de Charlemagne, et on en a cherché l'explication, en disant que ce sont des inspirations byzantines. Non, c'est le même grand courant mondial qui a passé plus loin que l'Arménie, envahissant des territoires encore plus vastes. Même dans tel manuscrit roumain du XVII^e siècle, les initiales représentent tantôt des renards, tantôt des oiseaux. C'est absolument la même chose que pour la peinture arménienne du XIII^e siècle ou du XIV^e siècle.

Ici, chez les Arméniens de Cilicie, il y a même, lorsqu'on emploie aussi les types humains, des animaux à tête d'homme. Au commencement de tel Evangile de Luc, l'animal qui représente l'évangéliste, le taureau, le bœuf, est présenté de telle façon qu'on peut faire

une confusion absolument impie, mais très loisible, avec Satan lui-même, puisque présenter ce taureau à longue queue et à pieds fourchus, c'est entrer un peu dans le domaine infernal qui est interdit à une vraie pensée chrétienne.

Voilà donc quelle est l'origine, quel est le caractère très complexe, quelle est la valeur d'originalité, la puissance de transmission de cet art dont il a fallu reconnaître l'originalité (1).

Mais, à côté de l'art arménien du XIII^e et du XIV^e siècle en Cilicie, il y a aussi autre chose (2) : il y a une littérature, et cette littérature a, bien entendu, un caractère qui n'est guère simple. Elle contient des éléments de simple érudition, à côté d'autres qui sont d'inspiration poétique. Parfois, on ne peut pas distinguer nettement entre une partie et une autre partie de l'activité d'un seul et même écrivain. Nous sommes, aujourd'hui, malheureusement, distribués par genres et par spécia-

(1) Cf. Strzygowski, *loc. cit.*, pp. 87-90 : « Die Handschriften des 13-ten Jahrhunderts zeigen die armenische Miniaturmalerei bereits voellig in der Art ausgebildet, welche bis auf den heutigen Tag bestehen blieb und als die specifisch armenische gelten darf... Im 13. und 14. Jahrhunderte koennen die armenischen Miniaturen für mehr oder weniger gute Copien des griechischen gelten. Spaeter, als die byzantinische Kunst aufgehoert hat direkt Vorbilder zu liefern, kommen natuerlich kleinen Abweichungen vor... [Dans le nr. 91 des Mékhitaristes de Vienne] die Auferstehung Christi ist bereits in dem neuen occidentalischen Schema componirt... Im uebrigen laesst sich in der Initial-Ornamentik schon im 11. Jahrhundert ein neues Geschmack nachweisen. »

(2) Pour la musique, voy. le passage dans Joinville (XXXI, 143), qui présente les « trois menestriers de la grant Herminie », frères qui font le pèlerinage de Jérusalem, « jouant des cors et faisant entendre les plus douces mélodies et les plus gracieuses, que c'estoit merveille de l'oyr ». Un recueil de chants d'église mis ensemble en 1330, Tchobanian, ouvr. cité, II, p. 327.

lités et rien n'est plus difficile, à notre époque, que de trouver l'homme complet, l'homme ayant des possibilités de s'exprimer différemment, tandis qu'au moyen-âge, en Orient, de même qu'en Occident, il y a toujours, comme dernier but, la représentation de l'homme intégral.

On a vu ce connétable Sempad, qui conduit des armées, qui est le parent du roi, combattant toujours à ses côtés, qui demande les Assises d'Antioche et en donne une traduction en arménien, qui recueille aussi les anciennes coutumes et en fait un autre code, mais qui, en même temps, lorsqu'il s'agit d'une dédicace, lorsqu'il s'agit d'une commémoration, emploie les vers.

Chez les plus sévères des docteurs de l'Eglise arménienne, les deux Nersès, Nersès qu'on appelle de Lampron et l'autre, qui est beaucoup plus grand, celui auquel le Père Alïshan a consacré toute une étude (1), Nersès Chnorhali, « le gracieux » (xii^e siècle), il y a des côtés tendres, des côtés poétiques; ils ont, en même temps, la faculté d'exprimer une individualité sentimentale et celle de donner tout ce qui s'est accumulé dans leur esprit d'une longue lecture, d'une étude très avancée des modèles grecs, des modèles syriens et, à partir d'une certaine époque, aussi des livres latins qui commencent à pénétrer dans ce milieu arménien.

Entre la littérature de l'ancienne Arménie, entre la littérature d'un Grégoire de Nareg, qui est du x^e siècle, et entre la littérature de Nersès Chnorhali et de Nersès de Lampron, il y a, sans doute, des éléments communs; la même diligence à rassembler les choses anciennes, le même désir de les présenter de la façon la plus lar-

(1) Cf. aussi son *Sissouan*, pp. 341-342. Voy. aussi le second volume de la *Roseaie d'Arménie* par Tchobanian et les *Trouvères arméniens*, du même.

ge; il y a la même preuve de science et de patience; il y a ce même esprit byzantin, qui est, avant tout, esprit de compilation et d'interprétation, parce que, s'il n'y a ni compilation, ni interprétation, on est en dehors de Byzance.

Il y a, en même temps, en relation avec une autre tradition byzantine, la nécessité de mettre les événements par écrit; on a les chroniqueurs, une longue et brillante série de chroniqueurs appartenant à l'Arménie même, ou à la Syrie voisine. A cette époque des rois ciliciens, on trouve un Michel le Syrien, un Grégoire le Prêtre, Sempad lui-même, qui a donné une chronique très étendue du royaume de la Petite Arménie; on trouve des essais d'histoire universelle, comme celui de Vardan; on rencontre même des chroniques en vers à la même époque.

Mais les mêmes qui donnent les œuvres de théologie, les œuvres d'histoire, peuvent être des poètes s'ils le veulent. On dit très souvent, en parlant de Byzance, qu'elle n'a pas été poétique, que l'inspiration du poète lui a manqué. Byzance l'avait cependant; nous l'avons, plus ou moins, tous. Mais, en dehors de la capacité d'esprit, il y a, de la part du milieu social, la permission d'exprimer une partie de notre âme. Ce milieu social nous invite à la manifester, ou bien il nous l'interdit. Ne pas être poète, c'est un défaut pour une certaine époque; être poète, peut être une indécence pour une autre époque et pour un autre milieu. Mais, chaque fois qu'on a, dans un milieu social, la permission d'être poète, la poésie éclot aussitôt.

Dès cette époque cilicienne sur laquelle passe l'esprit de l'Occident, il y a donc toute une série de trouvères dont les œuvres, heureusement, depuis quelque temps, sont à la disposition du public étranger par les magnifiques traductions qu'en a données M. Tchobanian.

Le même élément enthousiaste, la même imagination, le même humour qu'on observe et qu'on apprécie dans la peinture, se retrouvent dans la littérature de l'époque; il y a une correspondance parfaite entre les deux, car, aussitôt que le développement d'une civilisation est normal, il faut qu'il y ait cette correspondance entre les différentes façons de manifester l'âme humaine, — et cette civilisation de l'Arménie cilicienne est normale, parce que l'art correspond à la littérature et la littérature correspond à l'art.

Mais, au moment où ce mouvement commençait, où le trouvère dépassait le lettré, — bien que, parfois, le poète c'était encore un moine qui, dans son couvent, se permettait des choses qui ne sont pas indiquées dans la règle, n'ayant pas le sentiment et étant forcé d'exprimer des choses qu'il n'avait pas ressenties, de sorte qu'il vivait, par l'imagination, une vie qui lui était interdite par son vêtement, — à cette époque, il y a un déplacement, non pas de l'art arménien, mais de la littérature arménienne. Il y a, dans la vie de n'importe quelle nation et dans le développement de n'importe quels territoires, de ces phénomènes de transmutation.

A telle époque, le territoire méridional concentre la vie; puis certains événements arrivent et la vie n'est plus là: elle s'est transportée ailleurs. Jadis, à la fondation de l'Arméno-Cilicie, la vie de la Grande Arménie était descendue à la Mer Méditerranée; plus tard — et le motif peut être facilement découvert: parce que les ports avaient été tant de fois détruits par les Egyptiens, que Lajazzo avait été attaquée, brûlée bien avant la dernière catastrophe, sous le règne du roi Léon, — la vitalité arménienne a commencé à se concentrer ailleurs que dans le royaume de Cilicie. Elle est revenue dans les grandes régions des ancêtres, et c'est là que travaille, désormais, par suite, aussi, des relations avec

les Mongols, l'influence occidentale; il y a les Français, les Dominicains, comme Barthélemy de Bologne, évêque de Maragha, près d'Ourmiah, qui établit les Prêcheurs à Nakhidjévan, dès 1333, comme Thaddée de Caffa (mort en 1357), comme François de Pérouse, évêque de Sultanieh (mort en 1334), qui latinise la Grande Arménie elle-même, avec ses évêques qui sont sacrés à Rome, qui en reviennent et s'y installent (1).

Il y a toute une Ecole, celle du « vardapet » Jean de Khrna (Khrnézi), qui se forme à ce moment même, dans la première moitié du XIV^e siècle et pas en Cilicie, mais bien du côté des Mongols, où cette nouvelle vitalité commence à prendre un élan admirable, qu'on n'aurait guère soupçonné, sans oublier les rois du côté de la mer (2).

Là, on trouve les poètes de la nouvelle époque, Kha-tchatour, Stépanos, Frik, Grégoire de Khlath, qui raconte les cruautés des gens de Toktamich le Turc, et on est un peu étonné lorsqu'on découvre chez eux un moine comme Arakel de Sunik, ayant des qualités littéraires, comme dans son poème d'Adam, qui le montrent comme une espèce de Milton arménien. On l'a

(1) Macler, dans le « Journal Asiatique », 1913, 2, pp. 232, note 1, 233, 241, 588. Les successeurs de Thaddée furent Jean (1377-1378) et Jacques, « Fra Djakob », *ibid.*, p. 342. Des pèlerins à Rome, à Florence, vers 1370, *ibid.*, p. 272 : l'évêque Grégoire va à Rome en 1353; un Grégoire, archevêque d'Alep, écrit à Pise; *ibid.*, p. 275.

(2) Un ms. de Sunik mentionne en 1337 le roi Léon IV; Karamianz, ouvr. cité, p. 26. Un autre, de 1321, écrit sous la tyrannie des « archers » et sous le roi Georges des Ibériens, mentionne le roi héros de la grande « Arménie » à côté des patriarches, des seigneurs de Sunik et des chefs musulmans; Conybeare, ouvr. cité, p. 23. Un autre encore cite « notre roi Léon d'Arménie », à côté du « roi des rois » étranger. En 1462 un autre parle de ce « temps amer d'oppression de toute espèce, qui demande des taxes à notre foi, la race arménienne étant sans un chef » ; *ibid.*, pp. 38, 59.

bien mis, *mutatis mutandis*, à côté de Dante... Mais on pourrait lui faire une place plus modeste, en plaçant son inspiration, de caractère purement religieux et un peu monotone, à côté de ce grand poème de Milton, qui n'était pas un Dante, qui ne pouvait pas l'être à son XVII^e siècle, comme l'autre l'était au suprême moment de la création du moyen-âge (1).

Voici donc cet Arakel, moine d'un couvent, qui ne se borne pas à reproduire seulement la Bible, à exposer de quelle façon le péché originel a été commis, mais présente Eve parlant à Adam, le séduisant, et le moine connaît cet instinct qu'il n'a jamais pu rencontrer dans sa vie : sans avoir été exposé à ces séductions, il les devine, il trouve dans son imagination de poète ce qu'il faut pour montrer comment un homme peut être amené à ce qu'il ne veut pas par l'influence de la femme.

Il est, cependant, très dur à l'égard d'Eve et de ses filles. Car il dit que l'homme qui s'attache à la femme « perd la tête comme un ivrogne », que « la femme, par le visage, montre une pure tendresse et que son cœur contient une haine de bête fauve », et, en tenant compte de la soumission qu'on trouve parfois chez la femme à l'égard de l'homme, il prétend que, « quand la femme obéit à son époux, elle mérite plus d'honneur que l'homme lui-même ».

Mais, à côté de ce poème qui contient tant de satire et, en même temps, tant de divination sentimentale, on trouve, chez le même poète, des choses qui appartiennent, sans doute, à l'Occident.

Si les rossignols et les roses viennent de l'Orient, la façon dont le poète emploie le rossignol et la rose,

(1) Tchobanian, *La Roseraie d'Arménie, Arakel de Sunik, Pages Choisies*, Paris 1918. Il dit aussi : « Dans le développement de ce sujet, il y a des choses toutes nouvelles ».

cette sentimentalité nouvelle ne vient ni de l'Asie Mineure, ni de la Syrie, ni de ce monde persan qui, jusque-là, ne pouvait exercer aucune influence sur la nouvelle littérature arménienne.

Ainsi, lorsqu'on l'entend dire, au commencement de ses poèmes :

« Moi, Arakel, le pécheur, j'ai fait dans ce pays un petit poème de louanges pour le rossignol et la rose. Je l'ai composé pour l'ange Gabriel et pour la Vierge Marie, mère de Jésus. »

Et, ailleurs :

« Ecoutez mon récit, qui est précieux, une source de joie pour l'âme et le corps. Je vais célébrer la couleur de la rose, qui est sans comparaison, le rossignol, qui a une si douce voix (1). »

C'est donc un trouvère occidental. Il ramène à l'époque d'un Guillaume de Machaut, des poètes français du XIV^e siècle ou au « Roman de la Rose », avec beaucoup de sagesse, beaucoup de religion, avec une imagination un peu stylisée, un peu abstraite, mais contenant, en même temps, les éléments fondamentaux de l'âme française d'alors. Cette impression s'impose encore plus lorsque, dans Constantin d'Erzenga, sujet du Khan Ghazan, on se trouve au milieu du « printemps radieux », lorsque « les fleurs se parent et s'en réjouissent et les petits oiseaux, attifés de beaux plumages, viennent par milliers dans les jardins et chantent ce qu'on ne peut taire », et, dans la plainte du même sur « l'évanouissement de celles qui se pavanaient dans le monde », douces et blondes, on croit entendre les accents du poète français qui compare la beauté passagère des femmes aux « vierges

(1) Conybeare, ouvr. cité, pp. 269, 279.

d'antan ». Et rarement le moyen-âge occidental trouva-t-il un chant d'amour, aussi beau que le sien.

Et parmi les théologiens, un Khatchadour, un Grégoire d'Anatzarbe, qui fut *katholikos*, on trouve des notes qui rappellent l'*Imitation de Jésus-Christ*, mais surtout dans Nersès de Lampron, comme dans cette invocation : « J'ai soif de toi, ô Jésus. Je te désire ardemment. J'ai soif de boire les deux ruisseaux de ton côté et de m'enivrer de leurs sources. Je suis ravi par ton amour; je soupire de voir ta face... Mon âme languit de ton ineffable amour... Je m'anéantis quand je te regarde... Quand viendrai-je te voir? » (1).

Et, ayant constaté cette nouvelle vitalité qui s'étendra sur toutes les provinces et sur tous les centres peu à peu occupés par les Arméniens, je ne peux pas m'empêcher de signaler, dès cette époque, un fait qui représente la conclusion des études présentées dans ces trois conférences.

On croit habituellement, à notre époque, qu'une nation vit par le nombre de kilomètres carrés qu'elle occupe, par les formes officielles de son Etat, par ce qui est signé et paraphé dans les chancelleries. Et il y a des inimitiés, des guerres qui sont provoquées parce qu'un certain nombre de kilomètres carrés a été attribué à un pays, au lieu de l'être à un autre, on se dispute sur ces choses de pure apparence qui ne représentent pas toujours l'Etat, mais qui, en tout cas, ne représentent pas la nation.

Une nation vit, avant tout, par sa vitalité elle-même, cette vitalité, capable de créer sans cesse des formes, mais qui reste supérieure à toutes les formes qu'elle a créées, alors qu'une nation peut avoir une

(1) *Ibid.*, p. 22. Aussi *ibid.*, p. 24. Cf. *ibid.*, pp. 43-44.

patrie, bien assurée, garantie par toutes les diplomaties du monde, passée par tous les Locarno capables de l'assurer, mais, si cette nation n'a pas la vitalité capable d'animer ce que contiennent les bornes de cette patrie, c'est une nation condamnée.

Tandis que, lorsqu'une nation a en elle-même une vitalité qui, partant de l'époque la plus ancienne, passant d'un territoire à un autre territoire, échappant à toutes les catastrophes et survivant à tous les malheurs, comme cette vitalité, d'admirable pérennité, qui est celle de la nation arménienne, si la patrie n'est pas encore descendue sur la terre, elle croît et se fortifie dans l'esprit et l'heure viendra où, encore une fois, l'esprit créera la forme.

BRÈVE HISTOIRE DE L'ARMÉNIE CILICIENNE

CHAPITRE PREMIER

Avant la Royauté

L'Arménie Maritime, l'Arménie nouvelle commença par les colonisations byzantines.

Dulaurier citait déjà la cession du Vaspourakan à Basile II, qui en transporta le souverain à Sébaste. Un autre fut établi, dès 1042, à Kars et à Mopsueste. Un Kakig, roi nominal, cède son pays, du côté de Kars, à l'empereur Constantin Ducas, qui lui donne des terres sur le territoire de l'Empire. Un Ochine émigre, en 1072, avec ses frères.

Il faut ajouter que les Turcs, ayant pris la Grande Arménie, les Patriarches passent à Hrom-glâ sur l'Euphrate. Il y a toute une diaspora arménienne, comme le montrent les noms des archevêchés et évêchés : (Égypte, Jérusalem, Césarée, Antioche, Séleucie, Constantinople, Chypre, Trébizonde).

Dans l'ancienne patrie, où écrira Samuel d'Ani, l'œuvre chrétienne passe donc aux rois de Géorgie : Georges III, conquérant d'Ani, et David (1121-1122), alors que, du côté païen, il y a le Schahit-Armên.

Les Arméniens font l'éloge de David, qui épousa une Arménienne, dont naquit son fils, Démètre. « C'était un prince belliqueux, rempli de piété » et qui fit bénir par des Arméniens l'église d'Ani reconquise; il éleva une église-monastère dans la ville arménienne de Kora. « C'était un saint et vertueux monarque, d'une haute piété, d'une justice accomplie; il se montra toujours bienveillant pour notre nation et fut notre ami. Il avait attiré auprès de lui les restes de l'armée arménienne. » (Mathieu d'Edesse). Il faut citer aussi ce Danichmend, « grand émir du pays de Roum », qui, d'après Mathieu d'Edesse, était Arménien d'origine.

Revenons aux Arméniens colonisés en terre d'Empire. Ils devaient y former une avant-garde contre les Turcs. Byzance leur donna des titres : un curopalate, Grégoire, combattant contre les Turcs, qui finirent par le tuer, était le frère du katholikos Constantin (1).

Kakig II, le Bagratide, « de la race d'Israël » — d'autres prétendaient venir de Sénachérub, sinon de Haïk —, qui avait perdu sa capitale d'Ani, est établi près de Césarée (jusqu'en 1080). « Là se fixera », dit Vahram, « le peuple arménien, en étranger au milieu des Grecs. » Et Mathieu d'Edesse, pour une époque ultérieure, plaint « le sort qui les condamnait à vivre déshérités de leur souveraineté nationale, au milieu des peuples étrangers, et à s'exiler loin de leur patrie » (2).

Kakig entre en conflit avec un Métropolitte grec, mais pas à cause de ses sympathies pour Rome, encore ignorée dans ces régions, ainsi que le croit le futur historien français de l'Arménie Cilicienne, Dardel (chapitre IV, note). Des fonctionnaires byzantins, les fils de

(1) Mathieu d'Edesse dans les *Historiens arméniens des croisades*, pp. 46 à 47.

(2) *Ibid.*, p. 77.

Mandalé, « s'en vengent en le tuant d'une façon ignominieuse ».

Bientôt Byzance ouvrit la question religieuse et ces princes se trouvèrent, en même temps, devant les tendances de restauration d'Alexis Comnène. Il fallut de nouveau émigrer. Les Normands étaient là pour donner l'exemple, et une plus ancienne camaraderie que celle des croisades dut exister entre les deux espèces d'aventuriers.

Le témoignage des chroniques est formel. Michel le Syrien, dit : « A cette époque, les princes arméniens de sang royal, qui, sous le règne de l'empereur Basile, avaient émigré du Vaspourakan et reçu Sébaste, Césarée et Kavadrênk, en échange de leurs Etats héréditaires, se virent dépossédés par la perfidie des Grecs. Ainsi dépouillés de nouveau, ils passèrent dans la Cilicie et se rendirent maîtres d'un grand nombre de districts, de forteresses et de châteaux » (1).

En Cilicie, ces chefs arméniens trouvèrent déjà — Vahram le dit et Dardel le répète — des Arméniens, surtout les moines de la Montagne Noire, vivant en communauté, probablement autonome. Chacun prit ce qu'il put. Les chroniques ultérieures fixent vers 1090 les Bagratides, Ochine et Pazouni, frères, à Lampron et à Kars.

Le fils d'Ochine, Héthoum, consolide cette conquête. Puis un Roupène (Rubin) vient de Gobdar, dans le Taurus, et son fils, Constantin, ancien officier de Karkig, prit sa résidence à Vahgaa.

Mais c'est auprès d'un autre « illustre guerrier » que « se groupèrent les débris des armées nationales », dit Mathieu d'Edesse, et c'est sous son toit que mourut le Patriarche Grégoire.

(1) Michel le Syrien, pp. 333-334.

Samuel d'Ani présente, avec tous ses titres, « le pieux prince Kogh-Vassil, sieur de Kécoun, de Béhesme, Marasch, Raban, Pharzman, Hrom-glâ, Maçare et autres districts (1). Il combat, aidé par un autre chef, Abel-Gharib de Bir, les Turcs du côté de Samosate et il a avec lui « la sainte croix de Varak au bout d'une lance » (2). Ses victoires sont glorifiées dans les chroniqueurs : il arriva à se saisir, en « Sultan des Arméniens », de tout un territoire. Aussi pleura-t-on, à sa mort, celui auprès duquel (3) étaient « les débris de l'armée arménienne, les troupes de Bagratides et des Bahlavouni », celui « à la Cour duquel résidaient les princes du sang royal et la noblesse militaire d'Arménie », plus le patriarche, les évêques, les moines, les docteurs.

Théoriquement, ces princes dépendaient de Byzance. Kogh-Vassil aurait eu le titre de sébaste. En 1097-1098, Mathieu d'Edesse date d'après les deux *katholikos* et d'après Alexis Comnène (4). Il considère l'empereur dans cette ville où un Arménien, Philarète, avait établi comme seigneur un autre Arménien, le curate Thoros, fils d'Héthoum (5), comme un « prince vertueux et sage, intrépide à la guerre, miséricordieux pour tous les fidèles, excepté pour notre nation, qu'il haïssait profondément », lui demandant le second baptême (6). Guillaume de Poitiers, qui le traite en simple « éparque » et qui veut « terrifier les Grecs », l'en critique (7). Ce n'est que plus tard que l'empereur sera

(1) *Ibid.*, p. 449.

(2) Mathieu d'Edesse, pp. 92 à 94.

(3) Voyez aussi Sempad, pp. 613-614.

(4) Pp. 29 à 30.

(5) Pp. 33, 39, 40.

(6) Pp. 34 à 35.

(7) Mathieu d'Edesse, p. 59.

traité comme un mauvais chrétien, un « fils de Bélial », dont le nom est le même que celui de l'Antéchrist (1).

Alexis aurait cherché à empoisonner les chefs des Francs, dit Guiragos, renchérissant sur les historiens occidentaux des croisades. Avec ces Francs, les Arméniens avaient des ressemblances. Vassil, le détrousseur des paysans, avec sa bande de 500 aventuriers en quête d'exploits, dont le frère de sa mère, puis Dikran, au nom royal, qui est de sang noble, avec son futur successeur, Vassil Dghâ, avec Ablaçath, au « cri de vau-tour », qui « fait fuir les ennemis », est un chevalier (2).

Aussi, lorsque les croisés parurent, alliés nécessaires contre les « Scythes, nation athée » (3), put-on facilement s'entendre avec eux.

On était habitué aux nouveaux venus, aux conquérants envoyés par l'Occident contre les Infidèles : telle prophétie annonçait déjà, chez les Arméniens, la prise de Jérusalem par les Francs (4).

Le premier à s'offrir aux missionnaires de la Croix latine, fut celui qui se trouvait sur la route même des croisés. « Notre grand prince Constantin, fils de Roupen », dit Samuel d'Ani, « témoigna son dévouement aux Francs et fut comblé par eux de marques d'amitié » (5). Il leur ouvrit les défilés de la Montagne Noire et leur fournit des provisions (6).

Puis ce fut le tour de Vassil, qui, en tant qu'officier

(1) Samuel d'Ani, p. 452; Guiragos de Carchag, p. 413.

(2) Pp. 31, 37, 38.

(3) Grégoire, p. 184.

(4) Mathieu d'Edesse, p. 44.

(5) P. 448.

(6) Mathieu d'Edesse, p. 93.

byzantin, ne recueillit pas seulement Bohémond, échappé de la prison de Danichmend (1), dont il fit, à la façon de l'Orient, son « fils », mais fournit aussi 800 soldats et un corps de Pétchénegues impériaux, garnisonnés à Mopsueste (2). Son frère, Bagrat (Pancrace), qui avait été retenu comme otage à Constantinople, revient pour piller les monastères et dérober une tente de Godfroi de Bouillon, mais il se place aux côtés de Baudouin et de Bohémond; ayant obtenu le château de Ravenel, il le perd et va chercher un abri dans la montagne (3).

Tout autre sera le sort de la lignée de Constantin.

Thoros, c'est-à-dire Théodore, le fils de ce seigneur, bien qu'ayant pris sous sa garde l'icône laissée à Marach par le « prince des princes » byzantin (4), s'érige en vengeur de Kakig, dont il tue les meurtriers, des « seigneurs romains », et regagne le trésor royal, avec ses croix d'argent et ses statues d'or (5). Sous lui, la Cilicie en devint « le pays de Thoros » (6). Sa capitale est la petite ville d'Anazarbe, où se conservent encore des restes d'une église de la plus grande simplicité, qui n'a rien des grandes traditions de l'ancienne architecture arménienne du côté du Caucase.

Mais déjà Edesse est devenue la possession des Latins, par le meurtre de l'officier arménien qui l'occupe au nom de Byzance. Baudouin, le nouveau seigneur, de par la volonté du peuple ameuté, prend la résidence d'Abelgharib, Bir, et il finira aussi avec d'autres chefs,

(1) *Ibid.*, p. 69, note 2, 85-86.

(2) *Ibid.*, pp. 86-87.

(3) *Ibid.*, p. 35, note 2.

(4) *Ibid.*, pp. 75-76.

(5) Samuel d'Ani, p. 449; Mathieu d'Edesse, p. 97 et suiv.; Sempad, pp. 611 à 613.

(6) Vahram, p. 499; Mathieu d'Edesse, pp. 117-118.

du côté de l'Euphrate : Pakrad, Constantin de Gargar, qui avait participé au meurtre d'Edesse (1).

Thoros lui-même mène à Edesse Vassil Dghâ, qui avait épousé la fille de Léon, fils de Constantin; mais Vassil alla à Constantinople, renonçant à ses possessions (2).

Des mariages mixtes furent conclus dès le début. Baudouin de Bourg, comte d'Edesse, avait épousé la fille du seigneur de cette ville et de la Mélitène, Gabriel. Il en eut Mélisende, devenue la femme de Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem. Alice épousa le prince d'Antioche; Hodiarde, le comte de Tripoli; la quatrième fut nonne. Josselin I^{er} eut pour femme la fille de Constantin (3).

Ces Francs commencent bientôt à devenir incommodes par leurs violences et leurs convoitises. Les chroniqueurs arméniens se plaignent de ce que ce même Baudouin, cependant à demi arménisé, par son mariage avec Arda, petite-fille de Roupen (1100) (4), voulait aveugler l'archevêque arménien, qui se maintenait à côté de celui des Latins, du « babios »; les habitants le rachetèrent au prix de mille tahégans (1108) (5). Quelle différence entre lui et ce Tancred, « le vaillant champion de Dieu », « le plus grand de tous les fidèles » (6)! « La veuve de Josselin II prendra Hrom-glâ au katholikos (7). On en arrive à haïr ceux qui « avaient ruiné le pays et l'avaient dépeu-

(1) Mathieu d'Edesse, pp. 36, 37, 38, 117-118.

(2) *Ibid.*, p. 116.

(3) Alishan, *Sissouan*, p. 43, note 2.

(4) Dulaurier, p. LI-LII.

(5) Mathieu d'Edesse, pp. 67, 88.

(6) *Ibid.*, pp. 82, 103.

(7) Guiragos, p. 415.

plé », la nation enragée des Francs », et on les massacre comme à Ablastha (1).

Un nouveau prince, Léon Ier, arrivé au trône, sera un « Astyage » pour les siens (2). Il se rapproche des latins, de ceux d'Édesse, sinon de ceux d'Antioche, car il joue entre Antioche, soutenue par le roi de Jérusalem, et Édesse, où il avait son beau-frère, un rôle qui dessine déjà toute une politique : rivalité avec Antioche, désir de se l'annexer, de former dans ces régions, des deux côtés des portes du Taurus, un seul et puissant Etat, à cheval sur la forte montagne aux gorges étroites : nous l'avons déjà dit dans nos considérations générales.

Sa femme, la sœur de Baudouin du Bourg, fonda un couvent latin (3). Cependant, Raymond d'Antioche retint comme otages les fils de Léon, qui devra payer 60.000 tahégans et céder Adana et deux autres villes (4). Il aurait repris Messis et Adana (5), mais l'appui, rendu nécessaire par suite de son conflit avec le prince d'Antioche, qui peut lui venir de ce côté, ne le garantit pas, malgré le mariage de sa fille avec Isaac Comnène (6), contre la grande offensive récupératrice de l'empereur, Jean Comnène, qui est, pour Mathieu d'Édesse, « un prince remarquable par son courage militaire, par sa clémence et par sa mansuétude » (7).

En 1137, Léon est pris, après un siège de trente-sept jours, par l'empereur, qui l'envoie à Constantinople, avec ses fils, Roupène, un vrai Samson, et Thoros, alors

(1) Mathieu d'Édesse, pp. 80-81.

(2) Vahram, p. 500.

(3) Langlois, *Trésor de chartes d'Arménie*, p. 71 ; Dulaurier, pp. LI - LII.

(4) Sempad, p. 616.

(5) Alishan, *ouvr. cité*, p. 46.

(6) Vahram.

(7) *Ibid.*, p. 125.

que d'autres fils, Etienne, Constantin et Mleh, se réfugient à Edesse, chez leur parent, Josselin (1).

Léon y mourut, mais Thoros (II), employé par le Comnène dans sa campagne contre Antioche, revenu en mendiant, gagne l'appui du Patriarche jacobite, entre à Amouda, avec 120 hommes, lève son drapeau et regagne le pays, en 1141 (2). Des légendes s'attachent à cette restauration d'aventurier (3).

Vainqueur contre les Byzantins d'Andronic, « les pusillanimes Romains », envahisseur de Chypre, dont il rapporta les membres mutilés des habitants (4), il en devint, en 1143, sébaste, puis pansébaste (5).

Combien était différente sa situation de celle que lui avait promise le commandant byzantin, Andronic, qui se vantait de pouvoir le ramener enchaîné, comme son père ! Ce « prince des princes », qui se bat aussi contre Renaud d'Antioche, à Iskenderoune, finit par se réconcilier cependant au monde latin, dans lequel il était apparenté par son mariage à Edesse (6). Il rendra aux Templiers les places qu'il leur avait prises (7). Lui aussi est un chevalier à la façon de l'Occident. Les sources le décrivent de cette façon : « Brun, haut de taille, beau et d'un aspect imposant; il avait les cheveux frisés et se montrait plein de grâce » (8). Son éducation à la Cour lui donnait un prestige particulier. Il avait gagné le cœur de telle princesse byzantine (9).

(1) Grégoire le Prêtre, p. 152-154 ; Dulaurier, p. LI.

(2) Michel le Syrien et Aboulfaradch, p. 341 et note 1; Samuel d'Ani, p. 453.

(3) Vahram, p. 502.

(4) Sempad, p. 621; Dardel, p. 719, année 1157.

(5) Dulaurier, p. LI.

(6) Alishan, p. 50.

(7) Michel le Syrien, pp. 344-345, 349.

(8) Sempad, p. 618. Cf. Mathieu d'Edesse, p. 150.

(9) Vahram, pp. 503-504.

En fait d'extension territoriale, il avait pris Tarse, restée byzantine (1), et Missis, les grands châteaux de Lampron et Partchépert, les possessions d'Ochine et de Vassil, et il préparait de cette façon l'unité nationale sur un nouveau territoire (2). En vain le Turc Maçoud de Konieh avait-il voulu faire rétablir les Grecs (3). Mais Edesse, la grande ville voisine à l'Orient, l'ancienne capitale administrée par un prince arménien, la résidence d'un ami sûr, appartenant au monde des latins, appauvrie déjà par ces Francs (4), fut prise par Zangui, et ceci représentait une perte pour les Arméniens aussi (5).

Envers les Byzantins et les « Grecs », Thoros II, le pansébate, resta un ennemi constant. Un de leurs chefs, Andronic Euphorbénos, tua, en 1164, le sébaste Etienne, frère du chef arménien, qui, avec un autre frère, Mleh, se livra, en guise de vengeance, à une vraie hécatombe des Grecs (6). Ce Mleh recourut deux fois aux Turcs d'Alep pour prendre le trône défendu par le baïle Thomas. Ayant chassé, à Antioche, celui-ci, et provoqué la mort de son neveu, il sera, lui aussi, assassiné (7).

Thoros, attaqué par l'empereur lui-même, avait repris, contre Manuel, Anazarbe et Mopsueste (8). Mais, à peine reçu par celui-ci, qui lui fit ensuite des dons précieux, il est placé comme avant-garde contre les grandes villes musulmanes d'Alep et de Damas (9).

(1) Langlois, ouvr. cité, p. LVIII.

(2) Grégoire le Prêtre, pp. 167-169.

(3) *Ibid.*, pp. 170-171; année 1153. Cf. Sempad, p. 621.

(4) Mathieu d'Edesse, pp. 105-106.

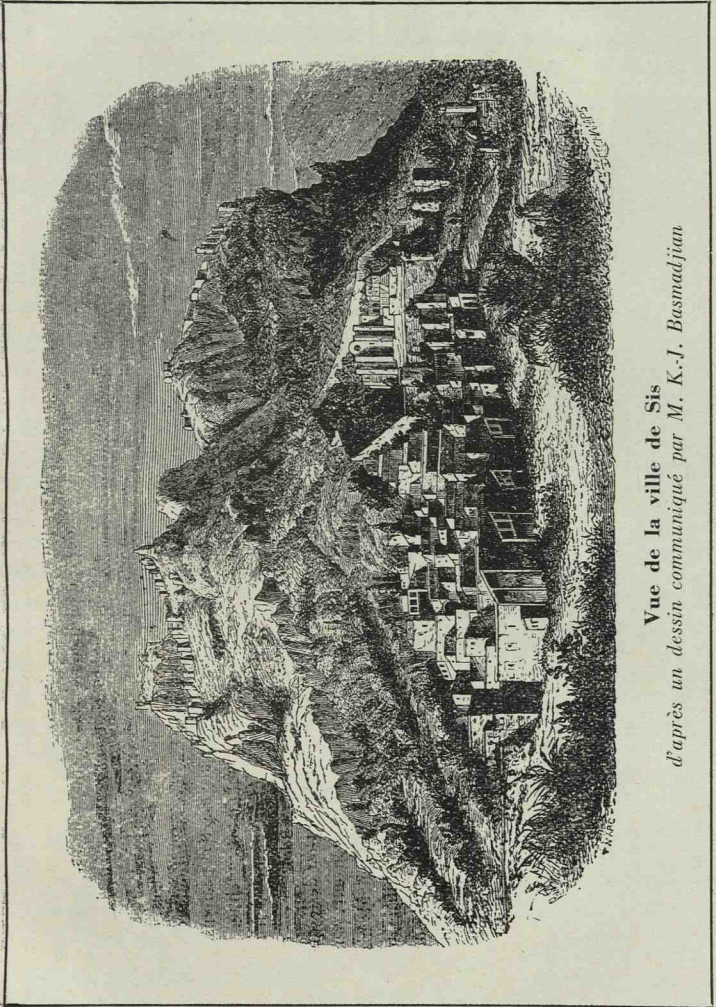
(5) Grégoire le Prêtre, p. 157 et suiv.

(6) Michel le Syrien, p. 357 ; Grégoire le Prêtre, pp. 171-176, 200; Samuel d'Ani, p. 454; Sempad, pp. 622-623.

(7) Vahram, pp. 508-509; Michel le Syrien, p. 380.

(8) Vahram, pp. 55-56; Michel le Syrien, p. 352.

(9) Grégoire le Prêtre, pp. 189 et suiv., 193.



Vue de la ville de Sis
d'après un dessin communiqué par M. K.-J. Basmadjian

Le prince arménien est présenté combattant contre les Turcs à Marach, puis contre les gens du Soudan (1). Mais, avant tout, c'est aux Byzantins qu'il arrache des lambeaux de territoire pour les ajouter à ses Etats. C'est sous son règne que furent enlevées aux Impériaux les places si importantes de Sis, qui sera plus tard une capitale, celles d'Adana et de Séleucie, grâce aux efforts réunis de Thoros et d'Etienne (2). Il fera même une tentative du côté de cette île de Chypre qui paraissait devoir appartenir au propriétaire de la côte asiatique (6).

Vers la fin de son règne, Thoros pouvait s'intituler sébaste de Missis, Anazarbe et de Vahga (4). Victorieux souvent contre les Turcs, ses voisins, il avait osé pousser jusqu'à Konieh (5).

Michel le Syrien parle d'une dénonciation contre lui pour un complot destiné à faire disparaître son frère (6).

Comme tous les princes arméniens, dirigés, par la nécessité géographique, du côté de la principauté d'Antioche, il installa, après la prise de Renaud par les Turcs, Bohémond de Poitiers, dit le Bambi (7), un prince qui ne devait guère rester son ami.

En ce qui concerne ses rapports avec la royauté de Jérusalem, il fut réconcilié par le chef des Etats croisés, avec l'empereur Manuel: le roi de Jérusalem était l'époux d'une cousine de Comnène. Les Byzantins (8)

(1) Grégoire le Prêtre, pp. 178-179; Michel le Syrien, p. 360.

(2) Guiragos, p. 416.

(3) Michel le Syrien, pp. 350-351, année 1135.

(4) Sempad, pp. 622, 623.

(5) Vahram, p. 506.

(6) Michel le Syrien, pp. 351-352.

(7) *Ibid.*, p. 351.

(8) Cinnamus.

les montrent comme étant également « des esclaves des Romains ». Mais peu après, Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, se réconciliait au prince arménien pour l'entreprise contre l'île de Chypre. Le roi de Jérusalem défendit le fils de Thoros, Roupène, élevé chez le *katholikos*, à Hrom-glâ, qui reste le centre religieux contre l'entrepreneur Mleh, son oncle (1).

Roupène III, qui règne jusqu'en 1187, le fils d'Etienne, est installé par les assassins de Mleh. C'était, d'après Sempad, « un bel homme, un excellent archer et un patron généreux, qui donnait des repas solennels à ses guerriers ». Il assiégea Lampron, pour venger les injures faites à sa famille et se rendit maître d'Adana et de Tarse (2). Déjà, son prédécesseur, Thoros, avait combattu l'allié d'Andronic, Ochine, le plus puissant des barons arméniens et ses parents, qui assiégeaient Mopsueste (3).

Un Sempad, un Basile de Partchépert, un Dérine, un Dicrane, avaient combattu dans les rangs des Impériaux, ce qui montre combien cet Etat était encore dispersé entre les possessions héréditaires des barons arméniens (4). Il n'y avait encore, dans ces montagnes, que des seigneurs, en attendant leur réunion sous un chef écouté.

Mleh avait attaqué, au cours de ses agitations continues, tendant instinctivement à cette même unité qu'imposait, du reste, le spectacle des provinces des Byzantins voisines vraiment administrées, les Héthoumiens de Lampron, à savoir : Héthoum, fils d'Ochine et gendre de Thoros, lequel avait baptisé ce baron, bien qu'il fût déjà chevalier (5).

(1) Michel le Syrien, p. 362.

(2) Sempad, p. 625 à 626.

(3) Vahram, pp. 56-57, 506.

(4) Sempad, p. 610.

(5) Sempad, pp. 625-626.

Nous constatons déjà ces haines dynastiques qui déchireront, jusqu'à la fin, l'Arménie, même lorsqu'elle sera ornée d'une couronne royale.

Mais Bohémond le Bambe s'unit à Saladin, grand héros musulman d'une contre-croisade, pour se saisir, par trahison, de Roupène, qui assiégeait Lampron et obtenir, comme rançon, Adana, dont il convoitait le port, et deux autres châteaux, avec mille tahégans d'or (1). Roupène resta cependant, lui aussi, un ami des Latins, étant le mari d'Isabelle, fille de Humfroy de Thoron, qu'il avait épousée à Jérusalem même (2). Il en eut deux filles, Alice et Philippa, aux noms latins; confiées, après que leur père fût entré dans les ordres, à leur oncle Léon, qui avait défendu le pays pendant l'absence royale, elles épousèrent deux barons d'Arménie: un Chahinchah eut Philippa, avec le château de Séleucie (3); Alice était veuve de Héthoum, baron arménien (4), avant que Philippa devînt, à côté de Théodore Laskaris, impératrice de Nicée; elle fut ensuite la propre femme de Raymond, fils de Bohémond de Bambe (5), qui, arrêté par le futur roi Léon, fut livré à Henri de Champagne, roi de Jérusalem (6).

(1) Michel le Syrien, pp. 393-394; Sempad, pp. 627-628.

(2) Sempad, pp. 627-628; Vahram, pp. 509-510.

(3) Sempad, p. 629.

(4) *Ibid.*, p. 632.

(5) Vahram, p. 510.

(6) Sempad, p. 632.

CHAPITRE II

Le Roi

Le plus grand des souverains de l'Arménie, le successeur de Roupène, Léon, avait commencé en chevalier chrétien, « poussant des cris comme un lion », à côté des gens d'Antioche, y étant fait chevalier à la façon de l'Occident (1).

Il fut ensuite défenseur du royaume qu'il devait créer, mais aussi un mauvais frère, car il s'était retiré chez l'empereur, chez le Comnène, ennemi de sa maison, et ne fut regagné que par le don du château de Gaban (2).

A la mort de son frère, ce fils du vaillant Etienne, terreur des Grecs, des Turcs et des Egyptiens, eut le pouvoir suprême. Il devait, en champion de Saint Georges, prendre l'Isaurie, assiéger Césarée, braver le Sultan Kilidch-Arslan, qui avait été déjà tributaire de son prédécesseur (3), et Kaï-Kaous, qu'il battit à Gaban. En même temps, il remplissait bien ses fonctions de gardien du côté d'Alep et de Damas (4).

(1) Mathieu d'Edesse, pp. 121-122.

(2) Sempad, p. 627-628.

(3) Vahram, p. 438.

(4) Guiragos, p. 422 ; Vahram, pp. 511-5013 ; Sempad, p. 640.

C'était le moment où la formidable croisade impériale de Frédéric Barberousse se préparait, et Léon devait y jouer un rôle principal et y gagner une situation à laquelle ses prédécesseurs n'avaient jamais rêvé.

A Byzance, à ce moment (1), il n'y avait, après les grands Commènes, que ce « misérable vieillard, ce fils de Bélial » qui fut le rusé et tragique Andronic Comnène, un habitué de l'Asie (2), puis les nouveaux souverains de la dynastie improvisée des Ange, Isaac et Alexis.

Aussi, le choix de Léon, époux d'Isabelle d'Antioche (3), qui n'avait plus à redouter ni querelles de famille, ni rivalité des Héthoumiens de Lampron, ces vassaux du Sultan de Konieh, auquel ils devaient servir, avec vingt-neuf lances (4), étant donné aussi que ses adversaires égyptiens étaient momentanément retenus par les croisés, prit-il facilement sa décision.

Offrant des secours à Frédéric (5), il demanda au successeur de l'empereur mort au cours de son expédition, Henri VI, qui se considérait comme le maître du monde et le chef des deux Empires, cette couronne royale qui devait d'abord, s'il faut en croire Vahram (6), lui être attribuée par le Patriarche Grégoire, « car il ne voulait point paraître le vassal, ni tenir le pouvoir d'aucune autre nation, si ce n'est des Francs » (7).

Il fallait d'abord mater le *katholikos*, ennemi de

(1) Son voyage en Chypre chez son beau-père, et les embûches de ses ennemis, Guiragos, p. 426.

(2) Michel le Syrien, p. 391.

(3) Sempad, pp. 630-631. Liste de ces barons, dans Langlois, ouvr. cité, p. 32.

(4) Vincent de Beauvais, chap. XXX, § 145.

(5) Michel le Syrien, p. 403.

(6) Pp. 440-441.

(7) Guiragos, p. 422.

toute innovation dans ce domaine politique, qui devait attirer des conséquences religieuses à la façon du moyen-âge, où les deux pouvoirs ne pouvaient jamais être séparés: il paraît que le prélat fut arrêté à Hromglâ par un prélat, Jean, archevêque de Sis; il mourut en essayant de se sauver, le peuple accouru à son secours n'ayant pas réussi à le faire échapper (1). Jean fut accusé, plus tard, d'avoir dépouillé l'église (2).

Léon était bien décidé à marcher de ce côté-là, bien que l'Eglise romaine lui eût imposé un autre calendrier, un autre jour pour la fête de Noël, les offices de jour et de nuit, certains carêmes de poisson et d'huile. Douze évêques, à leur tête Nersès de Lampron, un célèbre écrivain, s'engagèrent dans ce sens (3), car l'idée romaine avait déjà pénétré par ces princesses catholiques, par cette camaraderie d'armes, et, après la chute d'Edesse, Nersès Chnorhali avait chanté « Rome, splendide et vénérable siège du grand Pierre, le chef des apôtres, Eglise inébranlable, bâtie sur la pierre de Céphas et contre laquelle ne prévaudront jamais les portes de l'Enfer, sceau de celui qui ouvre les cieux, vigne fertile, chargée de rameaux, plante de Paul aux racines profondes, arrosée de son sang, jardin de l'Eden » (4).

Ayant à choisir donc entre ces offres et ces prétentions et entre ce qu'avaient apporté les envoyés de Byzance sur les deux natures du Christ, sur le quatrième concile, la date du 25 décembre pour les fêtes de Noël, l'emploi du pain levé (5), Léon préféra la première formule à cause des perspectives politiques

(1) Sempad, pp. 631-632, année 1194.

(2) *Ibid.* pp. 619-620.

(3) Guiragos, pp. 422-423.

(4) P. 228; Samuel d'Ani, p. 458; Sempad, p. 633.

(5) Sempad, p. 637.

qu'offrait son adoption. Le prince d'Antioche, d'après une source tardive, aurait amené à ce port de sûreté le «vray filz et obéissant de Sainte-Eglise de Romme» (1). La couronne fut reçue par Jean de Sis à Acre (2); « les chefs de l'armée, les troupes et des personnes de tous rangs », avec le Patriarche grec de Tarse, le Patriarche syrien et le nouveau katholikos, prirent part à la cérémonie du couronnement (3).

A côté du katholikos, Grégoire, couronnant « selon la manière arminoise » (4), et de Jean de Sis, on trouve donc, à cette cérémonie du 6 janvier 1198, les archevêques de Jérusalem, d'Antioche, d'Anazarbe, de Lampron et de Tarse, les évêques de Séleucie, de Gaban, de Sauveli, de Philippopolis, de Pertus et d'Enguzud (5); l'empereur d'Occident était représenté par Conrad de Wittelsbach, archevêque de Mayence (6). « Ce fut une grande joie pour les Arméniens de toutes les contrées que de voir leur trône national relevé, après avoir été renversé et maintenant restauré en faveur de Léon, souverain d'Arménie » (7).

Byzance aurait envoyé, elle aussi, une couronne. Ceci ne représentait pas et ne pouvait pas représenter un nouveau couronnement, le nouveau roi devant appartenir à un seul des mondes rivaux. Néanmoins, Léon se considéra comme étant reconnu par les « Grecs » aussi, comme « ceint d'un double diadème » (8).

Il s'intitulera en latin « Dei gratia rex », « Dei et Romani Imperii gratia rex »; ailleurs : « rex Armenie,

(1) Dardel, dans les *Historiens arméniens*, II, p. 9.

(2) Sempad, p. 653.

(3) Guiragos, p. 424.

(4) Dardel, p. 65.

(5) Sempad, p. 634 et suiv.

(6) Aussi Dardel, p. 9.

(7) Sempad, p. 633.

(8) Guiragos, p. 424; Vartan, p. 442; Dardel, p. 106.

promotus, divina clementia, ad regalem dignitatem et sublimatus regali corona per manus Romani imperii » ; puis, pour faire plaisir à l'Eglise romaine aussi : « Leo per eandem (Dei) et Romani Imperii gratiam, rex Armenorum, Sanctitatis Sue servus sanctaeque romanae ecclesiae nova devota et obediens planta » ; il évoquera aussi le droit de son père : « fils d'Etienne et de la puissante lignée des Roupène » (1) : « Leo, Dei gratia rex Armeniorum, filius Stephani et de potenti genere Rupinorum postquam divina clementia promotus sum ad regalem dignitatem et sublimatus regali corona per manus Romani imperii (2). Ou bien : « Ego Leo, Dei et Romani imperii gratia rex Armeniae, filius Stephani de potenti et magnifico genere Rupinorum... Pro amore Dei et Imperii Romani, sub cuius potestatis gracia rex sum constitutus » (3), et : « filius domni Stephani bonae memoriae, Dei et Romani Imperii gratia rex Armeniae » (4) ; dans une chronique, en 1198 : « roi d'Arménie sur le patronage de l'Eglise de Rome et de l'Empire d'Allemagne » (5).

Il signe de pourpre, en arménien ou en grec, Léo (6). Le sceau porte la couronne, un globe, un lis à gauche, sur le revers un lion transpercé par la croix (7).

Léon arriva même, après un conflit avec le comte Henri et les autres seigneurs de Terre Sainte, à être dégagé de l'hommage qu'il devait à la principauté d'Antioche, obtenant la pleine propriété des terres « de la campagne d'Arménie jusqu'à Portella » (8).

(1) Langlois, ouvr. cité, pp. 13, 55, 112, 113, n. 5.

(2) *Ibid.*, pp. 105-109.

(3) *Ibid.*, pp. 117-118.

(4) *Ibid.*, p. 115, n° 5.

(5) *Ibid.*, pp. 58-59.

(6) *Ibid.*, pp. 15-17.

(7) *Ibid.*, pp. 17-18.

(8) Amadi, p. 89.

Le jour où il fut reçu à Antioche, à la Saint-Martin de l'année 1203, il se présentait comme seigneur de la magnifique ville (1). Il est possible qu'il eût la main dans la révolte de la « communauté d'Antioche » et du patriarche Pierre d'Angoulême contre Bohémond (2).

(1) *Ibid.*, p. 92.

(2) *Ibid.*, p. 96.

CHAPITRE III

La synthèse arméno-franque

Le roi Léon eut à Sis une nouvelle capitale, bien habitée, sous le château de garde planté sur la montagne, gros village plutôt que cité.

Le voyageur Willibrand d'Oldenbourg la décrit ainsi, et nous conservons la saveur de son vieux latin : « Infinitos et divites favens inhabitatores. Nullis munitioibus cingitur, unde potius eam villam quam civitatem nuncuparem, si sedem archiepiscopalem Harmenorum in se non haberet. Castrum habet super se situm in monte valde munitum, a cujus pede ipsa civitas ordinate et gradatim descendere videtur. » Dans le palais, il y eut, à la franque, une grande salle voûtée (1).

Toute la vie de cette Cour en fut changée. Tout en distribuant des cafetans aux grands, devenus des barons (2), on les fait combattre à la lance, en chevaliers (3).

Léon, qui avait divorcé de sa première femme, l'ayant même fait enfermer (4), avait épousé, en second ma-

(1) Dardel, p. 62, note 1.

(2) *Ibid.*, pp. 64, 80.

(3) Willibrand, *loc. cit.* : « Ludi militares..., equis discurrantes et hastas dirumpentes »; Langlois, *ouvr. cit.*, p. 62. Cf. Dulaurier, *ouvr. cité*, p. xci.

(4) Sempad, p. 642.

riage — nous l'avons dit — Sibylle, fille du roi de Chypre (1), qu'il alla chercher dans l'île voisine, où déjà gouvernaient les Lusignan.

Il s'aida des Ordres de Chevalerie, qui eurent aussi leur part dans cette latinisation. Les plus anciens dans le nouveau royaume étaient les Templiers, défenseurs du pays contre Kai-Kobad (2). Mêlés aux guerres civiles du pays, à la défense contre les Turcs, ils prirent part au conflit pour la succession d'Antioche et Léon en fut excommunié (3). Il ne fut pardonné qu'en 1214.

Les Hospitaliers furent, au contraire, des amis dans cette guerre, et on leur donna, en échange, Larendah, les dirigeant vers la Caramanie (4).

Willibrand d'Oldenbourg vit en 1211, à côté du roi, le Grand Maître des Teutons, qui eurent tour à tour les châteaux d'Amouda, de Cumbethtos et d'Haroum (5). Le privilège leur fut renouvelé en 1236 (6).

Le commerce appartient aux Occidentaux. Les Italiens eurent aussitôt de larges privilèges de commerce dans le royaume. Celui des Génois est de 1200 (7); d'un an plus récent celui des Vénitiens (8). Sis, Mopsueste, Tarse furent ouvertes aux marchands. A côté des douanes des barons, le roi leur demandait, non plus quatre

(1) Dardel, p. 9.

(2) Sempad, p. 645.

(3) Langlois, ouvr. cit., p. 77.

(4) *Ibid.*, pp. 74-75, 76. Château vendu 10.000 besants, à l'Ordre. Cf. *ibid.*, p. 61. Leur précepteur à Séleucie, p. 116.

(5) *Ibid.*, pp. 81-82.

(6) *Ibid.*, pp. 117 et suiv., 141-143, année 1236.

(7) Confirmation de 1215, puis 1289.

(8) Langlois, ouvr. cité, pp. 21, 22, 23, 126 et suiv. Confirmation, pour les Vénitiens, en 1246, 1271 et 1307, p. 143 et suiv.

pour cent, mais, comme aux Siciliens, un pour cent, à d'autres, deux (1).

En 1216, les Pisans eurent, eux aussi, leurs privilèges (2). Le terme italien de « tantallauggia », « tant à l'aune », fut introduit et conservé dans la nomenclature officielle (3). On payait en monnaie nationale, les tahégans, qu'on appelait aussi, au poids, per-pères d'Arménie (4). Pour le gouvernement de ces modestes colonies, on employait des *boni viri* italiens (5). De Lajazzo, de Zafra, de Mallo, du Portus Pallorum, la route menait à Tebriz (6). On importait jusqu'à des ceintures de Paris (7), « ceinturiae de Parisiis ». De son côté, l'Arménie vendait des « carpètes de Gorigos » (*carpite de Curcho*) (8). On faisait aussi un profitable commerce d'esclaves (9).

Il était plus difficile de s'appuyer sur les moines de l'Occident, parce que le *katholikos* était là pour représenter les anciennes traditions de la race. Cependant, les moines latins eurent aussi leur part large des libéralités du prince, de la « graisse du pays ».

Léon éleva des couvents comme Agner et des églises, favorisant, en même temps, Grecs, Syriens et Géorgiens (10).

Nous avons parlé, dans cette introduction qui est formée par nos conférences, des barons latins qui furent attirés auprès du roi d'Arménie, tel Odes de Tébériade, fils de la princesse de Galilée et petit-fils de

(1) *Ibid.*, p. 94.

(2) *Ibid.*, pp. 138 et suiv.

(3) *Ibid.* Douanes principales à Tarse; *ibid.*, p. 50.

(4) *Ibid.*, p. 202.

(5) *Ibid.*, p. 19.

(6) *Ibid.*, pp. 94, 97.

(7) *Ibid.*, pp. 96, 164.

(8) *Ibid.*, p. 164.

(9) *Ibid.*, p. 159.

(10) Michel le Syrien, pp. 407, 409; Guiragos, p. 424.

Hugues de Saint-Omer (1), Baudouin, dont le nom est prononcé Bagdovin (2), cette série de barons à noms occidentaux qu'on rencontre toute en 1198 (3). Ajoutons, pour l'année 1215, un Lombard, qui s'appelle Armand Poncius (4). Si nous avions conservé plus de documents, plus longue serait la liste des nouveaux barons (5).

Nous avons dit que les anciens noms se conservent, et c'est bien naturel ; en voici : Vahran (Vaaram), (Baharam), Dikran (6), Vassili, « baro Vasilius » (7), et jusqu'à des noms grecs comme : Romain et Nicéphore (8).

Après d'autres, qui ont déjà fixé une liste des dignités anciennes et nouvelles, nous essaierons d'en dresser ici une, en rapport avec les indications de caractère général des conférences, d'après ce que nous avons pu recueillir. Parmi les anciennes fonctions, il y a le proximos (9), le sébaste (10), le nakharaïn (11), l'amir, le néguib, le marzban, le shbasalar (12), le thakatir, le météor (qui couronne le roi) (13), le hadcheb (14), le miakelkhaled, le stratélate byzantin (15). Mais, parmi

-
- (1) Langlois, ouvr. cité, p. 61 ; Dulaurier, p. xcvi, note 1.
 (2) Langlois, ouvr. cité, p. 73.
 (3) *Ibid.*, pp. 59-60 ; 123-125 ; 134. Un Jean de Flandre.
 (4) Langlois, ouvr. cité, p. 134.
 (5) Cf. Dulaurier, ouvr. cité, pp. LXXI-LXXII.
 (6) Langlois, ouvr. cité, pp. 59, 123.
 (7) *Ibid.*, p. 122.
 (8) *Ibid.*, p. 59.
 (9) Dulaurier, ouvr. cité, p. 79 ; Langlois, ouvr. cité, pp. 19, 48, 78, 79, n. 34.
 (10) *Ibid.*, p. LXXIX.
 (11) Dulaurier, ouvr. cité, p. LIX.
 (12) Langlois, ouvr. cité, pp. 41-42.
 (13) *Ibid.*, pp. 42-43, 140.
 (14) *Ibid.*, p. 46.
 (15) *Ibid.*, p. 43.

les nouveaux, le bailli royal et celui de district (1), le connétable ou, en français aussi : « le grant seignor » (2), l'amiral (3), les « chevitaines douleuc » (4), le préfet de la maison royale, le majordome (5), le capitaine de la cour du roi, différant du « magister hospitii » (6), le maréchal (7), le capitaine de port et celui de douane (8), le chambellan ou *camerlinga* (9).

On change aussi complètement les anciennes dénominations administratives: on parlera de *sensaratium* (10), de l'*actio*, de l'*arbaragius*, combinées avec la *tzarka* dans le domaine financier (11), la *saume* (12) qui remplace le *barzounag*, le *silackh*. Dans le domaine des monnaies (13), on trouve le daremi arménien ancien et nouveau, le tacolis (14), mais aussi (15), le besant à croix, le *chruxiatus*, qui peut être aussi sarrazinois, ou, à la grecque, le *stavratus* (16); on l'appelle habituellement le croisat (17). C'est avec cette monnaie qu'on paie, à Lajazzo, au « capitaneus pasidoni », du péage (18).

En fait de mesures, le *rotle* est divisé en « occhie »

(1) *Ibid.*, p. 50.

(2) *Ibid.*, pp. 43, 49, 169, n° 32.

(3) *Archives de l'Orient Latin*, I, p. 29.

(4) Dulaurier, ouvr. cité, p. xci; Langlois, ouvr. cité, p. 40.

(5) *Ibid.*, p. 46.

(6) *Ibid.*, p. 46-47.

(7) Langlois, ouvr. cité, p. 123.

(8) *Ibid.*, p. 49.

(9) *Ibid.*, p. 46.

(10) *Ibid.*, p. 197.

(11) Dulaurier, ouvr. cité, pp. xcvi-xcix, pp. 97-99.

(12) Langlois, ouvr. cité, pp. 160-161.

(13) Cf. Alishan, ouvr. cité, p. 451 et suiv.

(14) *Sissouan*, p. 193.

(15) En 1305; Langlois, ouvr. cité, p. 165, § 30.

(16) *Ibid.*, p. 146, note 3.

(17) *Ibid.*, p. 151, n. 24; pp. 155, 157.

(18) Dulaurier, ouvr. cité, p. xci; Langlois, ouvr. cité, p. 160.

ou « onchie »; on trouve sans cesse la livre, le poids (*peso*), la *grana* (graine), le quintal (*catar*), le muid (*moggio*), la canne pour les draps (1). A la douane, on parle d'*achoisson* (*occasio*), de l'*angarie* et de la dîme (2), aussi des *karobii*. En 1210, on trouve, comme protonotaire de la douane (*regie duoane secretorum protonotarius*) un Barthélemy (3).

Nous avons déjà dit que ce sont des Latins qui figurent comme chanceliers et nous avons mentionné Jean de Sis (4). De cette façon, on arrive à interpréter, par des termes latins ou français, les anciens noms arméniens.

Lampron deviendra, en 1233, dans un acte du seigneur: le château des Embruns (5); le célèbre monastère de Trezares sera interprété: *tres arces* (6). Il y aura un Moléon ou Mons Livonis (7). Dès 1212, on introduit même des formules franco-latines, comme *arbor dicta chaisne* (8), *via cruciata* (croisée), *per-tusum* (pertuis), *arbor morarius* (mûrier), etc.

On a employé le français même dans des actes qui ne provenaient pas de la chancellerie royale. Aussi, au bas d'un privilège accordé par le baron Constantin, en 1233, aux Hospitaliers, leur cédant la place de Govarara, on lit: « Constantin, seigneur de Lambruns (Lampron) et sers de Deus, et meteor de la couronne des Ermines » (9). On conservera, cependant, la chronologie ancienne. Telle quittance de 1307, délivrée par

(1) Langlois, ouvr. cité, p. 98.

(2) *Ibid.*, p. 137. Cf. pp. 160, 197.

(3) *Ibid.*, p. 47. Cf. pp. 11, 47, 48, 111.

(4) *Ibid.*, p. 116.

(5) *Ibid.*, p. 140.

(6) *Ibid.*, p. 107 et note 5.

(7) *Ibid.*, p. 60.

(8) *Ibid.*, p. 118.

(9) Alishan, *Sissouan*, p. 87.

le connétable d'Arménie, porte la mention : « en l'an qui cort Ermines de V et de la grande carnation VIIC^o LVI et l'an de Crist MCCCVI » (1). « La loi et l'usage des Francs » dominant au moins pour toutes les relations avec ces derniers : « *secundum regem et consuetudinem Francorum* », dans le privilège des Teutons (2). On emploie les charbons pour marquer les bornes : *subter carbones* (3). On compte par casaux (4). On juge, bien entendu, dans la « royal haute cort » comme aussi dans les principautés romaines, jusque bien tard, ainsi que dans la « *curia episcopi* », dans la « *curia sisensis ducalis* », ainsi que dans la « *ballia regis* » (5).

Les châteaux, comme celui de Lampron, perché sur sa roche à pic, au-dessus de la rivière, n'ont rien qui les distinguent des donjons arrondis, coutumiers en Syrie des croisades. Dans les églises plus anciennes, comme Anazarbe, l'édifice carré est coupé de portes et de fenêtres sans ornements; à Manoché des colonnettes fines soutiennent les larges arcs romains (6). Sis comptait, à côté de l'église de Sainte-Sophie, celles de la Vierge, de Sainte-Marie, de Saint-Serge, de Saint-Jacques, de Sainte-Rhipsimé, de Sainte-Croix, de Saint-Simon, de Saint-Etienne, de la Sainte Vierge aux trois autels et d'autres encore, plus d'une vingtaine, la plupart de ce même siècle (7) et l'hôpital bâti en 1241, par la reine Isabelle (8).

(1) Langlois, ouvr. cité, p. 169, n. 32.

(2) *Ibid.*, p. 120. Cf. p. 38.

(3) *Ibid.*, p. 119.

(4) *Ibid.*, p. 34.

(5) *Ibid.*

(6) Alishan, *Sissouau*, pp. 78-79, 82, 192, 143, 181.

(7) *Ibid.*, pp. 253-255.

(8) *Ibid.*, p. 256. — Voy. dans Alishan, *loc. cit.*, p. 276, l'inscription qui parle du beau château d'Anazarbe bâti sur des « ro-

Les monastères de la Petite Arménie portent aussi des dédicaces d'un style orné, fleuri, plein de recherches, qui n'a rien à voir avec la solennité des formules monumentales franques. Une église est « la divine maison » et l'autel « l'asile de la prière et la piscine de purification » (1). Des fragments de biographie, des prières se mêlent à l'invocation (2).

Dans ces conditions, la lisière maritime devint comme un pays latin. Gorigos était, au XIII^e et au XIV^e siècles, comme une ville vivant par elle-même, gardée par deux forteresses, dont l'une sur un écueil, l'autre étant l'ancienne citadelle byzantine. Les étrangers de toute nation y avaient, selon la coutume du Levant, leur établissement.

Autour de l'église de Saint-Laurent, il y avait les Génois, traités en aînés du commerce de l'Arménie nouvelle. Leur chef au XIII^e siècle, Benetto Zaccaria, était considéré comme l'ami du roi Léon (3). Les Vénitiens se groupaient autour du sanctuaire de Saint-Marc (4). Les Pisans, remplissant aussi des fonctions de changeurs, n'avaient pas la même organisation. L'Italie donna jusqu'à une maison de Plaisance, sans compter que les Siciliens eurent très tard, grâce à une alliance dynastique que nous connaissons, des privilèges étendus; malgré son palais royal et son duc, sa « court du

ches fendues avec des fers encore plus durs »... « avec des pierres massives cimentées avec du fer et du plomb ». Cf. *ibid.*, pp. 282, 376, château d'Alaïa.

(1) Dans Alishan, *loc. cit.*, église de Sempad; p. 75, année 1251 ou 1256.

(2) *Ibid.*, pp. 77-78.

(3) Desimoni, dans les *Archives de l'Orient latin*, I, p. 434 et suiv.

(4) Alishan, p. 433 et suiv.

roi », ses deux chevetains de service à la douane, la ville appartenait, seulement en ce qui concerne ses revenus et certains droits de justice, au roi d'Arménie. On y voyait, à côté d'Italiens de l'intérieur, comme les Mantouans, des gens de *Mounpouzier*, c'est-à-dire de Montpellier, ou de Barcelone. On trouve même la mention d'une « porte des Allemands (1).

Dans cette foule bariolée, on s'entendait par de nombreux drogmans, qu'on appelait en arménien « kahalatchi ». Les mariages mixtes étaient très fréquents (2) et l'on y vit même un docteur en grammaire, Philippe (3).

Ceci ne signifie pas que l'ancienne civilisation grecque avait totalement disparu; nous avons parlé de son influence dans la troisième des conférences. Nous ajouterons ici seulement que Sempad, le connétable, cependant un demi-latin, le fils de dame Alice, le frère de Héthoum et le baron de Babéron, inscrivait son nom sur un recueil de passages d'Aristote et de Saint Grégoire de Nysse. Il faisait même des vers pour commémorer ses occupations littéraires et il mêlait les souvenirs des malheurs de sa patrie, l'emprisonnement, après la défaite de ses neveux, « les ravages et les ruines », le nom de sa femme Théophane et de ses fils, Héthoum, Ochine et Constantin (4).

Mais, d'un autre côté, le puissant baron Héthoum de Lampron traduisait du latin une *Chronologie des empereurs et des papes* (5).

(1) Alishan, *L'Armeno-Veneto*.

(2) Langlois, ouvr. cité, pp. 439, 445, note 2.

(3) *Ibid.*, p. 49.

(4) Alishan, *Sissouan*, p. 74.

(5) *Ibid.*, p. 85.

Des savants comme Nersès le Gracieux et Nersès de Lampron, au XII^e siècle, travaillaient, en même temps, sur des textes latins et syriens (1), et ce dernier traduisit une partie des lois byzantines « pour exciter la vigilance des soldats » (2).

(1) *Ibid.*, p. 89 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 96.

CHAPITRE IV

La succession royale

Léon avait attiré chez lui la veuve de Raymond d'Antioche, sa nièce Sibylle, plutôt enlevée, sous le prétexte de lui faire voir « la fontaine de Gostin », et l'avait retenue avec son fils.

Il avait désigné, dans les dernières années de son règne, comme héritier du beau royaume qu'il venait de consolider, un prince latin, un Français de la même race que sa seconde femme, la Chypriote, qui ne lui avait pas donné d'héritier (il mentionne une fois « la prière du très pieux seigneur Hugues, illustre roi de Chypre ») (1).

Tel acte de 1210 est donné « avec l'assentiment et l'approbation de notre héritier sire Raymond Roupène, fils de Raymond I^{er}, né de Bohémond, prince d'Antioche »: « cum assensu et concessione heredis nostri. Reymundi Rupiny, filii Remundi primogeniti filii Remondi principis Antiochie » (2). Dans un autre acte de la même année, Léon recommande au grand maître des Hospitaliers « sa personne et celle de notre aimé neveu, héritier légitime, Raymond Rupène, de toute notre terre que nous avons maintenant et celle que, Dieu

(1) *Ibid.*, p. 138.

(2) *Ibid.*, p. 115, n. 5.

aidant, nous pourrions gagner » : « personam nostram et personam dilecti nepotis et heredis nostri legitimi Raimondi Rupini et totam terram nostram quam modo habenus et quem Deo ante acquisituri simus » (1).

Il est question de cet héritier, fils d'Alice, aussi en 1214 (2). Dès 1207 au moins, résidant en Arménie auprès de son parent, Raymond Roupène, qui prend parfois le seul nom arménien de Roupène, donne des chartes, comme « prince d'Antioche par la grâce de Dieu » (3). Léon alla même jusqu'à le faire couronner, le 15 août 1211 (4).

L'héritier du trône avait épousé une latine, Héloïse, fille d'Aimery de Jérusalem (5). Il en eut deux filles, Echive et Marie, dont la dernière épousa Philippe de Monfort (6).

En dehors de cette succession franque, Léon avait donné sa fille, Estéphénie, à Jean de Brienne, roi de Jérusalem, avec une dot de 10.000 besants sarrasinois. Jean devait prétendre à l'héritage de son beau-père, mais il perdit sa femme et le fils qu'elle lui avait donné (7).

Raymond Roupène fut chassé cependant de son héritage d'Antioche par Raymond, comte de Tripoli (8). Alors, entre l'usurpateur et entre Léon, qui voulait se rendre maître de la ville, commença une longue rivalité qui rendit le roi d'Arménie trois fois maître d'Antioche (9).

(1) *Ibid.*, p. 113.

(2) *Ibid.*, p. 122.

(3) *Ibid.*, p. 130 et suiv.

(4) Alishan, *Sissouan*, p. 85.

(5) Langlois, p. 134.

(6) *Lignages d'Outremer* ; aussi Alishan, ouvr. cité, p. 81, note 1.

(7) Langlois, ouvr. cité, p. 123.

(8) *Ibid.*, p. 133.

(9) Une fois en 1216 ; Sempad, p. 643.

La réunion des deux principaux Etats de cette région gréco-arménienne paraissait être faite chaque fois que les soldats de l'Arménien se trouvaient entre les murs de la magnifique capitale ; mais, comme on l'a vu dans les conférences précédentes, une intervention du Pape, qui alla jusqu'à l'excommunication, dont il finit par relever son vassal arménien, empêcha une consolidation légitime de cette possession qui devait rester passagère.

Les dernières années du règne de Léon furent troubles. Il perdit non seulement Antioche, mais, du côté de Byzance et des Turcs, Héraclée, Larendah, ses conquêtes (1). Une attaque des Turcs produisit des dégâts aux possessions royales; de nombreux prisonniers furent pris et le Sultan finit par conserver le territoire qu'il avait pris sur l'Arménie Cilicienne (2).

Des difficultés intérieures avaient affaibli aussi l'Etat. Les seigneurs de Lampron étaient restés des rivaux dangereux; c'est pourquoi Léon, qui avait promis à Héthoum, fils du baron Ochine, la main de sa nièce, Philippa, le fit arrêter avec les siens à Tarse; délivré, Héthoum alla mourir dans un couvent (3). Mais l'avenir de sa maison n'en fut pas détruit.

Se sentant mourir, le roi fit appeler le *katholikos* et tous les grands officiers militaires, avec leurs soldats. Il confia à ce prélat et à Adam de Gastine ou Gostin sa fille Isabelle ou Zabel, qui n'était pas encore mariée. Il fut enseveli à Sis et ses entrailles au couvent d'Agner (4). « Ce fut », dit Mathieu d'Edesse, « un mo-

(1) Sempad, p. 644.

(2) *Ibid.*, p. 645.

(3) *Ibid.*, p. 640.

(4) Guiragos, p. 427; Cf. Alishan, *Sissouan*, pp. 160-163; Langlois, *ouvr. cité*, p. 68.

narque puissant, illustre et terrible envers les peuples infidèles qui entraient dans ses Etats et qui tremblaient devant lui ». Il fut le patron des fils de Kilidch-Ars-lan, établis à Konieh, Ablastha et Néo-Césarée (1).

Le bailli du royaume, ayant écarté, en 1228, les prétentions de Raymond Roupène, pris par trahison et enfermé jusqu'à sa mort par les barons d'Arménie (2), maria Isabelle à Philippe, fils du prince d'Antioche. Donc, de nouveau, les deux Etats voisins, Cilicie et Syrie Septentrionale, s'en trouvèrent réunis.

Mais les barons n'entendaient pas rester sous une domination latine. Ils prétendirent que Philippe avait l'intention de les massacrer. Ils le jetèrent en prison à Partchépert, où il mourut. L'œuvre de Léon en était enrayée, sinon détruite.

Isabelle, « Zabel-Khatoum », s'était enfuie d'abord à Séleucie, chez les Latins et les Hospitaliers (3). On était allé la trouver dans ce refuge pour la ramener de force. Elle fut alors mariée au fils de Constantin, le bailli du royaume, Héthoum, et c'est seulement de cette façon que la lignée des seigneurs de Lampron put recueillir l'héritage de la maison éteinte en ligne masculine des Roupénides (4).

Héthoum (5) ne représenta pas, cependant, ce qu'avaient attendu probablement ceux qui avaient donné la couronne à ce « jeune homme plein de magnanimité et de sagesse, remarquable par sa haute taille, sa large carrure et sa belle prestance », à l'Ar-

(1) P. 405.

(2) Héthoum, dans les *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 485; Amadi, *Chronique de Chypre*, p. 115.

(3) Sempad, pp. 648-649.

(4) Michel le Syrien, pp. 407-409; Vahram, pp. 513-515; Sempad, pp. 646-648; Dardel, pp. 10-11. Cf. Samuel d'Ani, pp. 458-460.

(5) Son portrait, dans Alishan, ouvr. cité, p. 267.

ménien de naissance qui avait remplacé ce Philippe, lequel, d'après le témoignage de Vartam, « détestait les Arméniens et témoignait une grande partialité pour les Francs, ses compatriotes », « violant son serment de maintenir la religion arménienne et d'être un ami de notre nation », « envoyant dans le palais de son père la couronne et le trône glorieux qui lui avaient été donnés » (1).

Ce champion authentique de sa nation resta, cependant, un prince des chevaliers, à la façon de l'Occident. Il donna, le 17 novembre 1256, jour où il arma chevalier son fils Léon, une splendide fête à Mamestie (Missis) en la présence de son père, Constantin, de sa sœur, Marie, comtesse de Jaffa, et de ses deux filles, mariées à Antioche et à Sidon avec des seigneurs français, ses amis; beaucoup d'autres chevaliers y étaient accourus (2).

En 1267, malgré ses malheurs — la défaite par les Egyptiens et la captivité de son fils et successeur, la mort d'un autre fils —, il célébra tout aussi richement l'Epiphanie, devant « tous les princes, tant voisins qu'éloignés » : il pleura sur l'absence de ses deux malheureux fils, celui qui était mort et celui qui était retenu encore prisonnier par le Soudan et qu'il désignait comme des absents ardemment désirés. « Tout le monde, pénétré de douleur, versa des larmes, non seulement les princes, mais encore les prêtres et les docteurs de l'Eglise... Toutefois, le sage et magnifique roi Héthoum reprit possession de lui-même et, se tournant vers les assistants, il adressa des paroles de consolation aux princes, aux prêtres et aux docteurs » (3).

(1) Pp. 442 à 443.

(2) Alishan, ouvr. cité, p. 287.

(3) *Ibid.*, p. 288.

Mais, à côté, quelle humiliation, non seulement à l'égard des puissants Egyptiens, mais aussi à l'égard des Turcs voisins, bien que la monnaie qui porte son effigie d'un côté, et, de l'autre, la légende de Kai-Kobad, puisse, comme celle des rois barbares, portant des portraits impériaux byzantins, symboliser l'acceptation par ces Turcs du type de la bonne monnaie d'Arménie (1)!

Héthoum s'était bien gardé, dès le commencement de son règne, de se créer une situation mauvaise envers ses voisins latins. Le frère même du roi, Sempad, connétable du royaume, emprunta à Simon, le chancelier d'Antioche, les Assises de la principauté, qui étaient venues à celui-ci par Pierre de Ravenel, Thomas le Maréchal et autres « savants et érudits seigneurs d'Antioche » (2).

Héthoum, dont la sœur, Stéphanie, épousa le roi de Chypre, et une autre le bailli de ce royaume (3), essaya même, en dépit de protestations comme celles du moine Vartan de la Montagne Noire contre ce Pharaon qui est le Pape, un synode d'union avec Rome, le premier (4), et cela tout en étant le fondateur de Sainte-Sophie de Sis, église arménienne à l'ancienne façon. La séparation des traditions latines aurait été impossible, du reste, pour celui qui ne régnait pas en son seul nom, mais aussi et surtout au nom de sa femme.

C'est pourquoi tous ses actes sont donnés au nom de « Eython (ou Hétom) par la grâce du Christ Dieu, roi

(1) Alishan, ouvr. cité, p. 455.

La signature de Héthoum, *ibid.*, p. 481.

(2) Voyez nos Conférences plus haut, p. 58. Cf. Dardel, p. 9, note 5; Langlois, ouvr. cité, pp. 14, 33, 38; Alishan, ouvr. cité, p. 447.

(3) *Ibid.*, p. 77.

(4) Daniel, pp. 647-648.

d'Arménie, fils de Constantin, homme noble — ou: de source royale — et Elisabeth, reine, fille de Léon, jadis roi d'Arménie, de la puissante souche des Roupènes, femme dudit roi »: « Eython, Christi Dei (gratia) fidelis rex Armenie, filius Constantiné, stirpis regie et Ehelisabeth regina, ejusdem filia ». En 1245 : « Heton, Dei gratia rex Armenie, filius Constantini nobilis viri, et ego Helysabeth, filia Leonis, ffuondam regis Armenie, de potenti genere Rupinorum et regina, uxor predicti regis Hetonis (1) ».

On s'explique pourquoi, sous lui, le français fut introduit dans la chancellerie royale; dans cette langue fut écrit même l'acte du mariage de la fille d'Héthoum, en 1252 (2).

Il eut des démêlés avec Constantin de Lampron, appartenant à la famille dont il venait lui-même, et ces démêlés amenèrent, en 1237, l'intervention du Pape (3).

En roi ami des latins, en client du Pape, il pouvait s'appuyer, dans ses guerres malheureuses contre les Turcs, sur les Templiers, qui avaient donné déjà à Constantin le bailli un secours de 400 chevaliers (4), et même sur les Teutons, auxquels il céda le château de Haroun (5). Avec leur aide sans doute, il releva les murs de Tarse, en 1238 (6): c'est à Tarse qu'il

(1) Langlois, ouvr. cité, p. 141, 143, 149, n. 19.

(2) *Ibid.* ; Guillaume de Nangis, Dom. Bouquet, vol. XX, p. 368 et suiv.; Langlois, ouvr. cité, p. 53.

(3) Mas-Latrie, *Histoire de Chypre*, t. II, p. 60.

(4) Sempad, p. 646.

(5) Langlois, ouvr. cité, p. 57.

(6) Alishan, *Sissouan*, p. 314. Un châtelain, Guiscard, en 1248, p. 332.

avait été attaqué, dès 1226 par les Turcs de Kai-Khosrou (1).

Malgré ses alliances, Héthoum finit cependant par donner au Sultan de Turquie un contingent de trente lances payées pour quatre mois; nous avons déjà dit qu'il employait une monnaie portant aussi le nom de cet Infidèle et ajoutons qu'il a admis la proclamation du Coran une fois par an à Sis, en signe de vassalité (2).

Pour finir de caractériser cette politique latine, nous noterons que les filles de Héthoum se marièrent à des latins : Sibylle à Bohémond VI d'Antioche, Euphémie à Julien, fils de la dame de Sidon, Ritha, au sire de la Roche; Marie, à Guy d'Ibelin, Isabelle restant non mariée. Ses fils, Léon et Thoros, avaient été faits chevaliers à la façon de l'Occident, comme n'importe quel prince latin de croisade (3). Le roi, à demi croisé, aurait voulu même, à un certain moment, offrir l'Arménie à Louis IX, au moment de la grande expédition française en Orient : si on peut mettre en doute ce fait lui-même, l'affirmation dans la chronique française contemporaine sert à montrer encore plus combien ce royaume d'Arménie dépendait de la généralité du monde latin d'Occident, sous sa forme française.

(1) Langlois, ouvr. cité, p. 213 et note 2.

(2) Dardel, p. 11, note 1.

(3) Sempad, p. 651.

CHAPITRE V

Entre Turcs, Mongols et Egyptiens

Déjà Héthoum avait dû, cependant, recourir à l'appui des Mongols, la nouvelle force formidable qui se levait en Orient, encore païenne, soupçonnée d'avoir des tendances chrétiennes et, en tous cas, pour des raisons géographiques, dirigée vers ces rivages de la Méditerranée dont la plus large partie appartenait au Soudan d'Égypte, possesseur de la Syrie et, donc, ennemi naturel de ces nouveaux Perses, de ces héritiers de Dchinguiz-Khan. Dès 1235, les « archers » avaient pris Ani et dévasté la Géorgie (1).

En 1249-1251, le connétable Sempad remplit la première mission arménienne auprès de cette Cour païenne, sous le règne de Mangou (2). En 1254, Héthoum lui-même s'y rendit pour obtenir un diplôme de confirmation, ce qu'on appelle là-bas un yassak.

Cependant, les Egyptiens n'en furent pas retenus dans l'exécution de leurs desseins. Dans la grande bataille des « Portes d'Arménie » ou Derbesak (24 août 1266) les deux fils du roi furent, nous l'avons déjà dit, battus : Thoros périt, Léon fut pris et mené de-

(1) Samuel d'Ani, p. 460.

(2) Sempad, p. 651; Dardel, pp. 11-12; Vincent de Beauvais.

vant le Soudan. La nouvelle capitale de Sis brûla jusqu'aux tombeaux des rois.

La réponse du Khan fut la prise d'Alep et le roi d'Arménie lui-même eut la satisfaction de pouvoir détruire la « cité de Saladin ». Mais une nouvelle campagne des Egyptiens finit par la retraite sur Gaza (1). Abaga, le Mongol, refusa nettement de continuer son appui, et Héthoum put faire lui-même sa paix, et regagna, au prix du grand sacrifice, son fils (2).

Le roi n'avait pas été encouragé non plus par l'Occident, et le légat, envoyé par le Pape, refusa même les dons du roi, se soustrayant à toute discussion avec l'envoyé du katholikos, qui était cependant le savant Mékhitar, jusqu'au moment où toutes les conditions de l'union eussent été acceptées (3).

C'est dans ces tristes circonstances que Héthoum, cependant le conquérant de Marach, finit ses jours, en 1270, comme le moine Macarius (4).

Léon III, le seul survivant de ses fils, fut aussitôt sacré à Tarse, Sis étant encore en ruines, le 13 janvier 1271 (5). Il prit le titre de « *en Crist Deu feel, roy de tote Hermenie, fiz dou Deu amant e bien aorant sant roy d'Armenie Hayton, en Crist reposé, de puisanz et haus Ropinanz* » (6). Héthoum fut enseveli au monastère de Trazarg.

(1) Dardel, pp. 13-14; Haython, pp. 177-178 ; Héthoum, Chronique, p. 487, dans les *Historiens Arméniens des Croisades*, vol. I, p. 539-540.

(2) Sources citées ; Dardel, p. 14-15 ; Samuel d'Ani, p. 462; cf. Haython, p. 33; Vahram, p. 523; Langlois, ouvr. cité, p. 215-216.

(3) *Historiens Arméniens*, I, p. 691 et suiv. ; Alishan, *Sissouan*, p. 107.

(4) Dardel, pp. 14-15; Samuel d'Ani, p. 462.

(5) Samuel d'Ani, p. 462.

(6) Langlois, ouvr. cité, p. 151-152.

Agé de trente-cinq ans, le nouveau roi fut un prince charitable, pieux et modeste, fondateur d'écoles (1), mais son règne sera rempli, comme la dernière partie de celui de son prédécesseur, par cette grande querelle entre Mongols et Egyptiens, dont les proportions dépassaient de beaucoup le rôle que jouait et pouvait s'attribuer l'Arménie Cilicienne. Il crut, comme Héthoum, que c'était pour le sauver, lui aussi, que la guerre avait repris entre les Tatars d'Abaga et les gens du Soudan en 1277 (2). Le Khan aurait offert à son vassal chrétien « le royaume de Turquie », que celui-ci eut le bon sens de refuser.

Les Arméniens prirent part à la bataille de Homs (30 octobre 1282) qui finit par la victoire du Soudan et la retraite désastreuse des Mongols et de leurs alliés (3). Avant et après cette épreuve — sous son règne brûla Sainte-Sophie de Tarse (4) — Léon conserva le français usuel pour ses actes (dans les actes latins) : (5) ; la charte pour les Génois, donnée en 1288, est en arménien (6) : « *en Deu fecl roy de tote Hermenie* », ou bien : « véritable serviteur de Dieu, par sa grâce et sa miséricorde roi de tous les Arméniens » (7).

Au bout de tous ses efforts, le traité du 7 mai 1285 imposa à Léon de payer un tribut de 500.000 direms par an, avec le don de 25 chevaux, de 25 mules, de 10.000 « bonnes plaques de fer à clous ». Il rendra les prisonniers, accordera des dédommagements. Et même, alors que le roi restituera les captifs qui sont

(1) Sources citées.

(2) Haythou, pp. 179, 180, 251.

(3) *Ibid.*, pp. 181-184.

(4) Vahram, p. 525 et suiv.

(5) Langlois, ouvr. cité, p. 13.

(6) *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 746 et suiv.

(7) Sources citées.

baptisés, le Soudan retiendra ceux qui sont passés à l'Islam (1).

Léon III mourut le 8 janvier 1289. Il laissa des filles, dont Isabelle, qui épousa Amaury de Tyr, Ritha, qui se maria avec le fils d'Andronic Paléologue, Théophano, qui devint la femme du despote d'Epire, Jean Ange (2).

Mais les fils du roi mort ne purent pas s'entendre et une nouvelle calamité s'ajouta à celle qui s'était abattue sur ce royaume agonisant. Héthoum II, qui était entré dans les ordres, à savoir comme frère mineur, laissa le pouvoir à son frère Thoros, pour revenir dans un an (1292 à 1294). De nouveau, cependant, il se retira au couvent de Mamistie et il en revint pour réclamer le trône. Devenu le Frère Mineur Jean — l'influence latine pouvait-elle s'affirmer plus que cela? —, il part avec Thoros pour Constantinople, où Ritha jouait le rôle impérial qu'on a vu. Comme ils revinrent après six mois, le régent qu'ils avaient laissé, leur propre frère, Sembat ou Sempad (le Borgne), refusa de les recevoir. Il fut lui-même solennellement couronné en 1296 (3).

Par Chypre, les deux princes évincés retournèrent dans la capitale byzantine. Comme leur intention était de se rendre auprès de leur maître mongol, Gazan, Sempad les y précéda, gagnant l'appui du Khan, dont il épousa une parente. Un autre cas était arrivé au XIII^e siècle: celui du connétable Sempad, qui nomma son fils Tatar (4).

Héthoum et Thoros furent emprisonnés à la Cour du

(1) Langlois, ouvr. cité, pp. 217 et suiv.

(2) Dardel, p. 16, note I.

(3) Chronique, dans Alishan, ouvr. cité, p. 259.

(4) P. 74.

Mongol et, comme un autre frère, Constantin, s'était levé en armes, l'un d'eux fut aveuglé, l'autre tué (1). Constantin lui-même fut cependant chassé et Héthoum, à demi aveugle, qui avait d'abord refusé de reprendre le pouvoir (2), ce pouvoir qu'il avait tant de fois abandonné (3), consentit à accepter, avec le titre de régent, une vraie situation royale, comme à l'époque où il pouvait s'intituler « feal en Jesu-Crist, par la grâce et miséricorde de Dieu, roi de tous les Armens », ou ailleurs : « aimant et bien creable signor d'Ermenie » ; ou enfin « en Crist feal roy de tote Ermenie, fis dou Crist aimant et bien creable signor d'Ermenie Thoros et en nom du segont roy amant et bien adorant roi de toute Ermenie Lyon en Crist reposé, des puissans et haus Ropinans » (4).

De nouveau, l'offensive des Mongols contre les Egyptiens se prononçait. Le Khan, Ghazan, promettait, en 1302, de rendre la Palestine aux chrétiens : au moins c'est ce qu'affirment les sources arméniennes. Il passa l'hiver sur l'Euphrate. Le roi Héthoum était déjà venu devant lui, ainsi que le seigneur de Tyr, les Grands Maîtres du Temple et de l'Hôpital. Mais, encore une fois, les Tatars s'arrêtèrent. L'année suivante, en 1303, Homs fut prise et les habitants massacrés. On se battit aussi près de Damas. Le Frère Mineur qui était maintenant le roi d'Arménie en fut cependant consolé par la part importante qu'il prit à la bataille ; même il put entrer à Jérusalem en libérateur, nouvel Héraclius ou Godefroi de Bouillon. La Ville Sainte vit donc

(1) Sempad, p. 654 et suiv. ; Samuel d'Ani, pp. 463-465 ; Haython, p. 209 et suiv.

(2) Ses plaintes, dans les *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 550 et suiv. Cf. Haython, p. 188.

(3) Haython, pp. 328-329 ; Dardel, p. 16 et note 3.

(4) Langlois, ouvr. cité, pp. 13, 154, 159 et suiv. ; année 1288, privilège pour les Génois. Ailleurs, p. 166-167.

de nouveau la joie des grands triomphes de l'Eglise : l'office fut célébré devant un roi chrétien. On lui fit faire le pèlerinage des Lieux Saints et gravir les marches du Calvaire (1).

A cette époque, se rendant auprès de Ghazan, Héthoum en obtint mille Mongols et de l'argent pour un second mille (2). Sempad parle d'une avance des Arméniens, avec 10.000 hommes, jusqu'aux « environs du Caire » (3). Cependant, la retraite sur l'Euphrate fut désastreuse pour les Mongols. Ghazan, auquel, de nouveau, le roi enthousiaste se présenta, aurait versé des larmes, mais il ne bougea pas, et les siens finirent par l'empoisonner (4).

A cette époque, dans leur propre voisinage, les Arméniens avaient paru déjà dans l'île de Tortose, dès 1301 (5).

Dulaurier a présenté, aussi d'après le chroniqueur arabe Aboul-Faradj, en détails, l'histoire de cette vraie croisade arménienne, dans laquelle l'initiative, l'enthousiasme héroïque, le fanatisme religieux appartiennent à cet ancien roi vêtu de bure qui, oubliant les intérêts de son royaume, ne pensait qu'à la délivrance de la Terre Sainte (6). C'est lui qui mit en mouvement les lourds « tomans » des Mongols, excellents archers, qui se laissaient tromper par les ruses enfantines des « Turcs » qu'étaient les gens du Soudan. Ce fut par

(1) Sempad, p. 660.

(2) Haython, pp. 197-198, 204, 206, 321 et suiv., 325; Sempad, p. 661 et suiv.

(3) Sempad, pp. 657-658.

(4) *Ibid.*, pp. 661 à 664.

(5) Haython, p. 199; Alishan, pp. 479 et suiv.; notre *Philippe de Mézières*, pp. 34-35.

Dulaurier renvoie aux sources : *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 545 et suiv.

(6) Haython, p. 188.

ses interventions pressantes, désespérées, que le Khan, successeur des vieux rois de Perse, consentit à prendre sur lui, contre ces « Romains » du Caire, un rôle qui n'était pas dans les traditions et les buts naturels de la « horde ». Après la mort de Ghazan, la politique des Mongols changera cependant et Héthoum, réduit à ses propres moyens, sera content de pouvoir repousser les incursions vengeresses des Egyptiens qu'il avait provoqués. Il n'aura qu'en 1305 un succès passer à Lajazzo (1).

Le Pape se sentait, à ce moment, si lié au sort de l'Arménie qu'il entretenait une correspondance avec les moines de la Montagne Noire, expulsés par les Sarrasins, avec leur chef qui voyagea à Gênes et y bâtit une de ces chapelles qui servaient de centre à la diaspora des Arméniens chassés de leur patrie (2).

Nous avons déjà dit que Héthoum paraît comme l'initiateur enflammé de la croisade qui fut ensuite transporté en Chypre. Il y avait, du reste, dans la famille, les mêmes tendances vers l'idéal religieux. Son frère Baudouin, qui devint l'évêque Jean, consacra un « chant » au monarque, présenté comme le « brave berger qui sacrifie sa personne pour les besoins de sa nation » et célébra la Vierge Marie dans un autre « chant », sans compter les vers pour sa nièce Euphémie et ses fils, Balian, Jean et Marguerite. Ce « grand docteur » représente le même esprit que le prince infatigable à la poursuite des Infidèles (3).

On était, du reste, à ce moment, très disposé à la croisade (4). Avec ou sans les Mongols, tout sera déterminé en Orient par son idée.

(1) *Ibid.*, pp. 43, 331.

(2) Alishan, *Sissouan*, p. 491.

(3) *Ibid.*, pp. 152-155.

(4) *Philippe de Mézières*, p. 34 et suiv.

Déjà, pendant les querelles entre les fils de Léon III, des croisés s'étaient mis sous les ordres du roi d'Arménie, comme Othes de Granson, ancien compagnon du prince anglais Edouard, et d'autres chevaliers de Chypre (1). Le roi de Géorgie était prêt, lui aussi, à suivre ce Khan Ghazan, qui, tout en étant si nul de figure que « entre XXm chevaliers, l'on ne poust avoir trouvé une plus petite personne ne de façon plus laide » (2), rêvait de la conquête de Bagdad. En 1298-1299, les deux rois chrétiens participèrent à la revanche mongole de Homs (3).

Haython de Gorigos, le propagandiste de la croisade, petit-fils de Héthoum Ier, avait épousé Isabelle d'Ibelin, fille de Marie, elle-même fille du même Héthoum (4). Il chercha quelque temps un abri à Piskopi, dans l'île de Chypre (5). Ses écrits, dictés en français, « en romanz », « de sa bouche, sanz note ne exemple », à Nicole Falcon, de Toul, traduits en latin, puis rendus en français par Jean le Long, représentent toutes les espérances vaines, tout l'optimisme imaginaire de l'Arménie à cette époque (6). Haython affirme que, jadis, Héthoum, son roi, avait osé demander au Khan de devenir chrétien, assurant à tous les chrétiens la paix, l'exemption de taxes et leur rendant la Terre Sainte, ainsi que, bien entendu, ce que le roi lui-même avait pu perdre jusque là.

Nous avons touché déjà, dans nos conférences, à

(1) Hayton, pp. 326-327.

(2) *Ibid.*, p. 195.

(3) *Historiens Arméniens des Croisades*, II, p. xxxii.

(4) *Ibid.*, p. xxxviii.

(5) Haython, pp. 206, 212-213.

(6) Voy. la préface de Kohler à l'édition de cette œuvre, pp. LXXXV, CI et suiv., CXIX et suiv., CXXII et suiv.

l'authenticité plus ou moins douteuse de cette offre; en tous cas, le secours tatar devait être assuré même pour de nouvelles croisades (1).

Du côté des ennemis, le prêcheur de croisade reconnaît que « la gent du Soudan d'Egipte est mout engeigneuse à prendre citez et chastiaus », mais l'Egipte n'a de fortifications qu'à Alexandrie; elle est sujette à une invasion des Nubiens, et les chrétiens du Liban, « bons sergans », pourraient se jeter sur la Syrie (il y a aussi des habitants chrétiens « que sont bons sergans » du côté d'Antioche). On pourrait commencer par un « petit passage » qui aurait sa base dans l'île de Chypre, pour passer ensuite, à l'époque où l'air est plus sain, donc après la Saint-Michel, par Tortose en Arménie (2).

Après tant de désillusions, le puissant secours des Tatars paraissait assuré. Le successeur de Ghazan, Kharbendah, serait le fils d'une mère chrétienne qui l'aurait fait baptiser du nom de Nicolas (sur ce point aussi, il a été question dans nos conférences); cette katoun « Eroc » aurait conservé sa chapelle et elle entretenait un chapelain, s'il faut en croire notre auteur de projets (3).

Ces opinions furent présentées au moment où des envoyés d'Arménie visitaient le roi d'Angleterre (4), passant en France, à Poitiers, en 1307-1308, chez le Pape, où Haython représentait aussi les intérêts de son

(1) Chapitre XXIII, pp. 163 et suiv. Cf. aussi, Langlois, ouvr. cité, pp. 163 et suiv., 215, 216.

(2) Pp. 222 et suiv., 234 et suiv., 237, 242 et suiv., 245-247. Pour la Géorgie, *ibid.*, pp. 128-129.

(3) Pp. 330-332.

(4) Rymer, *Foedera*, IV, 110 ; Alishan, *Sissouan*, p. 271. Pour Guillaume Adam, l'Arménie est un mauvais pays, entaché de trahison et crimes.

patron, le prince de Tyr, régent de Chypre, révolté contre son roi, et elles exercèrent une certaine influence sur les tentatives de croisade qui suivirent (1).

L'Arménie reprenait, à ce moment, ses relations de commerce avec l'Occident : Venise (2), Gênes (3), Pise (4), la Catalogne. Le seigneur de cette région, Jacques d'Aragon, avait envoyé même deux missions en Arménie et, dès l'époque de Sempad, il avait reçu deux fois des ambassadeurs arméniens; il fut même question d'un mariage entre la fille de Jacques et le roi Ochine (5). Des gens de Montpellier fréquentaient déjà l'Arménie.

Dans les troubles provoqués par les Mongols et les Egyptiens, au milieu de ces guerres pour la possession de la Syrie de la part des premiers, Léon IV, fils de Marguerite de Lusignan, le pupille de Haython, trouva, après un an de règne (6), une mort misérable. Il fut étranglé par le général mongol Bilarghou, avec le frère de son père, le vieux Héthoum, sous Anazarbe, le 17 novembre 1307; quarante autres chefs périrent à cette occasion et la punition tardive de l'assassin, par ordre du Khan, ne fait pas disparaître l'odieux de ce crime perpétré contre les chefs d'une nation alliée.

Ochine, autre fils de Léon III, prit donc l'héritage royal, en 1308 (7). Ce fut encore un roi ami des la-

(1) Kohler, *loc. cit.*, p. xxxv et suiv.

(2) Langlois, *ouvr. cité*, p. 166 et suiv., 176-177, 179 et suiv., année 1307.

(3) *Ibid.*, pp. 12-13, année 1288.

(4) Langlois, *ouvr. cité*, pp. 100-101.

(5) C. Marinesco, *La Catalogne et l'Arménie au temps de Jacques II* (dans les « Mélanges de l'École Roumaine en France », 1923).

(6) Samuel d'Ani, p. 465.

(7) Haython, pp. 206-209 ; Samuel d'Ani, p. 463 ; Sempad, pp. 662-665. Cf. Samuel d'Ani, p. 466.

tins, qui épousa tour à tour : Agnès, la sœur d'Amaury de Tyr, et cette Jeanne de Tarente, qui était aussi une princesse française, appartenant à la maison d'Anjou (1). La sœur d'Ochine, Isabelle, fut la femme d'Amaury : elle fut tuée, avec deux de ses enfants, Henri et Hugues, par Ochine de Gorigos; les deux autres, Bohémond et Jean, se retirèrent à Rhodes (2).

La révolte en Chypre d'Amaury de Tyr eut donc des conséquences importantes pour l'Arménie aussi (3). Le roi de Chypre, Henri, fut enfermé à Lampron, puis à Partchépert et il y fut sujet aux pires avanies; on entendit dire aux Arméniens qui soutenaient la piraterie dirigée contre Chypre : « L'Arménie ne craint pas Chypre » (4).

Déjà, sous le roi Sempad, le sénéchal de Chypre et son parent, Baudouin d'Ybelin, avaient été retenus dans le château de Tarse. Les chroniqueurs chypriotes conservèrent la mémoire de cet acte de brutale cruauté et l'Italien qui, plus tard, traduisit le récit, présente « les seigneurs d'Arménie sachant faire bonne mine à leurs hôtes et voisins », alors que, « à l'intérieur, ils sont pleins de malice, de déloyauté, de tromperie et de trahison ». Un moment vint même où les Chypriotes faisaient mine de vouloir détruire le port arménien de Lajazzo (5).

(1) Dardel, pp. 18-21.

(2) *Ibid.*, pp. 19-23.

(3) Sempad, p. 666.

(4) L'Armenia non teme o dubita de Cypro ; Amadi, pp. 313, 314, 324, 325, 372, 394, 395 — aux pages 299, 300, mention de supplices en Arménie, où fut exécuté, en 1309, le maréchal Ochine.

(5) Amadi, pp. 394, 395.

CHAPITRE VI

**Tentative d'union catholique des Lusignan
Fin du Royaume**

Pour mieux gagner les Occidentaux, qu'on invitait sans cesse aux passages, un concile d'Union fut rassemblé à Sis, dans l'église du latinophrone Léon, à Sainte-Sophie, en 1309 (1). Samuel d'Ani paraît avoir vu lui-même cette assemblée de moines, de prêtres et de diacres, de docteurs, d'évêques « et beaucoup de peuple, hommes et femmes » qui refusèrent d'accepter l'usage de l'eau dans le calice à la messe et autres innovations. Ce fut en vain qu'Ochine, avec le Patriarche et les grands, fit enfermer les docteurs dans une forteresse, qu'il ordonna de massacrer jusqu'à des femmes, qu'il fit périr en Chypre les moines déportés (2). Un nouveau concile, à Adana, en 1314, ne réussit pas plus (3).

Ces conciles, comme aussi celui de 1316, à Adana encore, dans l'église de Saint-Ménas, appartenant au Palais Royal, conservaient cependant tout leur prestige: les archevêques de Tarse, de Sis, les évêques

(1) Cf. Langlois, *ouvr. cité*, p. 59.

(2) Pp. 466 à 467 — Sur le conflit entre le roi Ochine et Sempad, Haython, p. 9.

(3) Kohler, *loc. cit.*, pp. XLV.

d'Adana, de Taron, d'Anazarbe, de Mamestie, de Mauleon, de Partchépert, de Gaban, de Marach, d'Ankyre, etc., y assistaient à côté des abbés et des docteurs réunis au roi « pieux et aimant le Christ », à Ochine, à son frère Alinakh, seigneur de Tarse et de Lampron, au maréchal, au général, au sénéchal, au proximos, aux barons, seigneurs de châteaux (1).

La croisade arménienne dut donc échouer. Ochine fut laissé seul à combattre contre les Egyptiens, anciens ennemis, et contre les forces nouvelles du Grand Caraman (2). En 1320, « il mourait en Jésus-Christ » au moment d'une nouvelle attaque de la part des gens du Soudan (3).

De son mariage avec Isabelle de Chypre était né, en 1310, un enfant, Léon, qui coûta la vie à sa mère. Il fut proclamé roi à dix ans et on le maria à Alice, la fille du tout-puissant baron du pays, Ochine, l'assassin d'Isabelle, qui s'installa, avec un conseil de trois membres comme bailli du royaume (4). Celui-ci eut à affronter les bandes « romaines », anatoliennes de Timourtach, mais surtout les Egyptiens qui, en 1321, se rendirent maître de Lajazzo, dont le royaume tirait ses revenus les plus importants (5). Les habitants se sauvèrent en Chypre, pendant que la ville était détruite.

Neuf vaisseaux du roi voisin sauvèrent les habitants, pendant que la citadelle brûlait, mais il ne s'agissait que de la ruine du riche port rival de ceux du Soudan. « Nous crûmes », écrit un contemporain, « que la terre allait être bouleversée, que nous allions

(1) Alishan, *Sissouan*, p. 299.

(2) Sempad, p. 666.

(3) *Ibid.*, p. 666.

(4) Dardel, pp. 19-23.

(5) Alishan, *loc. cit.*, p. 465.

être massacrés tous. » Après le départ des Sarrazins, la ville fut reconstruite avec les 50.000 florins d'or envoyés par le Pape (1) et la citadelle en fut « plus forte et plus belle », d'autant plus que le Soudan conclut une paix qui consacrait cet état de choses (2).

Il avait fallu l'autorité du *katholikos* et du sire de Lampron pour pouvoir obtenir cette paix qui scellait cependant la défaite (3).

En 1328 (mais dès 1326, Sanudo lui écrivait pour lui rapporter les efforts qu'il avait faits pour soutenir ses ambassadeurs auprès du Pape, du roi de France et du comte de Hainaut; et lui-même avait écrit au roi d'Angleterre (4), le roi, devenu majeur, essaya un coup contre les barons, vrais maîtres du pays. Il fit arrêter Ochine de Gorigos, son beau-père, et Constantin de Lampron et les condamna à mort. Puis, s'étant débarrassé par le bourreau de sa femme arménienne, — une cousine épousée par permission spéciale du Pape (5), — accusée d'adultère, il montra ses préférences latines en épousant la veuve du roi Henri de Chypre, Constance, qui était la propre fille du roi de Sicile, en 1330 (6). Les Siciliens eurent donc aussi leurs privilèges de commerce, et celui des marchands de Montpellier, qu'avait accordé déjà Ochine, fut renouvelé (7).

Aussitôt après le meurtre des barons, Léon fit venir ses parents, les fils d'Amaury, Jean et Bohémond de

(1) Nersès-Palin, dans Alishan, *loc. cit.*, p. 466.

(2) *Ibid.*, p. 470.

(3) Sempad, pp. 667-668; Samuel d'Ani, pp. 366-467.

(4) Alishan, *Sissouan*, p. 467, note 1.

(5) Morgan, *ouvr. cité*, p. 256.

(6) Samuel d'Ani, p. 671; Dardel, p. 24. Privilège des Vénitiens en 1321; Langlois, p. 182 et suiv.; en 1333, p. 193 et suiv.

(7) *Ibid.*, pp. 12-13; *Historiens Arméniens des Croisades*, I, pp. 754 et suiv., 756 et suiv.

Lusignan, préparant ainsi leur succession au trône : le premier épousa Sultane, fille du roi de Géorgie ; l'autre, qui était seigneur de Gorigos, la fille du maréchal Baudouin. Un troisième membre de cette famille, Guy, élevé à Constantinople auprès de l'impératrice Marie, fut gouverneur de Phères, en Macédoine, enfin mari d'une princesse byzantine (1) ; il sera proclamé héritier du trône (2). Du reste, parmi ces Lusignan, Agnès, fille d'Amaury, avait été la femme de Léon IV (3).

Mais la situation de ce pauvre royaume devenait de plus en plus intenable ; en 1335, le pays fut dévasté jusqu'à Tarse (4). L'émir d'Alep pilla, en 1339, Sis (5). Antioche fut offerte, dès 1332 aux Hospitaliers pour la défendre et ils la refusèrent (6). Dans ces circonstances, lorsqu'on devait recourir jusqu'à telle maison de banque de Florence, celle des Bardi, pour avoir des secours (7), et lorsqu'on devait céder aux Egyptiens « la glorieuse Ayas qu'on avait reconstruite avec tant d'or » (8), avec quatorze autres châteaux, Léon, « feel de Jesu-Crist, par la grâce et la misericorde de Dieu roy de tous les Armens, fis dou devot et feel en Crist roy Ossim, fils de bone memoire roy Leon, haut et puissant des Rossignans » (9) — en 1333, il si-

(1) Voyer Iorga, *Latins et Grecs d'Orient* dans la « *Byzantinische Zeitschrift* », année 1910.

(2) Dardel, p. 21.

(3) *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 683. Cf. Langlois, ouvr. cité, p. 93.

(4) Sempad, pp. 671-672.

(5) Samuel d'Ani, p. 468.

(6) Langlois, ouvr. cité, p. 77.

(7) *Ibid.*, p. 195, § 41, année 1335.

(8) Alishan, *Sissouan*, p. 469.

(9) Langlois, ouvr. cité, p. 182.

gne : « Leon rex omnium Hermenorum » (1) —, mourait assassiné, en 1341, ne laissant pas d'enfants. Tout l'avenir de l'Arménie, si menacée, dépendait du conflit immanquable entre les Lusignan et les barons du pays, entre les latinophrones et les partisans de l'ancienne religion.

Jean de Lusignan prit le gouvernement du royaume, son frère, Guy, étant chez les « Grecs », et celui-ci se refusa quelque temps à prendre un pareil héritage. Il ne vint en Arménie qu'en 1342, quand il fut couronné (2).

Il commença, vrai roi de revanche, en refusant de payer le tribut au Soudan, réclamant, en Chypre, contre le roi Hugues IV, l'héritage d'Amaury et de son frère Hugues, mort en Arménie (3) (un autre frère, Bohémond, présentera les mêmes prétentions) (4), en se préparant enfin pour la lutte contre les Infidèles, pour la noble fonction de croisade (son frère, Jean, mourut à Sis le 17 août 1364) (5).

La première question qui se posait était celle du concile d'union avec Rome. Le Pape Clément VI offrit, tout en critiquant certains abus des Ordres de Chevalerie, aux Arméniens, en échange de l'abdication au schisme, 12.000 écus d'or par an et mille chevaliers (6).

L'Union avait eu toujours des partisans (7), qui adressaient des missives datées d'Adana, 7 mars,

(1) *Ibid.*, p. 194.

(2) Dardel, p. 21, § 26.

(3) *Ibid.*, p. 22 et suiv.

(4) *Ibid.*, p. 24 et suiv.

(5) *Ibid.*, pp. 30-31, § 40.

(6) *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 707.

(7) Rymer, tome II, 4e partie, p. 141; cité dans les *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 706, note 1 : lettre du roi d'Angleterre, Edouard III.

11^e indiction. Le Pape entendait employer cette minorité amie des Latins, pour arriver à ses buts; or, la majorité était de beaucoup plus nombreuses et elle suivait ce Nersès Balients (Baghos), évêque d'Ourmiah et de Manazguerd, qui avait attaqué les latins, — jadis, un baron arménien, Constantin, dit « le fileur de poils de chèvre », avait été exilé par Héthoum II pour avoir embrassé la foi romaine (1) —, auquel un Mineur, Daniel de Tebris (*de Thaurisio*), opposa, en 1341, une « réponse aux erreurs imposées aux Arméniens » (2).

Le synode de 1342 réunit six archevêques, vingt-deux évêques, dix abbés, cinq docteurs. Les opinions de Daniel furent acceptées et celui-ci sera chargé, en 1344, avec deux autres, d'une mission à Avignon, où il sera promu évêque de Bostra (3). Il ira même jusque chez le roi de France (4).

Du reste, des articles de dogme avaient été déjà envoyés par le Saint-Siège, invitant les Occidentaux à faire la paix qui, seule, pouvait permettre de secourir l'Arménie (5).

Encore une fois, le vieil esprit de fanatisme religieux, préférant, comme à Byzance, les musulmans aux catholiques, se réveilla. On tua Guy avec Bohémond « et tous les François qu'il avoit amenez avecques lui en Armenye », le 17 novembre 1344 (6); les corps furent enterrés à Adana, où le roi faisait

(1) Samuel d'Ani, p. 463.

(2) Rinaldi, année 1341, § 49 et 69 ; Martiene et Durand, VII, pp. 310-413. Cf. *Historiens Arméniens des Croisades*, II, p. 638.

(3) *Ibid.*, I, pp. 703-705.

(4) Dardel, p. 27.

(5) *Histoires Arméniens des Croisades*, II, p. 708. Cf. *ibid.*, pp. 706-707, note 1 ; Alishan, *Sissouan*, pp. 155-156, 494-495.

(6) Dardel, pp. 27, 35.

sa résidence (1). Le champion de croisade avait expié aussi, « à tort et sans cause », comme ce sera le cas pour Pierre I^{er}, le Vaillant en Chypre, « parce que il estoit advis à aucuns Armins que il travailloit et que trop souvent les menoit en guerre ». « Et avec eulx », dit la chronique, « périrent moult grand nombre de gens d'armes que il avoit amenez en sa compaignie du païs de Ponent pour garder le païs d'Armenye » (2), « 300 personnes de France ». Tel prêtre du roi fut assassiné pendant la messe. Et le dernier chroniqueur d'Arménie, un moine français, écrira, comme, plus tard, Guillaume Machaut, autre Français, pour le crime de Nicosie: « Ce fut pitiéés et dommaige de la mort d'un si noble prince, pour la crestienté, car il estoit hardi, pieux et de grant entreprise » (3).

De la branche arménienne des Lusignan restait seulement une Isabelle, en latinité : Marguerite, fille de Guy, qui épousa Manuel Cantacuzène, despote de Morée (4), et Bohémond, fils de Jean, l'ancien régent (5).

Aussitôt après le meurtre détestable, on se rassembla pour discuter la situation. Certains déploraient le crime, tel autre déclarait prendre « sur son cou » le péché. Aussitôt, disent les Latins, la salle s'écroula et le cou du blasphémateur s'accrocha à un clou. La couronne fut attribuée à un représentant du localisme religieux, Constantin, qui épousa Marie, fille d'Ochine de Gorigos et de la veuve du roi Ochine,

(1) *Ibid.*, p. 29.

(2) Voyez *ibid.*, p. 55.

(3) Dardel, p. 30, § 39.

(4) *Ibid.*, pp. 37-38.

(5) *Ibid.*, pp. 30-31, § 40.

la princesse Jeanne de Tarente (1). Il était le fils de Baudouin et de Mariune (2) et avait nommé ses fils : Ochine et Léon (3). Prince d'une haute ambition, il voulut éterniser son nom en frappant des pièces d'or (4) avec son portrait couronné, à cheval et, sur le revers, le château de Sis.

Mais l'élu de la résistance au latinisme dut faire aussitôt volte-face. Il accueillit favorablement les envoyés de Guy, qui revenaient d'Avignon. Les corps du feu roi et de son frère furent transportés solennellement à Notre-Dame de la Colonne, dans la ville de Tarse. Et l'acte d'Union fut enfin accepté par serment et dûment scellé (5).

Au moment où la peste dévastait Sis, en 1347-1348, les premiers secours en argent du Saint-Siège arrivèrent (6); avec l'aide des Hospitaliers, on put même reprendre Lajazzo (7). Une ligue se forma pour secourir l'Arménie, en 1350. Avec les Hospitaliers, Constantin, qui perdit Tarse (8), dont Ochine venait de refaire, en 1329, le château (9), avait réussi à récupérer sur le Soudan Alexandrette (10). Seulement, à la paix avec l'Égypte, il fallut renoncer à Tarse, aussi bien qu'à Adana et à Gorigos (11).

(1) Dardel, p. 19, § 22. Cf. *ibid.*, p. 29-31, § 38-40 ; *Historiens Arméniens des Croisades*, II, p. LV.

(2) Alishan, *Sissouan*, p. 165. Cf. *ibid.*, pp. 319-320.

(3) *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 707 et note 3.

(4) Reproduites dans Alishan, *ouvr. cité*, p. 247.

(5) Dardel, *loc. cit.*

(6) *Historiens Arméniens des Croisades*, I, pp. 708-709.

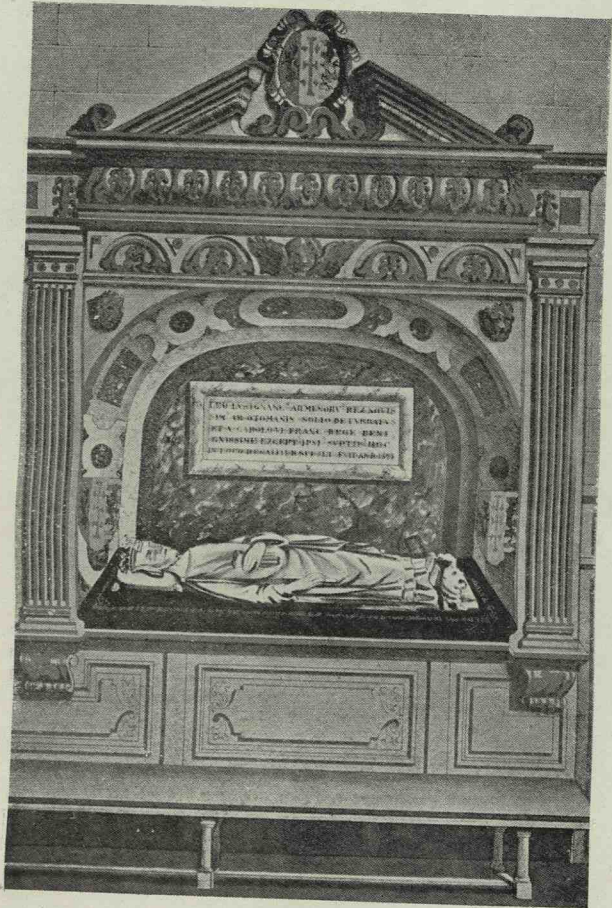
(7) Alishan, *Sissouan*, p. 470.

(8) *Ibid.*, p. 316.

(9) *Ibid.*, p. 318.

(10) *Historiens Arméniens des Croisades*, I, pp. 709, 710, 711.

(11) Dardel, pp. 31-32, § 41.



**Mausolée de Léon V de Lusignan
au Couvent des Célestins à Paris**

(d'après une photographie communiquée par M. K.-J. Basmađjian)

Bientôt après, peut-être dès 1352 (1), ou plutôt en 1363 (2), Constantin dut disparaître, et son fils aussitôt après (3). Son successeur fut un Constant que les Arméniens « n'eslurent point en roy pour noblesse, mais pour richesse; car il estoit extrais des serfs de Cypre ». De fait, avec ou sans une origine chypriote, par sa mère il était le fils du baron Héthoum (4). En tout cas, c'était encore une orientation vers ce monde latin dont étaient venus les premiers Lusignan. Il fut cependant un persécuteur de la lignée de Guy : Sultane fut enfermée, avec ses fils, pendant neuf mois, dans le château de Gorigos et réduite à demander l'aumône; on voulut même l'empoisonner et la noyer. Elle put cependant s'enfuir, sur une barque, en Chypre, où elle finit par échouer à Carpasso, puis au casal de Grida, n'ayant pour vivre que huit besants blancs par jour; comme Constant voulait la capturer, elle dut chercher plus loin un abri plus sûr (5).

Il paraît même que Constant voulait quitter le royaume, offrant sa couronne à Pierre I^{er}, roi de Chypre, mais les Musulmans occupaient les ports (6). Il y avait cependant un héritier de Guy, ce Bohémond qui mourut à Venise « en alant au Saint-Pere pour soy faire couronner en roy d'Armenye, en l'an mil CCCLXIII et la gist » (7).

En 1359, la situation était devenue pressante. Les Egyptiens prirent Sis et les châteaux, imposant leur monnaie, la lecture du Coran. Pendant cette même année, les Chypriotes du roi Pierre s'établissaient à Go-

(1) Alishan, *loc. cit.*, p. 165.

(2) D'après Morgan, *ouvr. cité*, p. 222.

(3) Dardel, pp. 35-36, § 46.

(4) Alishan, *loc. cit.*, p. 259.

(5) Dardel, pp. 32-33, §§ 42-43.

(6) *Ibid.*, p. 19, note 1, pp. 36-37, § 47.

(7) *Ibid.*, pp. 30-31, § 40.

rigos (1). Il y a même une monnaie de Pierre I^{er} comte takafour ou roi d'Arménie (2); on en a trouvé des exemplaires le représentant à cheval, en croisé récupérateur (3).

Mais le vaillant roi de Chypre avait autre chose à faire qu'essayer de vivifier une royauté mourante. Il se borna à détruire, en 1367, Lajazzo (4). Alors le parti chrétien, ami des latins, dut se chercher un autre chef, par opposition à ceux qui préféraient la paix sous le sceptre du Soudan. « Les riches Arméniens amoient mieulx », dit Dardel, « les Turcs que les chrétiens » (5). Et le même chroniqueur risque même cette caractéristique générale de la nation (qu'on nous permettra de ne pas accepter): « Ce sont gens faulz et muables et volroient bien avoir chacun moys un seigneur nouvel et bien appert, car, plus n'a esté qu'il n'ayent tousjours trays ou tués leurs roys et seigneurs » (6).

Quant à Constant, il ne mourut qu'en avril 1373 (7). Il n'y eut pas d'élection formelle dans une assemblée de « prelas, barons, chevaliers et dames et toute le puple communément, en la salle royalle » (8). Mais on envoya chercher en Chypre, où il était maréchal

(1) *Ibid.*, pp. 31-32, § 41 et p. 31, notre *Philippe de Mézières*, p. 110 et suiv. — Tel manuscrit de Lampron, porté à cette époque à Lajazzo, fut racheté par une dame arménienne; Alishan, *Sissouan*, p. 89.

(2) *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 717; Alishan, *ouvr. cité*, p. 470.

(3) *Hist. Arm.*, p. 683, note 2. Les pierres tombales de cette époque, inscriptions françaises; Alishan, *ouvr. cité*, p. 264.

(4) Notre *Philippe de Mézières*, p. 369; Alishan, *ouvr. cité*, p. 470.

(5) P. 168, § 84.

(6) P. 79, § 102.

(7) *Ibid.*, pp. 41-42.

(8) *Ibid.*, p. 62, § 78.

de Jérusalem, un bâtard des Lusignan, fils de Jean (1), qui, bien que sa mère fût arménienne, pouvait se glorifier d'être « extrais du lignage de France » (2) et professait publiquement la foi catholique. On avait voulu — Isabelle Cantacuzène eut cette idée — lui faire épouser la fille d'Erard d'Aunoy le Maure, seigneur d'Arkadia, maréchal de Morée, Catherine, mais le régent de Chypre, qui avait remplacé son frère assassiné, empêcha le mariage (3). Elle épousa ensuite Andronic Assanès Zaccaria (4). La femme du nouveau Léon fut une veuve de Chypre, la fille de Jean de Soissons, Marguerite, qui avait épousé, en premières noces, Humfroy de Scandélion (5).

Au moment où la « vieille reine » napolitaine, régente, qu'on avait voulu marier à Otto de Brunswick (6), était rappelée comme héritière par Jean de Naples (7) et où rien ne restait du passé royal, sanglant et glorieux, que cette Marie, la veuve d'Ochine et de Constantin (V) (8), l'étranger qu'était Léon fut rappelé dans un pays qu'il ne connaissait guère, dans une capitale assiégée (9).

Il commença par nommer régents la reine Marie et le baron Vassil, bâtard du comte de Gorigos. Il put quitter difficilement Chypre, la reine Eléonore, veuve de Pierre I^{er}, craignant qu'il ne cherchât à reprendre Gorigos et ne voulant pas que le rôle de Chypre dans la

(1) *Ibid.*, p. 18, § 21.

(2) *Ibid.*, p. 65.

(3) *Ibid.*, pp. 37-38, § 43.

(4) *Ibid.*, p. 38, note 2.

(5) *Ibid.*, p. 39, § 50.

(6) *Ibid.*, p. 42, note 2. Cf. pp. 3, 41, § 51; pp. 44-45, § 55; Rinaldi, année 1372, § 30.

(7) *Dardel*, p. 45.

(8) *Ibid.*, p. 76, § 2.

(9) *Ibid.*, pp. 47-48, § 60.

croisade soit remplacé par l'ambition d'un souverain d'Arménie (1).

Lorsqu'il put s'embarquer, les Génois lui prirent en chemin la couronne, qu'il dut racheter 300 ducats (2). Il n'avait avec lui que cent soldats d'aventure, sous un Français, Sohier Doulcart (3), et les Chypriotes, jaloux et soupçonneux, pensèrent à se saisir de lui. Mais il s'obstina à « prendre l'aventure telle comme Dieu la lui enverroît » (4).

L'évêque de Gorigos, « un comes de Curco », apparaîtrait en 1380 (5), et les habitants consentirent à faciliter le transport de Léon, pourvu qu'il ne leur cause pas des embarras en attaquant les Egyptiens de Tarse.

A Sis, on pensait à tuer le régent et à appeler les Musulmans (6). La famille du roi, sa mère, sa femme restaient à Adana, où se trouvaient aussi ses auxiliaires, rien que des Occidentaux, surtout des Français : « aucuns hommes d'armes de deça les mons, que on appelle ou païs de France, dont les uns estoient aus gauges de messire Lyon, les aultres pour eulx combattre pour la foy et les aultres pour esperance de bien avoir le mesme Lyon ».

Quant aux Arméniens, on savait que « oncques ne poient amer les gens d'armes du pays de par deça, ne oncques bien ne leur veulent » (7).

Il fut bien pauvre, le règne qui commença par l'entrée à Sis, le 26 juillet 1374, de cet imitateur malheureux du Chypriote Pierre ! Il commença par l'arrestation des régents, accusés de s'être approprié les re-

(1) Dardel, pp. 49, 50, § 63 ; p. 51, § 64 ; p. 52, § 54.

(2) *Ibid.*, pp. 52-53, § 66.

(3) *Ibid.*, p. 54.

(4) *Ibid.*, p. 56, § 71.

(5) Langlois, ouvr. cité, p. 52.

(6) Dardel, p. 55, § 69 ; pp. 56, §§ 70, 71 ; cf. pp. 58-59, § 73.

(7) *Ibid.*, p. 60, § 74.

venus de ce qui formait encore l'Etat. Puis, il y eut des difficultés avec le couronnement, car ce catholique n'admettait que l'évêque latin de Hébron et le « cresseme de Cypre ». On finit par accepter que deux messes soient dites en même temps dans l'église de Sainte-Sophie, le jour du 14 septembre, et que l'évêque, placé à la droite du roi, accomplisse le premier couronnement (1).

Un ordre de la Hache fut créé, en imitation de l'ordre de l'Epée, fondation de Pierre I^{er} (2).

Aussitôt, les hostilités commencèrent avec les deux Turcs des environs, Daoud-Bachi et Abou-Bekr, auxquels on payait tribut pour avoir des provisions. A peine les arbalétriers de Léon purent-ils défendre la ville contre un siège en règle. En même temps, les mécontents arméniens allèrent si loin qu'ils voulurent faire un nouveau roi, Açot, le frère renégat et réfugié au Caire de la femme du dernier souverain (3). Le katholikos lui-même préférait l'émir de Halep, qui arriva le 24 février 1375 devant la ville.

Léon soumit les siens, le prélat traître aussi, à un serment de fidélité, et il jura lui-même sur l'Evangile de son évêque d'Hébron. Il montra qu'il savait combattre. Blessé dans une sortie d'une affreuse « navrure » à la mâchoire, il rejeta l'offre d'une situation d'émir ou d'une libre sortie : « sommes en ce païs venus », dit-il, « pour vivre et mourir au service de Dieu et non pas pour rendre nostre héritage » (4).

Avec ses chevaliers, dont un Français, Chappe, auquel avait été mariée la veuve du roi Constantin (5),

(1) *Ibid.*, pp. 63-64, § 79 ; p. 66, §§ 81-82.

(2) *Historiens Arméniens des Croisades*, II, p. xi.

(3) Dardel, p. 69, § 26.

(4) *Ibid.*, p. 69 et suiv. ; p. 74, § 94.

(5) *Ibid.*, p. 78, § 97.

avec un ingénieur grec de Smyrne (1), Costa, avec Doulcart, maintenant maréchal du royaume et époux de la tante du roi, veuve de Bohémond de Gorigos (2) (c'était Euphémie, fille de Baudoin), et ce Jean Dardel, dont il avait fait, le trouvant au bout d'un pèlerinage, son confesseur, il résista. On voulut le tuer; Chappe lui-même trahit. Il y eut un conflit sanglant entre les Latins et les Arméniens; le château fut perdu, mais Léon ne voulut pas quitter le donjon (3).

A la fin, toute résistance se trouva impossible. Assuré par une lettre formelle, le dernier roi arménien se rendit. Il dut incliner cinq ou six fois la tête devant l'émir, qui le revêtit d'une « robe de soye à orfroys d'or » et le fit curer par deux de ses chirurgiens (avril) (4).

Dépouillé de son trésor, Léon fut conduit d'abord à Alep, avec sa famille et la « vieille reine », Sohier et une vingtaine d'habitants; il figura dans le triomphe sur la place ornée de « draps d'or ». « Et puis fust incliner le roy et sa compaignie et baissier les testes jusques à terre en aourant luy et sa loy, mais, combien que il convenist faire au roy et à ses gens ces inclinations, se n'aourerent-ils pas la loy de l'amiral, ne son Mahon, aincois aourerent en leur cuer Nostre Seigneur Jhesu Crist comme bons crestiens » (5).

En juillet, le captif était au Caire, où il parut tête nue devant le Soudan, prenant résidence dans cette ville, alors que la reine, sa fille et Sohier se dirigèrent

(1) Dardel, pp. 57-59.

(2) *Ibid.*, p. 66, § 82.

(3) *Ibid.*, p. 74 et suiv. Cf. *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 719; Alishan, ouvr. cité, p. 261.

(4) *Ibid.*, p. 80-82. Sources arabes, p. 82, note 2.

(5) *Ibid.*, p. 84, § 109.

vers Jérusalem où, Marguerite étant morte au Caire (1), Marie finira ses jours (2).

Malgré les efforts du roi de Chypre, Léon ne fut pas délivré. En vain y eut-il aussi l'intervention du Pape, par un Jacobin pauvre et de nul aspect, de la reine de Naples, de l'empereur byzantin. Ce fut seulement lorsque, en 1379, le roi d'Aragon, Pierre le Cérémonieux, puis Jean de Castille, chez lequel se rendit Dardel, ajoutèrent leurs instances, que le Soudan, Malik-Achraf étant mort, on rendit au prisonnier la liberté (3).

Après avoir pensé à réclamer Chypre elle-même contre les héritiers du roi Pierre II (4), Léon se rendit en Occident, chez ses congénères et coreligionnaires. On le vit à Avignon, en 1382 et il y gagna la rose d'or, pendant que le bon Dardel, qui affirmait que déjà Saint Grégoire et le roi Tiridate avaient été « comme vrais filz et obeissans catholicques » (5), devenait évêque de Tortiboli (6). Il passa en Espagne, où on le créa seigneur de Madrit, Villareal et Andujar, sans qu'il put être accepté par les habitants auxquels cette pauvre royauté errante n'en imposait pas (octobre 1383) (7).

A Paris, il fut reçu, fin juin 1384, par le roi Charles VI, qui sortit à sa rencontre hors de la ville (8). Partout on lui rendait, à ce martyr d'une catastrophe qu'on n'avait pas pu empêcher, les plus grands hon-

(1) Elle fut enterrée dans l'église de St-Martin, hors les murs, *ibid.*, p. 97, § 129.

(2) *Ibid.*, p. 86, § 110. Cf. *Historiens Arméniens des Croisades*, I, pp. 737-738 : sépulture à St Jacques.

(3) Dardel, pp. 92 et suiv., 94 et suiv., 102 et suiv.

(4) *Ibid.*, p. 103, § 137.

(5) *Ibid.*, p. 3, § 3.

(6) *Ibid.*, p. 105, § 138.

(7) *Ibid.*, p. 108 ; *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 740 et suiv.

(8) Dardel, pp. 100-109.

neurs. « Il y avoit tant de torches qu'elles durèrent d'un des chiefs de la ville jusques à l'autre, où il y a près d'une lieue (1) ».

On le vit aussi bien à Montpellier (2) qu'à Ségovie (le 19 octobre 1389) (3). Mais ce fut tout; qui aurait eu le loisir de faire plus ?

Léon s'offrit à négocier entre la France et l'Angleterre cette paix de laquelle il lui semblait dépendre son rétablissement. Ayant reçu de Charles VI mille francs, il se rendit en Angleterre avec une suite de quarante chevaux (4). Le 22 janvier, Richard II lui présentait ses conditions, inacceptables : restitution de la Normandie et de l'Aquitaine. Il repartit en mai, ayant reçu une pension de mille livres par an (5); il ne fallait pas recommencer. Léon se contenta des honneurs dus à sa couronne. Il était près du roi de France, à l'entrevue de Lélingham, au tournoi de Saint-Denis, au couronnement de la reine Ysabeau, à l'entrée de Charles à Amiens (6).

Le 23 mars 1389, Léon, l'ami de l'enthousiaste infatigable que fut Philippe de Mézières (7), était encore à Paris. Il y rédigea, lui qui avait dicté toute une chronique à Dardel (8), son testament, le 30 juillet 1391, confiant à Philippe de Mézières l'exécution de ses dernières volontés. Il mentionnait, avec un chevalier de Sis, Etienne, et ses chambellans, Louis et François, son

(1) *Ibid.*, p. 61, § 75.

(2) *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 723, note 4.

(3) Langlois, ouvr. cité, pp. 205-206.

(4) *Historiens Arméniens des Croisades*, I, pp. 724-726 et plusieurs notes.

(5) *Ibid.*, pp. 727-728, note.

(6) *Ibid.*, pp. 728-729.

(7) *Ibid.*, p. 729, note 8.

(8) *Ibid.*, II, p. xi.

filz bâtard, Guyot, qui devint archidiacre de Brie et chanoine à Soissons (1).

Après un dernier voyage en Angleterre (1392), Léon mourait chez Pierre d'Orgemont, au château des Tournelles, en face de l'hôtel royal de Saint-Pol, le 29 novembre 1393. On a transporté à Saint-Denis la pierre recouvrant son tombeau aux Célestins, qui porte cette inscription : « Cy gist très noble et excellent prince Lyon de Lizigne quint, roy latin du royaume d'Armenie, qui rendit l'âme à Dieu, à Paris, le XXIX^e jour de novembre, l'an de grâce MCCCIII et XIII, Priés pour luy » (2).

Jacques, roi de Chypre, crut avoir, comme successeur de Pierre I^{er}, le droit de porter désormais le titre de cette royauté si tristement éteinte, mais les armes à la main (3).

(1) Langlois, ouvr. cité, pp. 210-211 et plusieurs notes ; *Historiens Arméniens des Croisades*, I, p. 731 et suiv.

(2) Dans Lenoir, mais aussi dans Langlois, ouvr. cité, p. 207, note 1 ; *Historiens Arméniens des Croisades*, II, p. x ; Epitaphe de Dardel.

(3) *Ibid.*, I, p. 736, note 2. — Cf. Mathorez. — *Les Etrangers en France sous l'ancien régime*. Paris 1919, pp. 329 et suiv.

T A B L E D E S I L L U S T R A T I O N S

Pl. I. — Portrait de Léon I ^{er} , premier roi arménien de la dynastie Rébénienne de Cilicie	p. 32
Pl. II. — Monnaies arméniennes	p. 64
Pl. III. — Vue de la ville de Sis	p. 96
Pl. IV. — Mausolée de Léon V de Lusignan	p. 144

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

	Pages
I. — L'Arménie et les Francs pendant les Croisades	5
II. — La France d'Arménie	29
III. — Civilisation arméno-française	55

Brève histoire de l'Arménie Cilicienne

I. — Avant la Royauté	87
II. — Le Roi	101
III. — La Synthèse arméno-franque	107
IV. — La Succession royale	117
V. — Entre Turcs, Mongols et Egyptiens	125
VI. — Tentatives d'Union Catholique des Lusi- gnan. — Fin du Royaume	137
TABLE DES ILLUSTRATIONS	155



ATELIERS S. A. I. D. — CHOISY-LE-ROI. — 1637.

Librairie universitaire J. GAMBER, 7, rue Danton

Extrait du Catalogue général

Récents ouvrages de N. IORGA

Recteur de l'Université de Bucarest

ESSAI DE SYNTHÈSE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Ouvrage complet en 4 volumes se vendant séparément brochés

- I. — ANTIQUITÉ. Un volume in-8 raisin de 400 pages 42 fr.
II. — MOYEN-ÂGE. Un volume in-8 raisin de 570 pages 45 fr.
III. — ÉPOQUE MODERNE. Un volume in-8 raisin de 528 pages 50 fr.
IV. — ÉPOQUE CONTEMPORAINE. Un vol. in-8 raisin de 500 p. 50 fr.

Histoire des États Balcaniques jusqu'à 1924

In-8° carré de 574 pages, br. 35 fr.

Les Voyageurs Français dans l'Orient Européen (du 15^e au 18^e siècle)

Un volume in-8 carré de 128 pages 15 fr.

Une vingtaine de Voyageurs dans l'Orient européen

In-8° raisin, 88 pages 15 fr.

Le Caractère commun des Institutions du Sud-Est de l'Europe

Un volume in-8 carré 20 fr.

Brève Histoire des Croisades et de leurs Fondations en Terre Sainte

Un volume in-8° cour., de 210 pages 12 fr.

Histoire des Roumains, in-8° carré, 2^e édition 20 fr.

Les Voyageurs orientaux en France

In-8° raisin, 106 pages 20 fr.

La Société byzantine à l'époque des Commènes

In-8° raisin de 92 pages 15 fr.

Les narrateurs de la Première Croisade

In-8° raisin de 94 pages 15 fr.

K.-J. BASMADJIAN

Histoire moderne des Arméniens

Depuis la chute du Royaume jusqu'à nos jours (1375-1916)

Préface par J. de Morgan

Un v. in-16, de 174 p., cont. 1 gr. carte de l'Arménie, anc. br. 10 fr.

CHOISY-LE-ROI. — ATELIERS S.A.I.D. — 1637.